

CLARA DUPONT-MONOD

La folie du roi Marc

roman



CLARA DUPONT-MONOD

LA FOLIE
DU ROI MARC

roman

BERNARD GRASSET
PARIS

Table des Matières

[Page de Titre](#)

[Table des Matières](#)

[Page de Copyright](#)

[DU MEME AUTEUR](#)

[Epigraphe](#)

[Dédicace](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

© *Éditions Grasset & Fasquelle, 2000.*
978-2-246-59319-5

DU MEME AUTEUR

EOVA LUCIOLE, *roman*, Grasset, 1998.

« Ysot ma drue, Ysot, m'amie / en vus ma mort, en vus ma vie. »

Gottfried de Strasbourg.

Malgré l'angoisse et le tourment, les représailles, Marc ne parvint à
refouler hors de son cœur Ni Tristan ni Iseut; mais, seigneur,
apprenez Qu'il ne but pas le vin herbé; pas de poison, Pas de magie :
ce fut par la seule tendresse D'un coeur noble que Marc fut conduit à
aimer.

André Miquel, Tristan et Iseut, d'après Joseph Bédier

roman

Tous droits d'adaptation, de traduction et de reproduction
réservés pour tous pays.

Pour Sylvère et Juliette

Je m'appelle Marc, je suis roi de Cornouailles et ma femme me trompe.

Elle s'appelle Yseut. Elle est très belle. Elle a deux immenses yeux gris posés sur un visage pâle. Sa chevelure est longue, d'un blond roux et doré, tellement épaisse qu'elle semble respirer. Son corps est mince et souple. Il se déplace en silence. Ma femme est éblouissante. Elle a le royaume à ses pieds. Mais elle ne regarde jamais vraiment autour d'elle. Elle se contente de poser les yeux, sans douceur ni fierté. Sa bouche est grande et rose mais elle se tait, souvent. Elle se tait et mes mains fourmillent, je ne supporte pas son mutisme. Derrière son silence, je l'entends ordonner le saccage de ma vie. Derrière sa bouche de menteuse, sa peau blonde, je la vois s'acharner, avec calme, avec une étonnante maîtrise d'elle-même.

Les jours de fête, Yseut pose sur ses cheveux un diadème d'or très fin, serti d'émeraudes, de saphirs et de calcédoines. Elle aime aussi natter ses cheveux avec des rubans. Moi, je les préfère libres, flottants dans la lumière du soir.

Je la voudrais accroupie devant moi. Accroupie, non pas à genoux — cela suppose encore une noblesse de l'asservissement. Accroupie, au service de personne, dans une position ridicule, pour le seul plaisir de la voir ramassée sur elle-même. Accroupie comme si elle se soulageait à terre. Une reine dans la position d'un crapaud. Elle me fait honte. J'ai honte d'elle, comme un frisson de joie.

Tu pilles, tranquille. Tu pilles et moi je ne peux que t'aimer, sans vivre. Tu me gênes pour vivre — tu me gênes même pour mourir. La souffrance est tout ce qu'il me reste de notre histoire. Renoncer à ma douleur, c'est te perdre. Alors, dis-moi un peu : que me restera-t-il si je te pardonne ?

Moi je suis un roi sérieux. Je ne pille personne. Je veille. Un maître prend soin de ses gens. On n'est jamais seul au sein d'une cour. Yseut ne se

déplace pas sans sa servante Brangien, son jeune valet Perinis ainsi que ses dames et ses suivantes. Vassaux, chapelains, barons et chevaliers me suivent. Certains fidèles dorment dans la chambre royale, près de mon lit. Un roi nourrit sa cour. J'aime voir les cavaliers et les dames manger deux à deux dans la même écuelle, partager la même coupe. Même les arrière-vassaux sont conviés à ma table. J'ordonne six services, jamais moins. Le merlan, le hareng et la morue ont été pêchés le matin même. Le gibier semble remuer encore. J'ordonne que l'on parfume les mets de girofle et de fleur de safran, venu de l'autre côté de la mer. Les fruits viennent du verger de Tintagel, mon château. Je choisis le pain de seigle et le miel auprès de mes meilleurs paysans. Les châtelaines sont vêtues de soie de Lucques et de Damas. Je demande des nappes de Flandre, des salières d'argent, ainsi que des jongleurs et des harpistes. On s'incline devant moi. Je ne vois que des crânes ou des coiffes. La seule qui ne fléchisse pas, c'est ma femme. On me parle avec respect. Yseut, elle, ne parle pas. Je lui prends la main. Elle se laisse faire. Sa main est molle et muette. Je pourrais doucement lui enserrer le cou, jusqu'à ce qu'elle devienne bleue, elle se laisserait faire aussi. Jolie, jolie femme que j'ai là — j'ai fait un bon choix. Autour de nous, les gens dansent. Elle se tient près de moi, droite, si lointaine que je voudrais mettre le feu à sa robe. Je voudrais voir son corps blanc sursauter, se raidir, puis se tordre. Je lui tiendrais les mains, sans lui faire trop de mal bien sûr. Je rêve d'entendre son cri — le cri d'Yseut brûlée vive... Parfois, allongé dans le noir, les yeux ouverts, j'imagine ses chevilles tranchées. Violence du coup, et ce sang noir qui m'aveugle. A terre, ses pieds gisent, inutiles désormais.

Pour que je vive à nouveau, il faudrait qu'elle souffre.

J'aime une femme que je déteste. J'aime une femme d'une beauté insupportable. Sa beauté m'indispose. A-t-on vu un roi observer à la dérobée une femme, de peur d'être éconduit ? Devant elle, ma couronne ne vaut rien. Elle m'abaisse au rang d'enfant craintif, maladroit. Pendant les cérémonies officielles, l'accueil des marchands, les visites du clergé, l'ouverture des tournois, je lève la main et je souris, j'écoute et je décide. J'essaie d'oublier, au fond de moi, cet enfant au regard fixe. Je suis le roi. Moi aussi j'ai la nuque haute, l'allure de mon rang. On ne résiste pas aux dommages de la vie sans leur opposer une certaine prestance.

Là, je la regarde. Elle est gênée — ça te gêne, que ton mari te regarde ? Tu as l'impression de tromper ton amant ? Mon regard doit avoir quelque chose d'inconvenant. De vorace. Devant nous, assis dans cette tribune d'honneur, les chevaliers paraden avant le tournoi. Ils nous présentent leurs hommages. Les bannières défilent, colorées. Je vois passer les boucliers en forme de grande amande, décorés de sanglier, de lions. Je ferme les yeux. J'entends le froissement métallique des armures, le piaffement des chevaux. Les cavaliers passent, guettant un signe, un imperceptible hochement de tête de leur roi. Ils puisent dans mon salut une forme de confiance, la certitude de vaincre — et moi qui n'ai même plus la force d'ouvrir les yeux. Sous la tente rouge, Yseut sourit aux jouteurs. Elle sourit, mais son regard est sans fond. Je pourrais décrire ma femme sans la voir. Joli profil. Longs cils, nez fin, peau diaphane. Ses cheveux, nattés avec des fils de lin et d'or, sont roulés sur sa nuque. Elle se tient droite. Le corps est gracile, les formes soulignées. Ma femme est vêtue d'une robe de velours pourpre, coupée à la mode de France. Froncée sur les hanches, l'étoffe tombe et se plisse jusqu'aux pieds. Cette robe étroite est recouverte d'un manteau d'hermine blanche, disposée en bandes gaufrées, dont les bords se rejoignent dès la taille. Le col de zibeline mouchetée noir et gris est fermé par une chaînette de perles. Il lui arrive aussi de couvrir son corps nu d'une simple chemise de lin ou de soie. D'autres fois, elle le cache sous un biau, aux manches si larges qu'elles tombent jusqu'à terre. Elle est belle, vraiment. Son amant aussi a fait un bon choix.

Quand elle dort, je me glisse hors du lit jusqu'à ses vêtements. J'aime les doublures de soie, les robes de vair, les étoffes lamées, aux plis larges. Je les prends dans mes mains, comme un corps noyé, et je plonge ma tête dedans. Je sens le parfum de sa peau, mais aussi l'odeur de l'autre.

C'est un autre qui en profite, qui palpe ma femme, l'allonge, la respire. Un autre. Yseut ne m'aime pas — qu'y puis-je ? Yseut ne m'aime pas, répète-le, répète-le à voix haute, à voix basse, répète-le sans arrêt, jusqu'à n'en plus saisir le sens (ce matin encore tu as failli oublier que ta femme ne t'aimait pas, tu t'es tourné vers elle dans le noir de la chambre pour coller ton corps contre son dos, elle a creusé les reins, instinctivement, pour te fuir, tu t'es rapproché à nouveau, alors elle t'a repoussé, doucement — tu la dégoûtes, elle ne t'aime pas, sois vigilant).

Dis-toi qu'elle sait geindre et s'ouvrir, que sa tête roule contre le ventre d'un autre. Dis-toi qu'elle peut cesser de se taire pour parler des heures entières, d'elle et du monde qui l'entoure, qu'il lui arrive même d'éclater de rire. Avec un autre. A toi, elle réserve le silence, la pose altière d'une reine, le souci de remplir son rôle. Tu voudrais te poser derrière elle, glisser le plat de ta main contre ses épaules lisses, enserrer sa nuque et prendre la masse de ses cheveux pour y plonger ta tête, mais elle se dégagerait, agacée, ou, pire : elle se laisserait faire, absente, hors d'elle-même. Tu as encore failli oublier, tiens-toi donc tranquille, écoute : tu as droit au silence et au respect des règles — c'est tout. A tes côtés, elle maintient sa fonction.

Mais les règles sont avec moi. Je suis le roi. Yseut est mon épouse. A défaut de l'intimité, je dispose encore de la proximité. Une femme mariée dort avec son mari, quelle que soit son envie. Yseut rentre au milieu de la nuit, rarement tôt le matin — elle n'est pas folle : l'adultère se paye cher, et lui, lui donc ? Que me racontera-t-il demain matin ? Qu'il a bu toute la nuit avec d'autres chevaliers ? Qu'il a marché sur la plage, en proie à une insomnie ? A moins qu'il ne l'ait, cette franchise, cette odieuse franchise : « Sire, cette nuit, j'ai couché avec votre femme, si vous saviez comme elle m'aime... »

Elle s'approche à pas de loup, silencieuse dans la chambre silencieuse. Elle contourne les fauteuils en bois, comme en plein jour. Les tapisseries sur le mur étouffent son pas. Je ne bouge pas. Je veille à respirer lentement. Elle croit que je dors. J'ai les yeux ouverts dans le noir. Elle ne me voit pas, puisque le lit est fermé par les courtines, mais je peux l'apercevoir entre deux rideaux. Ses cheveux sont encore nattés, roulés sur sa nuque. Ses doigts minces défont les lacets du corsage. Elle le dépose doucement au pied du lit. Puis elle dénoue le ruban de sa tunique, glisse l'étoffe le long de ses bras et découvre son buste. La tunique tombe à terre dans un murmure de crépon froissé. Ma femme est nue, tout près de moi. Dans l'obscurité, je distingue son ventre parcouru d'un léger frisson chaque fois qu'elle respire, sa toison blonde, ses cuisses si blanches qu'elles semblent scintiller. Elle ne bouge pas. Cette indécence me met mal à l'aise. J'attends qu'elle vienne. Elle ne vient pas. Elle reste près du lit. Je lève un peu la tête. Sa main est remontée jusqu'à son visage. Elle la respire, les yeux mi-clos, elle respire cette main, immobile, extatique, cette main qui garde l'odeur de l'autre.

Je la sais touchée. Quand elle ôte sa robe, c'est un geste déjà accompli quelques heures auparavant. Son corps sale s'ouvre et se déplie, s'allonge une seconde fois. Pour la seconde fois en une nuit, elle s'étend à côté d'un homme. Parfois, je la plains de devoir agir ainsi, en répétition, de ne pouvoir jouir du plaisir de faire quelque chose d'unique, à jamais lié au souvenir de quelqu'un. Arriver, se déshabiller, s'étendre : en parfait automate, elle répète, m'offre la pâle copie de ses récents ébats. Elle se déshabille et s'allonge, sans passion, sans hâte, comme si, méthodiquement, elle me jetait les miettes de son histoire d'amour. Je ferme les yeux, sous la nausée. Malgré la tunique fine qui la recouvre pour la nuit, je sens, des pliures de son coude, de ses seins blancs, de ses jambes, monter d'insupportables odeurs de chair et d'herbe coupée, de sueur masculine et de nuit fraîche.

Pour elle, on chasse des cerfs et des marcassins, des hommes se font embrocher dans les tournois, d'autres composent, la nuit entière, des lais qu'elle fera semblant d'écouter. Elle est tout entière habitée par un autre. A la soie, Madame préfère la terre. Aux honneurs d'un roi, la misère d'un banni. Si je suis roi d'un domaine, un vassal règne en maître sur ma femme.

Ce vassal, c'est mon neveu. Le fils de ma sœur. Ma sœur s'appelle Blanchefleur. C'est un joli nom pour mourir de chagrin. Ma sœur était veuve de Rivalen, roi de Loonois. Rivalen a été tué par le duc Morgan. Le duc Morgan est un animal stupide. Il aurait mieux fait de tuer Rivalen plus tôt, alors que Blanchefleur n'était pas encore enceinte. Quand ma sœur a cessé d'attendre son mari, elle n'a pas pleuré, mais elle est devenue toute molle et faible avec son ventre gonflé comme une outre. Elle a accouché en silence, sans un cri, dans un climat sinistre. Avant de se laisser mourir, Blanchefleur a décidé que, comme toute cette histoire était affreusement triste, elle appellerait cet enfant Tristan. Elle peut être fière : il a perpétué la tradition.

J'ai recueilli cet orphelin sorti d'un corps à moitié mort. Trois ans après avoir franchi les murs de Tintagel, ma forteresse face à la mer, l'adolescent m'appelait « Père ». Bien sûr, je ne l'ai pas élevé comme Andret, un autre de mes neveux. Andret est moins courageux, moins beau aussi. Il a détesté Tristan aussitôt qu'il l'a vu. Était-il possible de détester Tristan ? Je lui ai donné une éducation courtoise. Je lui ai appris la loyauté, la fidélité, le sens de l'honneur. Elevé jusqu'ici par un maître fidèle, Gorvenal, il savait déjà l'équitation, le lancer d'armes, le tir à l'arc, le maniement de l'épée, de la lance, et celui du bouclier en selle. Très vite, il se classa parmi les meilleurs. Je l'ai observé prendre sa place à la cour, gagner l'estime des seigneurs. Tristan s'est lié d'amitié avec Dinas de Lidan, mon sénéchal, un brave parmi les braves. Il n'a jamais répondu aux provocations d'Andret et ses barons. Lui et moi étions tellement différents que nous nous sommes rapprochés, jusqu'à faire un seul homme, qu'Yseut a coupé en deux.

J'ai offert à Tristan un cheval de Castille, vêtu d'une robe incrustée d'or de Vérone — le beau cheval, j'ai mis du temps à choisir. Lors des tournois, je l'ai vu bondir sur sa monture, j'ai vu son heaume et son bouclier rehaussé d'or, frappé d'un lion, surgir comme un boulet, et s'enfoncer dans la mêlée. Il était vainqueur. Andret fulminait, Gorvenal et Dinas de Lidan exultaient.

Moi, je baissais les yeux. Il dormait dans ma chambre. Il m'accompagnait aux assemblées de justice, à la chasse. Il détestait me savoir triste, et se précipitait pour me jouer de la harpe, des heures entières. (Ecoute, écoute comme cette histoire est touchante. Laisse-toi toucher — tu as peur ? Il faudrait écrire leur histoire, la hausser jusqu'au mythe.)

Ses épaules sont devenues dures et carrées, son regard, sous ses boucles brunes, a pris une lueur frondeuse et humble à la fois. Personne ne m'était plus dévoué que lui. Un jour, il a même décapité un astrologue qui prédisait la disette de mon royaume. Parfois, il me baisait les mains, sans un mot. Il aurait combattu contre le monde entier pour me défendre. J'étais son père, son maître. J'étais son roi.

Aujourd'hui, il touche Yseut. Ma confiance s'est offerte comme la main tendue d'un aveugle. Sans moi, ils ne se seraient même pas rencontrés. Je lui ai dit : trouve-moi cette femme, Yseut, dont l'éclat des cheveux nourrit les légendes. Il m'a dit : elle est en Irlande, je vais la chercher pour vous. Alors j'ai affrété une nef et je l'ai garnie de froment, de vin et de miel. J'ai posé Tristan dessus, avec cent chevaliers. Je les ai vêtus de cotte de bure et de chape de camelin pour qu'ils aient l'air de marchands. Je leur ai donné des épées aux pommeaux incrustés de bértyls et d'émeraudes. J'ai attendu. Et quand le roi d'Irlande a mis la main droite d'Yseut dans celle de Tristan, en signe qu'il se saisissait d'elle, au nom du Roi de Cornouailles, on a dit, dans le pays, qu'aucun roi n'avait jamais été mieux servi par son neveu que moi. Et quand Tristan a défloré Yseut sur la nef, au retour, on a probablement dû dire la même chose.

On dit qu'ils ont bu un philtre, tous les deux, qui les a ensorcelés, et que ce philtre m'était destiné, à moi, que l'erreur est impardonnable. Mais quand on parlera d'amour, plus tard, on pensera à eux, non à moi. Sans moi, leur romance se raconte en une phrase. Je suis rayé, banni de ma propre histoire — et c'est moi qui rends la leur vivante. J'attendais sur la plage tous les jours. J'attendais. Je guettais la silhouette de la nef. J'ai appris à un adolescent comment être le meilleur guerrier, le meilleur homme, et c'est aujourd'hui ce qui plaît à Yseut. Je ne savais pas. J'ai parlé à la bouche qui allait s'enfourer dans le corps de ma femme. J'ai mangé en face des yeux qui ont définitivement détourné son regard de moi. J'ai serré entre mes bras la tête du fils qui allait devenir mon égal et mon rival,

puisque nous nous partageons la même femme.

Je finirai bien par ne plus entendre ce rire derrière mon épaule. J'avais bâti ma vie selon mon rang — je suis le roi, un roi mérite une vie digne de ce nom. On est bêtement sûr qu'en évitant le pire, on a donné le meilleur de soi. Loin, loin de moi l'erreur, la souffrance, les heures gâchées. Et voilà aujourd'hui ma vie. Ma femme geignant pour un autre. La couronne posée comme un jouet. Mon fils qui aime ma femme. Tristan et Yseut. Yseut et Tristan. Marc et Yseut ? Le bonheur, c'est le silence de l'intelligence. Si quelqu'un, un jour, m'avait dit que ma femme et mon fils adoptif s'uniraient derrière moi pour former un couple, j'aurais ri. J'adore rire.

Mon presque fils. Ma femme. Elle loin de moi, je m'assèche comme un étang au soleil. Alors je la cherche. Mais, plus elle s'approche de moi, plus je me sens seul.

Ces voleurs me doivent tout (ces voleurs, parce qu'il s'agit bien d'un vol, n'est-ce pas, mais, bien sûr, le mot vient après, après la jouissance, inconsciente, folle, d'être brisé par ceux qu'on aime, parce qu'on ne retient que l'énergie déplacée pour soi, uniquement pour soi, avant de se surprendre à prier qu'il puisse encore émerger quelqu'un de ces débris, avant de comprendre que de ce carnage, il ne ressortira personne de plus haut et de plus grand, comme on l'espérait, et qu'il s'agissait bien de piller sans amour ni joie, par mépris, par désœuvrement peut-être, ou, pire, par commodité).

J'ai offert à Yseut-la-voleuse ma terre de Cornouailles, une grande terre de lande et de granit, ouverte aux morsures du vent. Je lui ai offert la cité de Lancien, ma cour, mes paroisses, mon imprenable Tintagel aux pierres carrées. De loin, on aperçoit cette forteresse dressée sur les falaises, face à la mer. Elle est protégée par deux enceintes et un fossé. A l'intérieur, au-dessus des écuries, de la chapelle, du chenil et d'autres bâtiments, surplombant les chemins de ronde et les murs crénelés, se lève le donjon carré. Mon donjon. Il possède trois énormes pièces au rez-de-chaussée. Le sol en terre battue est recouvert de fleurs. La salle de festin embaume. Elle ouvre sur la mer. C'est dans cette salle que je reçois mes hôtes, devant une cheminée monumentale. C'est ici que Gorvenal m'a raconté cent fois l'enfance de Tristan. Le parfum des fleurs, de l'air salé, du bois brûlé, se mêle à la lumière. A Tintagel, les murs sont couverts de chandelles de suif,

de torches de cire, dans des candélabres en argent. Les fenêtres de la chambre, haut placées sous le plafond, donnent sur un verger calme. De ce verger, coule un ruisseau qui traverse la chambre royale, et termine sa course dans les cuisines. Rien n'est plus doux que de s'endormir avec le bruit de l'eau au pied de son lit. Je peux être fier. J'ai planté un décor de rêve pour les deux amants. C'est grâce à moi que le visage d'Yseut se confond avec la lande, et qu'à l'instant où elle le tourne vers moi, je vois derrière elle la lande grise poursuivre ses yeux gris, le soleil blanc répondre à sa joue pâle, les branches des arbres, hautes et nues, et les cils d'Yseut se disputer l'allégeance du ciel. C'est grâce à moi qu'elle est aussi belle — qui fournit les bijoux venus de Bagdad, les lourds draps de laine de Gand, dans lesquels elle dort, les robes de sa servante Brangien, les pièces de soie qu'elle brode avec ses dames, les dîners devant la mer, qui se montre à la hauteur d'une reine ? C'est grâce à moi que Tristan jouit d'une pareille femme et d'une pareille histoire. Sans moi, Tristan et Yseut ne seraient rien. Ils me doivent tout, jusqu'à leur amour coupable.

Enfants de chiens, vous avez fait l'impossible. Il y avait dans vos vies un roi aux mains suffisamment aimantes pour rendre jaloux un pays entier. Vous étiez ma force heureuse, ma famille — mon neveu et ma femme. Il a fallu que vous cédiez aux caprices du destin pour ignorer mes mains pleines. Avant — cet «avant» que je n'aurai plus, et ces souvenirs comme des mains sorties d'un mur, qui caressent ma tête lorsque je passe —, j'étais un modèle à suivre, le souverain idéal et craint. Avant. J'inspirais la peur à ma sœur Blanchefleur. Les roitelets anglais se mettaient en garde. On me servait avec respect. J'étais haut — j'étais roi. Mais vous m'avez poussé dans la foule, hissé sur une estrade, et vous avez demandé au peuple d'applaudir un pitre aux bras coupés. Il faut venir voir ce roi qui s'agite tout seul, et brandit ses certitudes comme un pantin ses clochettes. Il faut le voir tourner sur lui-même, cligner des yeux, baisser la tête pour se protéger des cris. Il faut, une fois dans sa vie, entendre le père supplier le fils. A moi seul, je fais l'éducation d'un homme : regarde ce roi, enfant, et ne l'imite jamais. Un roi ? Une victime. Je voudrais hurler que je suis, je suis malgré la place froide du lit à mes côtés, malgré le sentiment d'immense gâchis, et celui d'immense injustice, je suis malgré leur histoire à eux, car j'ai la mienne, bien plus grande, et que s'il fallait parler d'un amour absolu, il

faudrait parler du mien pour ma femme, et non du leur.

Je la regarde. Elle se caresse la nuque, le visage penché, les yeux ailleurs. Ses doigts minces effleurent légèrement sa peau. Chaque fois qu'elle l'a vu, elle revient amoureuse de son corps. Elle se touche. Elle se touche avec une infinie tendresse, là, devant moi, qui ne peux l'approcher.

Il y a, dans la pâleur d'Yseut, cette pâleur qui m'obsède, quelque chose qui m'appartient, ma part de bonheur volée. Je voudrais battre ma femme, écraser sa tête de mon talon, mordre son visage pour reprendre mon dû, mais un roi ne frappe pas son épouse, pas plus qu'il ne montre son malheur. Votre amour m'interdit d'être roi, d'être mari, d'être homme. Votre amour me crache dessus, me nie, me raye de la carte des vivants.

Je suis immédiatement tombé amoureux d'Yseut. Je ne fais pas les choses à moitié, moi. Dix-huit jours après l'avoir vue pour la première fois, je l'ai épousée. Elle était déjà amoureuse de Tristan. Je l'ignorais, bien sûr. Mais si j'avais su ?... Je n'ai aucune prise sur les événements. Aux yeux du monde, mon amour ne compte pour rien, n'existe pas.

(Yseut, d'où te vient cette abyssale distance, qui te permet de traverser la vie sans donner l'impression de vivre ? Où sont ces provinces à l'intérieur de toi, où tu dois t'entendre rire et pleurer ? Que s'est-il passé pour que tu emmènes tes émotions loin des regards, que tu les enfermes à double tour dans une pièce que l'on s'obstine à vouloir découvrir ? Alors tu ne les laisses pas mûrir, se dorer au soleil du monde, se frotter aux mots. Tes émotions, tes sentiments et tes fêlures restent à l'état intact d'éclosion. C'est pour cela sans doute que tu sursoutes comme un nouveau-né lorsqu'on s'adresse à toi, pour cela aussi que tu parles si peu, cachée derrière le protocole, habituée au silence de tes pièces secrètes. Pour cela, aussi, que tu m'apparais comme le premier cadeau du monde, mais aussi que tu me donnes le vertige — trop de secrets donnent le vertige —, tu es si différente du visage offert à la cour.) J'ai compris plus tard les décalages d'Yseut.

Les décalages de ma femme... Elle est d'une beauté fulgurante, mais la beauté l'intimide. Les jours de fête, elle ne croise pas les yeux clairs de sa servante Brangien, parée comme une princesse. Elle ne regarde pas Tristan en face. Par amour pour moi, il s'est d'abord employé à la servir avec respect. Mais, chaque fois qu'il lui adressait la parole, elle se détournait. Je l'ai observée, amusé, multiplier les ruses et détours pour éviter de l'avoir devant elle. «Il vous fait peur?» lui ai-je un jour demandé en riant. «Non, mais il est plaisant », a-t-elle répondu d'une voix calme, et l'assurance contrastait avec l'énormité de son aveu. Elle est faite ainsi. Lorsqu'éclate devant elle un ciel pris de convulsions par l'orage, elle s'éloigne de la fenêtre. Lorsqu'elle se tient devant la lande au coucher du soleil, baignée

de lumière rouge, elle tourne bride. Il suffit que, lors d'une sortie officielle, un enfant bien mis lui sourie, ou qu'une robe incrustée de pierres attire son œil, pour qu'elle détourne immédiatement les yeux. Il ne faut jamais faire éloge de sa splendeur devant elle, au risque de s'échouer contre une indifférence que la plupart des châtelaines et des barons prennent pour un orgueilleux mépris. En réalité, la beauté, sous toutes ses formes, l'effarouche. Yseut ne regarde jamais les portraits que les graveurs font d'elle.

Moi, elle m'a regardé droit dans les yeux, dès notre première rencontre.

Je ne savais rien. J'étais sûr qu'elle se confierait un jour à moi. J'avais le temps. Un roi avec du temps : la vraie puissance. Pour la première fois, je me sentais capable de ne pas juger quelqu'un. Cela contrastait tant avec mon rôle de roi, habitué à définir le bien du mal, à punir ou gracier, que l'ampleur de ce don m'apparaissait plus grande encore. (Ecoute, écoute-toi : cette histoire n'a été vécue que par toi. Tu n'as pas vu l'immensité du ciel quand tu t'adressais à lui. Tu as cru au pouvoir sacré du langage. Il suffisait de dire pour avoir. Alors, ton erreur fut de considérer le bonheur comme un dû, non comme un privilège.)

Je me découvrais humble et fier d'avoir été choisi — je me découvrais vassal, au service d'une reine. Tristan doit sentir la même chose. Finalement, Yseut nous rapproche davantage, lui et moi. (Ecoute, écoute bien : Yseut est un miroir dans lequel tu apparais, jeune et fort, tu reconnais Tristan, et tu tends la main vers le miroir. Ecoute comme la vie n'est qu'un vaste jeu de miroirs, après cela, tu te dis roi ? Tu te prétends en quête de vérité, mais tu t'acharnes à ne vouloir saisir que les reflets.)

Tu te souviens, mais tu n'as pas voulu entendre. Très vite après le mariage, la cour a bruissé de rumeurs étranges. Quelque chose, disait-on, se tramait dans les dos. Quelque chose dont personne n'aurait pu arrêter la course. Ceux qui remercient Dieu pour avoir créé un monde centré sur l'homme, ordonné pour lui, ceux-là parlèrent d'une force dangereuse, d'une passion. De choses lues dans les livres et racontées avec gourmandise devant les cheminées, dont on se sent protégé. On est sûr de ne jamais tomber dans les pièges, pense-t-on, sans voir que ce raisonnement cache un piège plus grand encore, duquel on est déjà prisonnier : croire que le bonheur protège.

Aujourd'hui, je les entends, ces claquements de langues. Il faut être diablement heureux pour se repaître des drames des autres. Ma cour et mon peuple sont donc assez heureux pour se montrer avarés et bêtes. Moi, j'ai au moins l'orgueil de ne pas être heureux. Je ne connais rien de plus nuisible que le bonheur. Un heureux ne savoure rien, il n'observe pas non plus, il n'est pas silencieux par inclination. Il n'a seulement plus rien à dire. Les heureux ont le regard poisseux d'eux-mêmes. Le bonheur amollit. Il rend moins méfiant. Je dis : un roi heureux n'est déjà plus un roi.

La Cornouailles entière a défilé devant Yseut. Elle n'a pas répondu aux regards admiratifs des nobles venus la saluer, ni à la politesse de l'évêque de Lancien. Je me souviens que le moine bénédictin Eadwine, le célèbre copiste, est venu de Canterbury pour réaliser son portrait à la plume et à l'encre. Elle a refusé, avec des mots absents. J'ai vu ses épaules pâles et son dos brillant le soir avant d'aller dormir. Elle se laissait faire, nonchalante, un peu passive, mais semblait heureuse. Elle était tendre — ce qu'il faut de tendresse élémentaire pour ne pas éveiller les soupçons. Son front contre ma joue. Un long regard. Un soupir, parfois. Moi, j'ai découvert que j'avais des mains, des yeux, une bouche, une mémoire. D'un corps, jamais je n'avais humé de parfums aussi différents. Ma femme était belle et intacte. Chaque nuit, j'étais sûr que la peau à l'intérieur de ses cuisses, très pâle, veinée de bleu, n'avait jamais été caressée que par moi.

(Rassemble, rassemble les morceaux éclatés de ton histoire, de votre histoire, à elle et toi, non pas dans l'espoir de rattraper quelque chose, il n'y a rien à sauver bien sûr, mais pour pouvoir encore te greffer à cette histoire, saisir le fil, et pactiser avec toi-même.)

Je suis donc marié depuis peu. Yseut semble appréciée. Seul Andret et ses trois barons, Guenelon, Denoalen et Gondoïne, montrent ouvertement qu'ils n'aiment ni la reine, ni Tristan. Brangien et le valet Perinis les évitent, et, lorsque la reine n'a pas besoin d'eux, ils rejoignent Gorvenal. Tristan et moi passons du temps ensemble. Lui et mon épouse s'entendent bien, je les vois discuter parfois. Mon neveu fait preuve d'un immense respect pour elle. Il s'incline, il obéit. Il a toujours un œil sur elle. Il déploie tous ses efforts pour la divertir, et c'est à lui que je dois les premiers rires d'Yseut dans sa nouvelle demeure. Mais ils ne tombent jamais dans la familiarité. Dès qu'elle lui demande une chose, il s'exécute. J'aime cette

déférence. Je suis heureux, comme savent l'être les ignares. Je goûte au privilège d'homme installé. Je suis fier d'être conquis.

Mais, quand je pénètre dans la grande salle, face au conseil réuni pour l'assemblée de justice, les voix baissent d'un ton. Lorsqu'un vassal prête serment, après mon discours d'investiture, le baiser que nous échangeons provoque d'étranges réactions. Dinas de Lidan tourne son visage. Perinis sautille comme un oiseau malade. Les femmes des chevaliers appliquent un mouchoir sur leurs lèvres. Je me sens mal à l'aise. La cérémonie m'apparaît comme une scène de théâtre, où je tiens le premier rôle. L'après-midi même, un enlumineur itinérant, que les monastères de Cornouailles m'ont recommandé, vient me présenter une bible somptueuse, illustrée à la feuille d'or. Il incline la tête, fléchit le genou, ôte son couvre-chef, puis il m'embrasse. Il exécute le salut d'usage, mais quelque chose, déjà, n'est plus à sa place.

Yseut ne semble rien remarquer. Elle répond de la même façon mécanique aux enlumineurs, aux barons, aux suivantes, aux membres du clergé. Le rang de son interlocuteur ne compte pas. Elle ne s'étonne jamais, n'exige rien de particulier. Elle se tait. Elle est là. Elle est là, comme posée par hasard, avec une intensité qui me broie.

Un matin, j'ai congédié Tristan, Dinas, Gorvenal et Andret. Seul dans la chambre, j'ai ouvert mes livres. Les livres de mon pays ressemblent à des broderies d'or et de bleu. Les ventres des lettres regorgent de visages, de plantes et d'arabesques, enluminés avec grâce. J'ai plongé dans un bestiaire d'Ecosse, où les animaux exubérants, mi-chat mi-sanglier, encerclent le texte comme s'ils allaient le manger. Depuis peu, les artistes de mon royaume imitent ceux de France, livrés à l'influence byzantine. Leurs dessins sont si précis que l'on croirait des miniatures : sainte Catherine et sa roue, saint Pierre et ses cheveux gris frisés, saint Sébastien criblé de flèches. J'ai demandé ma Bible de Lambeth. Je n'ai pas lu les psaumes — à quoi bon lire, quand les livres vous ont menti — mais j'ai regardé longtemps cette miniature illustrant le songe de Jacob : ces personnages de profil, vêtus de draperies vermillon, sont pleins d'un calme que j'ai perdu. Affamé d'images, j'ai envoyé un messenger à l'évêque de Winchester pour qu'il me cède son Psautier : le chaos de l'Enfer, rehaussé d'or, m'apaise.

Le soir au dîner, les broches tournent et les ménestrels caressent les

harpes. L'air salé de la mer nous accompagne par saccades. Les hordes de domestiques tournoient parmi les tables, mais leurs gestes sont lents. Je me sens observé par les convives. Je tourne la tête. Ils baissent les yeux. Seul Andret ne cille pas. Derrière lui, une image tremble : dans la cheminée, un corps de sanglier tourne sur les braises rouges. Yseut, surprise, m'interroge du regard. Soudain, j'ai peur. Une peur terrible, qui me pousse loin de cette immense tablée, me colle contre le mur comme un insecte. Ma place est vide, mais les chevaliers discutent comme si j'étais là. Brangien rit. Yseut déchiquette son morceau de volaille, s'essuie les mains sur la nappe blanche et lève sa coupe en me souriant. J'essaie de répondre à son sourire, je suis le roi, j'y arrive presque. (Ecoute, ne fais pas ta mauvaise tête, salue l'Autre, salue sa violence. Qui aurait la force de survivre à la force de l'Autre ?) Je fais semblant. Je fais, sans penser. Je finis par tendre l'oreille : on dit que Mariadoc, un ami de Tristan, a surpris une conversation avec ma femme, dans le verger, en pleine nuit. On dit que la reine s'ennuie, qu'elle n'aime pas son mari, mais le neveu. Qu'elle se force à vivre auprès de lui, mais qu'elle ne pense qu'à rejoindre Tristan. On dit quantité de choses qui salissent un peu plus mon nom, et le leur.

(Moi je rêve souvent au galop d'un cheval, à la course si rapide que la peau de mon visage se tend, se raidit, avant que le vent n'ait raison d'elle. Mon visage disparaît derrière moi, happé par le vent. Tu galopes, vite, le cheval fatigue mais ça t'est égal. Tu galopes et la lande est une promesse de rédemption, tu galoperas, pourtant, le vent en pleine figure.)

Les rumeurs me glacent. L'inquiétude se déploie lentement au creux de moi. Elle me dévore et m'enivre. Je me raisonne — j'essaie. L'adultère appartient à un autre monde, celui d'en bas, déréglé, impur. En bas, c'est ma cité de Lancien, un entassement de toits et de clochers, entouré de murailles. Dans un labyrinthe de rues étroites, les échoppes débordent sur les pavés crasseux, des bancs de pierre barrent la chaussée. Les marchés, les fêtes, les processions encombrant les places où les oies et les porcs circulent entre les jambes. Les chariots se cognent aux lépreux. La ville grouille de malades, blottis sous les porches. Ils se déplacent en meutes, le pas traînant, et tapent sur des crécelles en réclamant l'aumône. Les gens se cognent entre eux, s'insultent. A Lancien, certaines filles de bourgeois ne peuvent plus se marier, après avoir été traitées de «putains» par un mauvais

sire, en pleine rue. D'autres essuient les injures des frères pour avoir eu une liaison adultère. Ce genre de tromperie n'arrive pas à un roi. Il est impossible que ma femme aime mon neveu, que mon neveu aime ma femme. Ce n'est écrit nulle part. Yseut et moi sommes mariés. Je suis protégé. J'ai été désigné, moi, le roi Marc, pour être le sien. Les règles le disent, on a lu les textes : moi, et personne d'autre, mon nom est inscrit sur le registre de l'Eglise, je suis celui qui l'accompagne et qui dort avec elle. Elle m'a fait une promesse devant Dieu, devant les livres sacrés. Autrement, à quoi serviraient les églises et les abbayes qui jalonnent mes terres ? Qu'elle en aime un autre serait une énorme erreur. Aucun amour n'est au-dessus des lois. Ma femme m'aime. Les ragots sont le fruit des jalousies. Les belles châtelaines doivent assimiler le silence d'Yseut à du mépris. Certains chevaliers doivent lui reprocher son emprise sur moi. Je découvre une cour médisante, rongée par d'infectieuses pensées. (Ecoute-toi, écoute cette poitrine de vieillard qui bouge contre toi, soulève des cris sans verbe. Le soir descend, un soir comme des milliers d'autres à venir. Tu es ridicule.)

Au lever, parmi mes troupes, le soir contre sa peau, j'égrène et je rumine. Je ne veux pas savourer, non. (Ecoute les grandes mains de Tristan sur elle, et ces mots mort-nés au fond de toi, après tout, n'as-tu pas encouragé Tristan dans tout ce qu'il entreprend ? Que voudrais-tu lui dire, à lui ? Lui dire que tu as peur de ne pas comprendre l'interdit ? Lui dire qu'Yseut ressemble au plus beau cadeau que tu lui aies jamais offert ? Que tu voudrais presque encourager le choix d'Yseut, puisque Tristan est ton double en plus jeune, en plus vaillant ? Et Yseut, ta belle reine Yseut, n'est-elle pas encore plus troublante, lorsqu'elle cesse d'être reine, pour devenir celle d'un autre ?) Raisonner — un roi raisonne et maîtrise les ivresses et les peurs inconnues. Il faut comprendre les fidèles. Ils craignent de me perdre. Ils m'ont toujours connu seul. Moi qui n'avais jamais souhaité me marier, considérant Tristan comme mon héritier direct, voilà que j'amène une princesse d'Irlande, une étrangère dont je suis fou. Personne ne la connaissait, et elle surgit, d'une beauté stupéfiante, pour régner. Alors il faut comprendre : la cour a peur que je ne la délaisse. D'ailleurs, Yseut ne semble pas voir, ni entendre ces médisances. Elle est bien plus haute. Je devrais faire comme elle.

L'idée qu'Yseut pense à un autre ouvre des coffres sans fond. Silences. Des ombres grises aux murs de ma mémoire. Des échappées en guise d'explications. Mes doutes sont des fantômes à mille mains. Mes peurs sont de grands puits aux parois lisses, qui m'aspirent et me mangent. Je tombe, je claque des dents. J'ai honte.

Un soir je te regarde manger et j'attends quelque chose. J'oublie les yeux d'Andret, Dinas et Gorvenal, j'oublie Tristan. Je renvoie ta compagne : Perinis et les suivantes s'exécutent sans mot dire. J'aperçois, dans les yeux de ta servante Brangien, une lueur d'inquiétude. Seuls dans la chambre, je te prends le bras, pour t'obliger à te tourner vers moi. Ton regard est si froid, si hautain, que, subitement, je renonce à parler. Je reste là, planté en face de toi, sans rien à te dire. Tu me fixes toujours, glaciale. Je suis muet — de plus en plus mal à l'aise. L'instant est si long que je le sens traverser ma peau, distiller mes veines et les remplir de silence. Je ne dis rien. Alors tu fais quelque chose d'irréparable : tu dégages ton bras, doucement, et, sans me quitter des yeux, tu soupîres de lassitude.

Je suis tordu en deux, malade, je ferme les portes pour fuir les images. C'est mon inquiétude, celle d'un roi — quelqu'un pour se mettre en travers ? Pour protester ? Je l'observe. Mes yeux agrippent les siens mais, dans son regard, je ne vois que mon reflet. Son regard ressemble à ces étangs immobiles que l'on trouve en bordure des forêts de Cornouailles. La surface de l'eau est plane comme un miroir, mais sous la peau lisse et obscure de l'étang, on devine les courbes d'animaux invisibles. Son regard est d'une espèce unique, rarissime : il dissimule. Certains soirs, ses yeux fouillent la pièce dans laquelle nous dînons, en compagnie des fidèles. Les viandes rôtissent dans la cheminée. Les chevaliers parlent fort. J'entends à peine la musique des harpistes qui jouent derrière moi. Yseut est assise à mes côtés. Je contemple sa tunique de soie bleue, les cheveux relevés en anneaux tressés. Ses yeux gris font le tour de la table, sautent d'un convive à l'autre, sans prendre le temps de détailler les visages. Puis elle penche légèrement la tête en avant, et ses yeux fondent dans un ailleurs qui m'est inaccessible. Elle s'éloigne. Le regard d'Yseut jalonne l'espace de points invisibles. Il me semble que ses yeux, malgré leur fixité, tissent une toile imaginaire, qu'elle seule est capable de déchiffrer. Elle essaye de s'habituer à sa nouvelle cour. L'Irlande doit lui manquer, sa mère surtout, dont elle est très proche, au point de porter le même prénom. Seule Brangien l'a suivie depuis l'Irlande. Et puis, n'est-elle pas en terre de Cornouailles, celle qui porta jadis les ennemis de son père ? Je me penche vers elle, et lui demande si je dois mettre son étrange regard sur le compte de la nostalgie. Elle sursaute. Son visage change brusquement d'expression :

« Tristesse et peine superflue, c'est ma nature, répond-elle, sourire aux lèvres. C'est aussi celle de toutes les femmes, nous purifions le cœur et nous clarifions les yeux. »

Je ne comprends rien, mais je hoche la tête. Cela n'a pas d'importance. Je lui prends la main. Je suis tout entier absorbé par elle, les yeux gris, la peau marmoréenne, les beaux cheveux blonds teintés de cuivre, ses silences,

elle.

(Dégringole, et reconnais que tu as ainsi l'impression de te rapprocher d'elle, sans doute parce que la dégringolade lui ressemble, à elle, c'est un alcool qui rend malade, un parfum qui soulève le cœur. Tu t'agrippes parce que tu es roi, mais tu t'affaisses comme un homme. Et maintenant, avoue-le : un homme qui aime sa propre perte, pour être digne de sa femme qui, elle, a le courage de céder à ses désirs, et vit sa chute jusqu'au bout.)

Je ne respire que dans l'attente d'un rapprochement avec Yseut, d'un signe d'elle qui me rassurerait. J'ai sans arrêt peur de la décevoir. J'essaie d'être beau. Le matin, j'insiste pour porter sur mon manteau des agrafes d'or. En partance pour une chasse à courre, je glisse, sous la selle de mon cheval, un fier destrier de Gascogne, une couverture de soie ornée de blasons colorés. On me complimente. Je lustre mon heaume, je m'équipe des meilleurs lévriers. Je veux qu'elle soit fière de moi lorsque, après plusieurs jours, mes hommes et moi ramenons un énorme sanglier dépecé selon les règles de la vénerie. Dans la chambre, autour du ruisseau, les valets éparpillent tant de fleurs que le parfum monte à la tête. Aux dîners, j'exige des joueurs de vielle, de flûte et de psaltérion, des jongleurs, des montreurs d'animaux savants, des ménestrels récitant les meilleurs fabliaux. J'espère la faire rire, attirer son attention. Je me tiens droit, comme elle. Je me surveille. J'ai faim d'elle. Je suis jaloux des inconnus qui l'aiment aussi, des lieux qui lui ont plu, des souvenirs amassés là-bas, en Irlande. J'ai peur de son enfance, passée sans moi. J'aurais voulu être ami de toujours, confident qui l'aurait vue grandir. Je voudrais connaître ses parents, pour lesquels je ressens de la gratitude. J'ai peur de la perdre. Je veux tout connaître, tout savoir, lire sa mémoire à la recherche de nous, de notre couple, découvrir la certitude de notre histoire bien avant notre rencontre. Parce que mon amour enfle chaque jour comme un abcès, je refuse absolument l'idée qu'elle ne ressente rien pour moi. Qu'une force pareille ne trouve aucun écho, qu'elle puisse tourner à vide et rester sans réponse, cela, je ne l'envisage même pas. Plus Yseut se montre distante, plus je sens mon amour pour elle se déployer avec une puissance qui m'effraie moi-même.

(Ecoute, comme la peur de la perdre vit au creux de toi. La peur est comme une amie indésirable qui s'attarde, que tu voudrais congédier, mais

tu n'oses pas, parce qu'elle est là, parce qu'elle a décidé d'être là.)

Je me rabats sur la tendresse, donc l'inquiétude, qu'elle fait naître en moi : lui dire combien elle est belle, me placer devant elle, durant les joutes, pour éviter que le soleil ne l'aveugle, la serrer le soir, de peur qu'on ne l'enlève. Ses cheveux dans ma bouche, la pliure de son coude, l'odeur de son ventre : elle se laisse faire, un peu absente, mais, lorsque ma précipitation devient maladive, lorsque je l'embrasse si fort que je la mords, ou que mes mains râpent sa peau, elle me repousse. Repousse-moi si tu veux : le plus important n'est pas ta peau. C'est toi que je veux posséder, ton cœur, le sens caché de tes phrases, le rêve de tes nuits. Je n'aspire qu'à te comprendre. Je t'aime trop pour prêter attention à mon cœur qui doute.

(Ecoute encore : tu es sûr que la meilleure façon d'oublier quelqu'un, c'est d'y penser sans arrêt. Alors, tu te dis, puisqu'Yseut, en cette heure, tente probablement de t'oublier, tu te dis qu'une fois dans sa vie, elle n'aura de cesse de penser à toi. Et tu lui demandes de t'oublier encore, pour occuper ses pensées. Tu la supplierais de t'oublier encore, comme si l'oubli de toi était la seule chose qu'elle t'eût jamais accordée.

Tu voudrais lui dire : « sois-moi fidèle, moi je le suis », mais tu sais bien qu'avec la force des choses, elle est capable, en ce moment, ta femme adultère, de jurer à son amant qu'elle ne lui a jamais été infidèle. Elle le jure, avec une sincérité qui la fait trembler, et toi tu entres dans un monde que tu ne connais pas.

Il t'a fallu quatre hommes face à toi, le baron Andret et ses trois compagnons, pour te découvrir indésirable, et comprendre que les landes s'étendent sous le ciel comme des mensonges aux ventres ouverts. Tu les as reçus. Tu étais calme. Tu étais le roi. Tu pouvais tout entendre.)

Andret a dit, de sa voix ferme : « Il te faut savoir. Nous avons découvert que Tristan, ce Tristan que tu aimes tant, veut te déshonorer. Nous t'avions averti, tu n'as pas écouté. Il aime la reine. Tout le monde en parle. Nous sommes sûrs qu'il connaît ta femme. »

Oublier le corps, et la douleur d'un coup dans le ventre. Se souvenir. Comprendre que j'attendais cet aveu depuis longtemps. Que chaque instant qui s'était écoulé avant celui-ci ne prenait sens qu'en vue de cette révélation, dans une suite logique qui se nomme sursis. J'avais attendu cet instant de toutes mes forces et, maintenant que j'étais enfin au seuil, face à l'énormité de l'évidence, j'hésitai à comprendre. « Il » : Tristan, donc. « Ta femme » : Yseut — je n'en vois pas d'autre. « Nous » : eux. La cour. Le monde entier. « Connaît » : touche. Caresse. Invite. Reçoit. Enserre. Possède.

Je pense, si fort que ma tête en tremble : Andret est le cousin de Tristan. Il le déteste, jaloux de ma tendresse pour lui, de sa bravoure et des honneurs récoltés. Depuis le départ, il persifle contre lui. Voilà une terrible guerre entre les neveux ! Regarde, regarde-toi : tu as beau te raisonner, prendre appui sur la haine qu'Andret voue à Tristan, quelque chose s'est mis en marche. Où ? Depuis quand ? Qu'a-t-on surpris, que dit-on, qu'a-t-on vu ? « Rien, en vérité, répond Andret. Rien que tes yeux ne puissent voir, rien que tes oreilles ne puissent entendre. »

Je me tourne, et je vois un roi nu, à qui je dois sourire. On m'ôte ma dernière arme, la seule force qui pouvait encore me protéger de moi-même. Car, je me souviens, on a demandé : « aveugle » ? « Niais » ? « Indulgence », « bêtise » peut-être. Incertitude. Dernier instant calme avant le pire. L'incertitude est un répit. Je profitais de cet espace clos dans l'âme, sans lien avec l'extérieur, où s'animaient, autonomes, mes forces de survie. Ne pas savoir aurait pu me rendre malade. Mais je préférais l'ignorance à la haine qu'aurait fait naître la vérité. Qui ne s'est jamais bouché les yeux pour ne pas être aveuglé ? Qui n'a jamais résisté plutôt que de savoir ? Quand comprendra-t-on que l'amour doit sa survie au doute ? Lever ce doute aurait signé la mort de mon couple. Par amour, j'ai préféré innocenter ma femme.

Maintenant que je sais, je suis prisonnier. Ignorant, j'étais libre. L'incertitude m'ouvrait un domaine vierge, que je peuplais d'espoirs extravagants. Elle m'offrait l'illusion de pouvoir tout écrire une seconde fois, tout inventer. Tout croire. Je pouvais me permettre d'imaginer ma femme fidèle. Pas aimante : l'angoisse de la perdre me rend trop humble. Simplement fidèle.

Mais, Yseut, je t'ai découverte menteuse. Jolie menteuse aux yeux d'argent... Tu m'as montré la fausseté au service de la luxure. J'ignorais le mélange, ma foi : il faut le boire, jusqu'à la dernière goutte. Ta duplicité te place bien au-dessus de moi. Peut-être même que je t'admire. Tu es mauvaise comédienne, mais tu t'entêtes. Tu règles la mascarade avec une maladresse évidente, et ton ardeur force le respect. Je te regarde me prendre pour un idiot. Tu t'obstines à faire semblant. Il suffirait, pourtant, de me dire : « Roi Marc, je m'ennuie à périr et vous me dégoûtez », et cette franchise me suffirait comme preuve d'estime. Au lieu de cela, tu ponctues mes paroles d'un hochement de tête mécanique. Tu m'effleures d'un regard transparent. Je peux toucher ton corps sans résistance. Je couche avec une femme qui couche avec moi. Un rêve. Je couche avec toi comme je coucherais avec ta servante Brangien, avec une poupée en chiffon ou, pourquoi pas, une souche. J'entre dans un corps fermé, muet, mais j'entre quand même. Je n'ai pas encore osé te faire du mal. J'en suis à t'observer, toi, l'intrigante, et tes mots traîtres, maquillés, tes mots qui ne veulent rien dire. Tu joues, Yseut, tu triches — et je voudrais être sûr que cette comédie relève pour toi de la survie, d'une impossibilité de choix.

Il y a peu, un enlumineur itinérant est venu à Tintagel pour réaliser mon portrait à la mine de plomb. J'ai posé, assis sur mon fauteuil de bois, dans la grande salle, près des fenêtres ouvertes sur le fracas de la mer. L'artiste s'est appliqué pendant des heures. L'esquisse me montre le visage fermé — bien sûr, je n'ai pas l'affabilité geignarde des serfs. Je suis le roi. Mais j'ai senti mon visage se tendre et se durcir, mon corps s'aguerrir comme les veilles de longue chasse à courre. Un soir, alors que tu t'apprêtais à dormir, je t'ai tendu un piège. Ta malhonnêteté rejaillissait sur moi, ou plutôt : je m'adaptais à toi, comme on imite un ennemi pour déjouer ses traîtrises. Maintenant que je sais, je peux te voir comme une menace. Allongé dans le noir, ma main dans ta main, molle, indifférente, j'ai inventé un départ en pèlerinage. Je partais bientôt, et mon voyage risquait de durer longtemps.

A qui pouvais-je te confier pendant mon absence ? D'un bond, tu es apparue vivante. Tu t'es assise dans le lit, les bras battant les draps d'un geste d'impatience. « Quelle question ! » t'es-tu exclamée. Tristan ? Tristan. J'ai acquiescé : la bonne idée ! Il saurait prendre soin de toi — n'était-il pas mon double, en plus jeune ? Quelque temps après, la nuit venue, tu t'es glissée contre moi. Tu m'as embrassé. Tu m'as pressé contre toi. Puis, subitement, j'ai senti ce long corps chaud allongé sur le mien secoué de minuscules sursauts. Tu pleurais. Je t'ai relevé le menton. Cascade de mots, quand tu t'affoles mon amour, les mots surgissent en cohorte dissipée, mais de toute façon, tu n'es pas amie avec les mots. Tu m'as supplié de t'emmener dans ce voyage. « Vous allez me manquer, soufflais-tu à mon oreille, tu vas me manquer, je le dis le pense et je n'aime que toi. Je suis loin souvent parfois je le sais mille pardons c'est vous c'est toi j'ai seulement besoin de te reconnaître. » Tristan ? Tu avais changé d'avis. « Un flatteur, un hypocrite qui s'empresse et j'étouffe », geignais-tu, « un lâche » en qui tu n'avais aucune confiance. Emu, croyant presque à ce pèlerinage inventé, je t'ai promis que je l'enverrais dans un pays étranger durant mon absence. Tristan partirait, donc.

Mon trouble fut bref. Quelques instants encore. Ton corps s'est raidi. Des hésitations dans les phrases, mais le rythme était souple, le débit soigné. Eloigner Tristan était, finalement, une mauvaise idée : en cas de danger, il fallait quelqu'un pour défendre le royaume. Après tout, tu m'avais tout sacrifié. Tout ce que tu possédais se trouvait ici, en Cornouailles « que me restera-t-il si une guerre éclate ? Moi ici sans personne, c'est impossible ». Et puis, on t'accuserait d'avoir poussé Tristan hors des terres, le seul capable de défendre Tintagel... Défendre le royaume. Bien sûr. Ma chérie. Evidemment. Quel âne que ce roi ! S'absenter, et ne rien prévoir en cas d'attaque du roi Arthur, du géant Morholt ressuscité, ou, sait-on jamais, d'une révolte de gnomes surgis de la forêt, armés jusqu'aux dents... Quand une reine dort près de vous et couche avec votre fils adoptif, il faut pouvoir ensuite tout imaginer, n'est-ce pas ? Il faut. Pauvre Yseut. Pauvre de toi, si belle et si médiocre. Je t'observe, incrédule, jouer ton rôle en pleurant dans le lit. Tu m'impressionnes. Je me demande si, moi aussi, je serais capable de m'abaisser ainsi par amour. Pourrais-je geindre ainsi dans les draps, englué dans mes mensonges ?

Pourrais-je vivre mon intimité en double ? Te regarder droit dans les yeux et te mentir ? Pourrais-je regarder l'autre droit dans les yeux alors que j'ai une femme ? Oui, pour une raison simple : je ne m'estime plus. Toi non plus, sans doute. Voilà, Yseut, ce qui nous rapproche : le mépris de nous-mêmes. Faut-il que nous aimions l'un et l'autre, chacun de notre côté, pour nous être ainsi infidèles, et oublier la grandeur qu'il y a en nous.

Après l'entrevue sollicitée par Andret, les bruits enflèrent. Avec eux, une certaine forme d'orgueil, la vanité d'une cour, blessée dans son rôle. Le rang de roi s'accommode mal de celui de dupe. Je décevais. Un homme trompé s'appelle un bouffon, alimente les chansons populaires. J'ai pu lire dans les yeux quelque chose comme de la pitié. Vassaux, officiers, chapelains, barons et chevaliers, clercs et laïcs, tous supportaient mal d'être au service d'un pantin ridicule. Mes gens s'en trouvaient rabaissés. Mes gens : combien, parmi eux, étaient trompés par leur femme ? Combien d'attentes pouvaient dissimuler les sourires et les empressements ? Et combien de mensonges se glissaient dans les plis d'une robe, qu'une révérence faisait bruissier ? Et pourtant. Comédie. Comédie devant la cheminée, le soir, que les chrétiens moralistes viennent réciter devant une assemblée de chevaliers : « la femme doit être honnête de son corps. Toute dame a belle contenance, mais elle est simple... » Comédie de mots appris par cœur, et que nous écoutons, ma femme et moi, assis côte à côte.

Je suis devenu fou. Mais c'est ce que tu voulais, n'est-ce pas ? Avoue, avoue-le une bonne fois pour toutes : tu rêves de me détruire. Je t'empêche d'être heureuse. Je n'existe plus que dans ce rôle d'obstacle. Seulement voilà : dans ton histoire, ce rôle est d'importance. Et tu voudrais que je l'abandonne ?

Partout où je posais les yeux, j'y voyais le soupçon. Alors j'évitais de poser les yeux sur toi, avant de m'affoler : où étais-tu passée ? Je me suis mis dans la tête que tu me trompais avec Tristan, et cette idée me libérait en même temps qu'elle me tuait de chagrin. Cédant à une fureur mauvaise, je t'ai épiée, nuit et jour, avec l'espoir de te démasquer. J'ai appris à saisir la brève lueur de panique dans tes yeux quand je te regardais trop longtemps

— panique, ma chérie, ma turbulence, ton amant n'est pas là, il n'y a personne pour te rattraper —, le très léger, l'infime pli à la commissure de tes lèvres lorsque Tristan t'adressait la parole, l'attente douloureuse la veille d'un retour de chasse ou lorsque, durant les tournois, le héraut d'armes annonçait les joutes en hurlant son prénom. J'ai appris, aussi, à reconnaître cette paix, ce calme immense qui habille ton regard, celui qu'ont les femmes, la robe encore retroussée sur le ventre, le cœur plein d'un visage.

Aujourd'hui, personne, pas même Tristan, ne connaît mieux ton corps que moi. A force d'en guetter le moindre signe, je le comprends comme si je l'avais fait. Certaines fois, il irradie de bonheur. Il chante — tout ton être chante. Je me souviens d'un dîner où tes doigts tambourinaient gaiement sur la table, marquant le rythme d'une cadence imaginaire. Ton corps entier est amoureux. Il affiche sa réconciliation avec lui-même. Il se fond dans chaque pièce que tu traverses. Il est ton ami. Tu le portes comme un souffle, tu sembles nue. Cela m'oblige à m'incliner. Ton corps heureux m'écrase. Il me jette en pleine figure ma défaite. Je l'aime tourmenté, assailli. Quand il n'a pas été touché par ton amant, il devient un poids. Tu le soulèves péniblement, je sens qu'il t'encombre. Tu le caches derrière des tuniques informes. Tes gestes sont lents, ta carcasse te gêne pour bouger. Même tes cheveux, trop lourds, empèsent ta silhouette. J'imagine ton corps plus abîmé encore, plus imparfait. Je le voudrais maigre et décharné, ou boiteux. A moi. Je crois que je ne t'aimerais jamais plus que laide.

Parfois, je t'imagine, les joues entre ses mains, livrer ta vie, parler de toi — je n'ose pas encore t'imaginer parler de moi, j'ai trop peur d'entendre. Sous tes robes magnifiques, je te vois couverte des baisers de mon neveu, je t'imagine odorante; je vois le grain de ta peau sale, ton corps souillé. J'ai la nausée. Mais, par un processus étrange, inexpliqué, je te prête ensuite une certaine grandeur, peut-être parce qu'au désespoir qui succède aux images, ta conquête semble être la seule issue.

Certains matins, je m'éveille d'un mauvais rêve : tu ne me trompes pas, tu n'aimes que moi, et Tristan m'est dévoué. J'ai tout inventé, livré à mes délires. Mon cœur cogne. Je suis amoureux comme au premier jour, et toi tu m'attends. Je t'ai épousée, tu es ma femme, nous allons faire de beaux enfants. Alors, je me précipite comme un fou vers toi. Mais ton visage tantôt indifférent, tantôt fendu d'un sourire crispé, me ramène brutalement

à mes angoisses, dans un bruit de pierres qui s'effondrent.

J'ai donc décidé de te faire mal, pour que nous soyons à égalité. « Chasser Tristan » : j'ai dû répéter ces mots à voix haute, seul dans la chambre. C'était impossible, et c'était la meilleure chose à faire, ma jolie reine, le meilleur moyen de te faire souffrir, pour rétablir l'équilibre, pour que l'on s'appartienne un peu. J'ai été très doué devant Tristan. Je lui ai expliqué, le plus calmement possible, que vivre avec ces soupçons m'était insupportable, qu'ils mettaient en péril l'harmonie du royaume. Il devait s'éloigner, le temps que le calme revienne. J'ai été très doué, même si ma voix tremblait. J'ai élevé ce garçon, tu comprends. Je tiens beaucoup à lui. Et puis, je lui fais confiance, même si ça paraît bizarre : je le chasse parce que je le soupçonne, mais je lui fais confiance. J'ai eu du mal à prononcer mes mots. Tristan a gardé les yeux rivés au sol. Il n'a pas protesté. Il s'est mis à genoux devant moi, accablé, puis il s'est levé, en silence. Il a rassemblé ses affaires et il est parti, le pas lent, entouré par son fidèle précepteur Gorvenal et Dinas de Lidan. Il est parti. Sur mon ordre. Andret et les barons m'ont félicité d'une telle décision.

Ton visage, Yseut, est devenu blême. Tu t'es couchée le ventre vide, et ta peau n'exhalait plus son parfum. De toi, il ne resta qu'un corps indolore et souffrant qui, enfin, m'appartenait. Tristan, jusqu'ici mon homme-lige, dormait dans la chambre royale, avec ta servante Brangien et ton valet Perinis. Il ne restait plus qu'eux. Tu ne supportais pas de dormir loin de lui. Au milieu de la nuit, tu me réveillais : ton corps tressautait, les membres affolés par la fièvre. Couché à tes côtés, j'en savourais chaque sursaut. Tangué, tangué... Le lit tanguait comme un navire. J'ai souri, parce que je me sens proche de toi quand tu es fiévreuse. Ton corps mendiait la promesse d'un retour, il sentait l'attente. Il était comme moi. Chaque nuit j'ai eu les yeux ouverts. Un matin, devant l'immense cheminée froide, droite dans ta tunique de soie, tu m'as raconté, d'un ton dur, sans me regarder, ton rêve : tu te lèves, tu cours jusqu'à la porte; arrivée au seuil, tu vois trop tard la présence de grandes faulx, qui te saisissent les jambes; ton sang s'écoule en fontaine noire, tu tombes, les genoux tranchés.

J'ai redoublé de tendresse à ton égard. J'ai ordonné aux barons de t'honorer, au peuple de te chérir. Du verger, j'ai fait jeter des fleurs dans le ruisseau qui traverse la chambre royale. Autour, j'ai exigé des tapis venus de Thessalie, des draps de pourpre, des courtines ouvrées de perroquets, d'alérions et de panthères. Le sol était jonché de fleurs et de feuillages. J'ai demandé aux harpeurs d'accorder leurs voix pour des chants dignes de toi. J'ai ordonné à Brangien et Perinis de te servir en souriant. J'ai été tendre, mais, à mon seul contact, ta peau frémissait de dégoût. Tu étais devenue pire que dure : lointaine. J'ai essayé de t'intéresser, de t'adoucir, de te brusquer. Peine perdue. Te conquérir se révélait plus difficile que n'importe quelle guerre. Le chagrin s'inscrivait sur ton visage en grimace hideuse (je ne supporte pas ce pli d'inquiétude entre tes yeux, ta bouche serrée), que tu exhibais devant la cour, indifférente à ma propre disgrâce. Et j'étais roi de Cornouailles — et toute cette comédie, à laquelle je me raccrochais, ne voulait plus rien dire.

J'en suis venu, lentement, à un état de solitude intérieure où rien ne m'aurait atteint, où ton visage glacé n'aurait plus . trouvé d'écho. Un espace clos qui aurait filtré les bruits du monde, où ma paix serait préservée, à l'abri de tes yeux. J'ignore où est mon erreur. J'ignore si mes rêves ne peuvent décidément pas s'accorder au monde, ou si c'est toi qui n'es pas à la hauteur de mes rêves. Qui est responsable ? La réalité, ou mes idéaux ? Je ne sais pas. Je sais une chose : tu as fait vaciller mes certitudes, et, pour cela, je ne peux plus me passer de toi.

Yseut, il aurait fallu que tu me dises. Que ta bouche s'ouvre lentement et prononce des sons pour moi, aligne les phrases comme on sourit à quelqu'un. Il aurait fallu que tu tisses ces passerelles de mots entre toi et moi, que j'emprunte pour te toucher, pour sentir que j'existe et me souvenir de mon nom. Dis-moi ces paysages et dis-moi ces silhouettes, ces ombres qui s'agitent derrière tes yeux et que je ne vois pas. Dis-les-moi ou je vais devenir fou. Je cours après ton retour et je perds mon chemin. Dis-moi que personne ne t'a touchée, Yseut, dis-moi que ton cœur ne bat pas pour un autre, que tu m'as aimé dès que tu m'as vu. Dis-moi que c'est moi qui t'ai déflorée, et personne d'autre, que tout ceci n'est qu'une énorme farce, que tu ne m'as jamais menti. Dis-le-moi, mens-moi, pour l'amour de moi, et laisse-moi me replier sur tes mensonges comme on se réchauffe autour

d'un feu.

Alors, oui bien sûr j'ai voulu savoir. On n'est pas roi sans certitude, tu comprends, je n'avais plus le choix — je suis roi, j'ai le pouvoir de hocher la tête. J'ai dit « oui » à tout, fatigué, fatigué de me battre, fatigué d'avoir peur, sans savoir que la fatigue de l'ignorance est le premier pas vers l'enfer.

J'ai froid.

J'ai grimpé à cet arbre comme un animal. Maintenant, je suis caché dans les branches de ce pin, près des palissades qui entourent le verger. Il est presque minuit. Je ne suis pas un espion. J'ai l'air ridicule.

«Vous n'attendrez pas longtemps », m'ont promis Andret et ses compagnons.

La lune apparaît de temps en temps, derrière le cortège dentelé des nuages.

J'ai froid.

J'entends le chuchotement de la source, au pied du pin.

J'ai froid. Je suis un roi perché. J'entends la source.

Derrière moi, l'ombre de Tintagel dans la nuit, bloc énorme et rassurant. Le donjon carré se dresse sur la mer. Il est inattaquable.

J'ai froid. J'entends un bruit. On raconte que Tintagel a été construit par des géants, et qu'il devient invisible deux fois par an, une fois en été, l'autre en hiver.

J'entends un bruit. Tristan enjambe les palissades. Il passe sous le pin.

J'ai froid. Il s'approche de la source. Il arrache des feuilles et des branches, qu'il dissémine dans la rivière. Depuis mon arbre, j'entends le murmure de leur chute dans l'eau. Il attend.

Plus la rivière s'approche du château, plus elle est bordée d'iris.

Il y a des ombres qu'on attend sans y croire, en réalité, on les attend avec tant de certitude qu'elles pourraient ne jamais arriver.

Yseut arrive, agile et prudente. Forme mouvante dans les herbes. Elle porte son manteau d'hermine. Ses cheveux enveloppent son corps jusqu'aux chevilles. J'ai froid. J'ai si mal que je ne peux plus bouger. Elle

s'immobilise. La silhouette sombre de Tristan s'assoit au bord de l'eau. Yseut hésite. Elle s'approche puis s'assoit à son tour. Elle se tient très droite. Leurs ombres sont immobiles devant le ruisseau, juste en dessous de moi. Du haut de mon arbre, j'attends. Je m'attends à tout. Je sais que cette nuit sera peut-être la dernière, et qu'il me reste quelques instants avant que tout ne bascule.

Est-ce que tu me trompes ? Est-ce que tu m'aimes ?

Pour la première fois, je l'entends pleurer. « Vous me causez du tort en me faisant venir à une heure pareille... » Je ne respire plus. Tristan ouvre les mains, s'excuse : chassé de la chambre royale, chassé de Tintagel, il ne lui reste que la clandestinité. Il la supplie d'intervenir auprès de moi pour démentir leur prétendue liaison, et obtenir son retour au château. Elle refuse. « Mon mari vous soupçonne gravement à mon sujet et moi, j'irais lui parler de cette affaire? » Sa voix calme et dure résonne dans la nuit. « Je préférerais être brûlée plutôt que d'aimer un autre homme que mon mari. Pourtant, il ne me croit pas. » Tristan insiste. Elle refuse encore. « Je rentre. Je suis restée trop longtemps ici. » « Apaisez le roi. Apaisez mon oncle... » Pour la première fois de ma vie, j'entends Tristan supplier. Yseut reste sourde. Elle se tourne, balaie le verger du regard. Elle a peur que quelqu'un ne les surprenne. Elle se lève. « Je m'en vais, dit-elle en époussetant sa robe, mais je ne dormirai pas beaucoup cette nuit. Si le roi entendait dire que nous nous sommes rencontrés, sa colère serait terrible. » Elle tourne les talons. Il la rappelle : qu'elle me parle pour qu'au moins, il puisse récupérer son équipement et fuir le royaume. « Vous voulez ma perte », cingle-t-elle. Elle court, et disparaît dans la nuit. Tristan est accablé. Il reste immobile, puis se lève à son tour, et marche lentement vers l'ombre de la forêt.

Je frotte ma main contre l'écorce râpeuse de l'arbre. J'attends longtemps avant de descendre. Hébétude — la peur d'avoir rêvé. L'énorme malentendu. Ma femme. Ma femme, me tromper ? Elle fut sublime, elle fut mienne. Douter d'elle ? Le beau fracas des doutes contre le sol. Le neveu est exilé, loin maintenant. Mes yeux brûlent. Je me hais. Je tremble. Ai failli tout perdre pour une histoire de soupçons. Le neveu exilé. Il faut rappeler le neveu. Ma femme ? Personne n'a vu ma femme ? Je suis le roi, je ne devrais pas ciller, marcher calme vers Tintagel — jamais connu pareil

calme qui agite.

Yseut est dans la chambre. Elle est très pâle. Brangien la déshabille. Porte qui s'ouvre, Brangien sursaute. Les yeux gris levés vers moi. Etre sûr, vraiment.

« Vous avez revu Tristan ? »

Silence. Ma reine, ne me déçois pas.

« Oui. »

Elle s'affole. Elle s'affole et je recueille cette Yseut très pâle aux phrases cassées, cette enfant minuscule et tremblante qui se cogne aux mots et répète « Je vais tout vous expliquer ». Elle raconte l'entrevue sous le pin, se défend, « je lui ai dit de s'en aller, de ne plus jamais me fixer de rendez-vous », rapporte sa requête, insiste, « je vous jure que c'est vrai », accable les médisants, m'agrippe les bras, répète sa promesse, « c'est la vérité », se tord les mains, s'inquiète, « vous pensez que je l'aime, n'est-ce pas ? », elle pleure, me tord le bras, « vous m'écoutez ? » demandent ses yeux inquiets. Non. Je vous entends, Yseut, le sens de vos mots n'a aucune importance, j'entends le son de votre voix, vous pourriez m'expliquer pendant des heures pourquoi vous m'aimez, ou pourquoi vous ne m'aimez pas, ça n'aurait aucune importance, du moment que c'est votre voix que j'entends, la plus belle musique du monde. Vous ne parlez pas beaucoup, souvent, je vous vois, ailleurs, et, si vous devez répondre, les mots ne paraissent pas vous appartenir, vous semblez réciter des phrases apprises par cœur. Alors, parlez, Yseut, dites n'importe quoi, si ce filet de notes que j'entends est le vôtre, parlez, et puis même, taisez-vous si vous voulez, votre silence ne ressemble à aucun autre, même votre silence m'émeut, parce qu'il est à vous, parce que vous l'avez décidé.

Elle se tait. Elle ne peut plus parler, je l'ai prise dans mes bras, merveille de ma vie, mon amour au visage de forêt, si tu savais comme je prends soin de ces serments invisibles et des étreintes imaginées, si tu savais comme je prends soin de tout ce que tu ne me donnes pas, je l'embrasse, lui jure à mon tour que jamais plus je ne croirai les Cornouaillais, et je lui dis de ne pas s'inquiéter : j'étais dans l'arbre, j'ai tout entendu. « Vous ? Dans l'arbre ? » Yeux gris écarquillés, hagards. Son corps tremble et sa tête roule contre mon bras, elle sanglote de plus belle, je la tiens contre moi, je sens ma

reine fatiguée, comme moi, je la couvre de baisers, mon innocence jamais perdue. Pris d'une tendresse immense, je lui annonce ma résolution :

« Tristan va revenir. Il dormira dans notre chambre, comme avant. »

Elle relève la tête. Elle sourit.

Il fallait savoir, bien sûr, la supercherie.

Comment l'ai-je apprise ? Comment ai-je appris que Tristan et Yseut, lorsqu'ils s'étaient vus sous le pin, se savaient observés ? Je ne me souviens plus. Mon neveu Tristan est intelligent. Il avait vu mon reflet dans l'eau, au moment où il jetait des branches dans la rivière. Ces branches servaient de signal : la rivière passe dans la chambre. Assise sur son lit, Yseut devait guetter ces branchages. A son arrivée dans le verger, elle avait compris, à la froideur de Tristan, que quelqu'un les observait : son mari dans l'arbre, le roi Marc, moi. Ma femme est courageuse. De l'intelligence alliée au courage, résulte un roi perché. Sans doute Yseut a-t-elle failli lever la tête vers le pin. Mais, se ravisant, elle avait adopté une pose distante, un ton froid. « Vous voulez ma perte... » Elle avait joué à le congédier.... « plutôt que d'aimer un autre homme que mon mari. » Ma femme a l'esprit pratique. Plus tard, dans la chambre, mes bras avaient servi à épancher son émotion, tant elle avait eu peur. Tout cela, je l'ai compris, je crois, lorsqu'on a découvert le passage de Tristan dans le lit d'Yseut — notre lit, en réalité — dans un éclair de lucidité absolument unique, de ceux qui ratissent une vie entière, dont le souvenir seul suffit à démanger les mains. Ici, je me souviens : Andret et les barons, les mêmes qui m'avaient incité à les épier dans l'arbre, leur avaient tendu un nouveau piège, avec mon accord — car je suis roi, je donne mon accord avant de me laisser berner. Lorsque j'ouvris la porte de notre chambre, que j'entendis Tristan respirer dans son lit, ma naïveté eut d'abord le dessus : je fus aussitôt soulagé du sommeil de mon neveu, car la veille, il avait été blessé à la jambe par un sanglier. Il avait beaucoup saigné. Mais, lorsque je me tournai vers notre lit et que je vis Yseut, couchée dans des draps maculés de sang, je compris instantanément la trahison, et son attitude dans le verger. J'ai regardé Andret, face au lit. Les images, attendues et redoutées, sont arrivées en rangs serrés, disciplinées, sans fierté ni ricanement. Je les ai laissées faire. Elles sont tombées une à une, dans un paisible murmure de couperet : Yseut aimant un autre, Yseut aimant Tristan, elle et lui ne m'aimant pas —

elle et lui, c'était monstrueusement possible. J'ai deviné que Perinis, le valet d'Yseut, qui dormait aussi dans notre chambre, avait probablement guetté les bruits dans le château, pour laisser ma femme coucher avec un blessé, et prévenu Tristan de regagner son lit. La servante Brangien était également coupable — quand était-elle intervenue ? Quels mensonges m'avait-elle racontés, pour permettre à sa maîtresse d'aimer dans mon dos ? Depuis quand savait-elle ? Planté devant le lit, face à ce corps blanc dans des draps rouges, je compris d'abord le sentiment de dépossession. Celui de trahison, ensuite. Puis ce fut la perte de moi-même, une sensation plus qu'un sentiment. Un état de perte accablant. Un état d'absolu, de totale absence de repère, un vertige auquel j'opposai de très faibles résistances. Mon nom — me souvenir de mon nom, y accoler une image de moi, un semblant d'image, une échelle de croyances, un souvenir peut-être. Y greffer une mémoire, des phrases prononcées, un orgueil d'être, la certitude d'être là pour quelque chose. Fermer mes mains — des mains de roi, des mains fermées —, pour ne plus sentir ma vie couler entre mes doigts, et poser mes poings sur mes yeux, ne plus voir de chambres désertes. Pousser ces poings contre mes yeux, appuyer plus fort jusqu'à ce que la douleur s'impose, et supplante l'amnésie, l'espace blanc, muet, que je suis. Que la souffrance vienne contrer la percée lente du visage d'Yseut, la porte fermée de son visage, puissance aspirante qui me réduit à rien. Mes poings frappent, et la douleur s'impose enfin, le visage d'Yseut hésite, puis recule, il s'agit juste, maintenant, de repousser ce visage hors de mes yeux.

Andret s'est appuyé contre le mur de la chambre. Il a passé une main sur son visage, comme s'il voulait le lisser, et sous cette main, il souriait, avec un mépris attristé. Ses barons, eux, rumaient leur colère jouissive. Ils ont demandé à ce que l'on serre tes liens jusqu'au sang. Tu as essayé de protester, tu as même promis tout bas, le visage grimaçant de douleur, que tout ceci mériterait d'être payé un jour. Je tremblais de colère. J'étais le roi. Je t'ai condamnée à mort, sans jugement bien sûr. Convoquer une assemblée de justice : quelle farce ! Moi je demande : et pourquoi pas un concile d'évêques ? Ils seraient capables de t'innocenter. Je suis le roi. J'ai réfléchi — je réfléchis beaucoup, on n'est pas roi sans réfléchir. J'ai pensé à ce lai chanté à la cour, qui plaît ces derniers temps — comment s'appelle-t-il, déjà? «Le Bisclavret », ou l'histoire d'un loup-garou qui mange le nez de sa femme déloyale. J'ai pensé à te couper le nez, imagines-tu cela ? Une reine sans nez, avec de beaux yeux gris et de lourds cheveux blonds. Où est passée votre prestance, noble reine ? Et quel est ce trou au milieu de votre visage ? Ce que je rirais ! J'adore rire. Tu serais amoureuse d'un chevalier émasculé. Ce sont les chanoines qui le disent, note bien, le mâle adultère doit être émasculé. Tristan irait ramasser les morts, à défaut de combattre les vivants. Il se traînerait dans les jupes des femmes, avec une voix de crécelle, non : c'est trop drôle. Un peu rapide, cependant. Et puis, tu serais capable d'aimer un homme qui n'en est plus un, et lui de t'aimer défigurée. Non, puisqu'on m'a vanté l'amour comme la plus merveilleuse des parures, puisque notre histoire est un vêtement sale que je voudrais arracher, alors je vais te brûler, comme les hérétiques. J'en rêve depuis longtemps. Après la brûlure du désir, celle du châtement. Le cri d'Yseut brûlée vive...

Frisson de haine et de plaisir quand les barons t'ont emmenée, les mains ligotées dans le dos. Alertés, les gens de Tintagel se sont précipités devant la chambre, et t'ont regardée passer le long des voûtes. Ah ! Tu n'étais pas fière... Tes pieds nus tambourinaient le sol, les gardes marchaient trop vite,

tes beaux cheveux traînaient par terre.

Je vous ai séparés — enfin! J'ai confié Tristan à mes escortes. Toi, tu restais entre mes murs. Je t'avais au creux de ma main — fermer le poing, griffer la peau du ciel, quelque chose s'ouvrait en moi qui réclamait son dû. Je t'avais minuscule, ligotée à terre, tes sanglots muets comme les premières syllabes d'une promesse, celle de ma revanche.

Au premier office du jour, j'ordonne une proclamation convoquant le peuple de Cornouailles à la cour. En ville, dans les villages et les châteaux voisins, les crieurs publics disséminent la nouvelle. Très vite, Tintagel se remplit de monde. Nobles et paysans, clercs et bourgeois : ils accourent. Même les gueux sortent des porches crasseux de Lancien, et montent vers le château. De ma fenêtre, j'entends. Je marche sur un tapis de voix et de visages voilés, le bourdonnement continu se distille jusque dans mes mains, que je regarde sans comprendre. J'entends la foule me qualifier d'« impitoyable », d'« entêté ». C'est moi, l'impitoyable, l'entêté, c'est moi, le roi — voilà qu'on parle de moi à présent, enfin! j'ai ma place dans l'histoire. Je vais bientôt descendre, dès que mes mains cesseront de démanger. Perinis et Brangien se cachent. Je les cherche des yeux tandis que j'avance dans la cour. Les sujets du royaume me supplient de ne pas condamner Tristan et Yseut sans les avoir jugés. « Laissez-moi tranquille ! » Je suis le roi. Pour la première fois, je vois les barons influents baisser les yeux. Dinas de Lidan se tord devant moi. « Sire, écoutez-moi. Pitié pour la reine! Ce n'est pas juste, elle ne reconnaît pas sa faute. Sire...» Dans ma gorge, des paquets de silence qui s'accumulent et raclent, je suis roi et je crache. Devant lui, je jure sur saint Thomas de brûler la reine. « Tristan s'est échappé... », finit par articuler Dinas. J'entends à peine. Ça m'est égal. Si le fils veut punir le père, qu'il vienne ! Faudra-t-il que le monde se prête à ce jeu de massacre stupide, où les fils châtient les pères, où les rois s'inclinent devant les femmes ? Je n'ai plus peur. Je suis un roi sans peur, désormais. Ma peur, je vais la brûler vive, devant moi.

Dinas hoche tristement la tête. Il suffit d'un ordre pour que cette givre, souillée du sang d'un autre, disparaisse de ma vie. Après tout, je mérite mieux qu'elle. Yseut la libre, la fière ? Yseut est tout entière asservie à Tristan. Elle se serait vendue. Elle a trahi sa parole, ouvert ses jambes, donné ses mains à lier pour lui. Je ne veux pas d'une femme aux penchants

d'esclave. Je veux une reine. Je suis le roi. C'est l'heure de mon triomphe. Les règles conjugales ne peuvent rien contre les lois féodales. Mari, je suis bafoué. Souverain, je peux enfin me venger.

Yseut, très pâle, s'avance devant Tintagel. Derrière elle, contre le ciel blanc, se découpe le donjon, impavide. Les pierres de la muraille grondent avec la mer. Sur la lande, la foule implore justice. En marge, les malades sautillent, excités. Les paysannes au teint rouge tordent leurs tabliers, les commerçants s'essuient les yeux. Un tonnelier brandit même une douelle en signe de colère. Lamentations de petits... Votre exubérance me casse les oreilles. L'amour contre l'autorité politique, le désir contre la loi, je connais tout cela. Vos simagrées me fatiguent. Au fond, je méprise ce peuple. A cette masse servile, amoureux d'un chien et d'une traînée, je préfère encore les malades et les mendiants. Ce peuple écœurant, aux lèvres pleines de graisse, au cœur faible, prêt à battre pour la première romance venue. Le voilà qui se révèle païen, à genoux devant l'idole. Il pleure une reine sale. Il se laisse toucher par les larmes d'une menteuse, qui déblatère son rôle dans un verger, épiée par son mari, une menteuse qui se roule dans des draps sanguinolents. Ce peuple sous ma saisine, que je m'efforce de satisfaire, voilà qu'à son tour, il me trahit... Mais il ne peut pas savoir, bien sûr, et qui aurait pu savoir ? Elle nous tient par sa beauté. Moi aussi, j'ai été aveuglé. Même la mort risque de s'y tromper. Yseut se tient très droite, comme toujours, les formes sanglées dans un bリアud étroit de soie grise — parfois, lorsqu'elle dort, j'enserme sa taille de mes deux mains, elle est si mince. Ses cheveux, mêlés à des fils d'or, couvrent entièrement son dos. Cours, le fil, cours et l'étrangle... Pas un cri, pas une plainte. Quelque chose brille sous ses paupières, quelque chose — mais oui, une larme, j'ai donc fait pleurer Yseut. Yseut pleure, mais je la connais suffisamment pour savoir qu'elle pleure de honte et de rage, et non de peur à l'idée de mourir. Ah, l'icône ! La pauvre reine martyre, à l'aura christique ! La sorcière aux airs de Marie Madeleine ! Savait-il seulement, ce peuple idiot, que leur reine était plus proche d'une Mélusine que d'une sainte ? Savait-il que derrière cette jolie bouche rose, ce beau corps de marbre, se cachait une vipère ? Non, il ne savait pas. Et ces pauvres ignares raconteraient à leurs enfants l'histoire d'une reine douce et intègre, interdite d'amour, prisonnière du roi Marc, un homme cruel et borné... La belle histoire d'un amour impossible, fait de

ruses et de mensonges — mais quand on aime, on est au-dessus des lois... Et cette charmante histoire enjamberait les siècles, jusqu'à devenir le mythe de l'amour éternel, ridiculisant le mien... Le roi Marc est un bourreau, qui cloître et chagrine. Que les gens du peuple sont sots ! Je crois qu'ils me dégoûtent, plus encore que les lépreux. Leur odeur me répugne. Leur bonhomie m'agace. Ils ne savent rien, sauf leurs superstitions grotesques. Ils ignorent la grandeur et le déshonneur d'un royaume, la prestance d'un rang, la grandeur du protocole. Ils voudraient être gouvernés par un homme aussi primitif qu'eux. Ils ressemblent à ces lourdes filles du Nord, niaises et débrouillardes, qui attendent le grand amour, et que l'on retrouve engrossées par un marchand. Finalement, la popularité de Tristan et Yseut ne m'étonne pas. J'ai tout perdu : ma femme, mon neveu, la sympathie des Cornouaillais. Mais j'ai gagné l'honneur d'un roi. Cela, les amants n'ont pu me le voler.

Yseut avance, ses bras ligotés, précédée d'Andret et des barons. Les bras croisés, j'attends. Elle regarde droit devant elle. Première lueur de panique — tu as peur, mon amour ? L'escorte la rapproche de la fosse pleine de sarments. Ciel blanc, et cette fosse, tombe creusée le matin même, dardée d'épines. D'abord, tu entendras le crépitement du bois. La fumée piquera tes yeux. Puis tu recroquevilleras tes pieds, tes beaux pieds blancs qui t'éloignaient de moi, mais ce sera trop tard. Tu auras le temps de respirer l'odeur de ta propre chair brûlée — j'espère. Tu hurleras, sans doute lorsque les flammes embraseront ta chemise, et je vais voir tes yeux, gris dans le gris des nuages de feu, supplier, me supplier, moi, non pas d'éteindre le bûcher — il sera trop tard —, mais d'arrêter de rire. Je verrai le regard horrifié des gens. Le roi Marc rit?... Il rit, cet homme a donc une bouche ouverte à la place du cœur.

Quel tintamarre, la foule ! Elle frémit soudain, à l'approche d'une meute de lépreux. Je pense : nord de la Cornouailles. La horde coupe le cercle en deux, et s'arrête à quelques pas devant moi. Je reconnais celui, courbé, qui se détache de cette masse hideuse. Quand il ne rôde pas dans la forêt, il mendie aux portes des églises, en frappant sur sa crécelle. Il s'appelle Yvain. Aucun malade n'est si horriblement mutilé. Son vêtement de bure colle à sa peau ulcérée. Ses joues, son cuir chevelu, ses mains, sont couverts de plaies rouges. Derrière lui, un vacarme de béquilles et de

crécelles. Tous pareils. Une centaine de compagnons difformes. L'odeur pestilentielle éloigne le peuple aux yeux ronds, plein d'une bêtise apeurée. Yvain s'approche de moi. Il doit lever le menton pour me voir sous ses paupières enflées. Je voudrais fuir. Je ne bouge pas. Il ricane : « c'est parfait, Sire, mais... » Il me dégoûte. Il s'approche encore. « Donnez-lanous, souffle-t-il. Elle sera notre bien commun. Il n'y a pas une femme qui pourrait supporter, pas même un jour, de coucher avec nous. Avec vous, elle était habituée aux honneurs, au vair, à la gaieté. Elle avait appris à apprécier les bons vins et les grandes salles de marbre gris. Si vous nous la confiez, à nous les lépreux, quand elle verra nos cabanes et nos gamelles et qu'elle devra coucher avec nous — Sire, au lieu de vos beaux repas, elle aura les détritrus et les morceaux que l'on nous jette devant les portes —, par le Seigneur qui règne aux cieus, quand elle verra notre cour à nous, alors vous verrez son désespoir. Elle préférera se donner la mort. » Je ne dis rien. Muet — les mots ont détalé, affolés par ma haine. Tu as l'imagination bien sèche pour un roi vengeur... C'est ma colère, la mienne, quelqu'un pour se mettre en travers? Pour protester? Derrière, les lépreux s'impatientent. Ma femme contaminée par l'amour, c'est logique. Ce corps, déjà malade de désir, livré aux infectés, quoi de plus normal? L'épidémie risquerait de se répandre. Gare! Yseut est une contagion à elle seule. Femme de malheur, obscur de femme, tige vénéneuse. Part maudite du genre humain. Part empoisonnée. Tu enserres les chevilles et tu fais tomber. Tu entres par la bouche et tu dévores le ventre. Elle m'avait déjà transmis son venin, ainsi qu'à Tristan... Tristan. Evadé. Yseut tente de reculer. Elle ne hurle pas, fidèle à elle-même, mais je vois ses yeux s'écrouiller d'horreur. Andret la pousse vers moi. Je la tire par un bras ligoté, et, sans une seule hésitation, la précipite vers Yvain. La foule hideuse l'engloutit en essaim affamé. Le peuple s'effondre comme un seul homme. La silhouette aux mains nouées est traînée hors de ma vue, dans les cris et le martèlement des crécelles. J'ai condamné ma femme, le rire me secoue tout entier. Mes bras tremblent, mes jambes se plient, moi je demande : ces jolies étoffes, à quoi servent-elles maintenant? Un corps de femme livré aux lépreux ! Ecartelé par des mains infectées, ah! l'odeur atteindra les côtes de Bretagne! Qui se glissera sur elle en premier? Elle va mourir de dégoût, elle, cette femme si belle réduite à l'état de viande. Une femme assise au bord de l'eau, la bouche pleine de mensonges, qu'on a

retrouvée dans un lit rouge! Toi et tes maudites images, qui m'ont griffé les yeux, écoute : tu m'as émondé le cœur, j'enfonce dans le tien des visages couverts de mouches. «Tristesse et peine superflue, c'est ma nature. C'est aussi celle de toutes les femmes, nous purifions le cœur et nous clarifions les yeux. » Purifie, ma reine, purifie, les deux pieds dans l'eau bourbeuse... C'est trop drôle. Il y a une justice. Un ordre du monde qui change les pitres en élus. Mort aux reines ! Les reines sont des femmes. Des chiennes ! Des sorcières. Ces femmes de Cornouailles qui pleurent leur déesse, elles ont toutes, cachés sous leurs manches, des poignets souples comme des cordes, et la peau d'écorce. En elles s'incarnent le danger, l'infection, ce ferment de péché dont les filles d'Eve sont porteuses. Bonnes à coucher avec des lépreux. La voilà, votre place! Le nez dans la boue, tenez, comme moi, face contre terre à force de rire, mes jambes ne me soutiennent plus, sachez-le : seul le rire peut me faire plier. On me relève, je hurle de rire, je suis le seul roi au monde qui ait livré sa femme aux lépreux, je ris à m'étouffer, je vais peut-être mourir de rire, voyez : je n'entends même plus mon cœur, et pourtant, comme il bat fort.

Impossible de dormir. Il y a du sang séché sur mes paupières.

Je me demande qui a inventé la vie comme une pièce de monnaie, à deux faces, où le bonheur est l'envers de la souffrance, où les caresses ne vont pas sans les cris, où la joie d'avoir n'est rien sans la douleur de perdre.

Oui, bien sûr, j'étais en colère. J'ai souhaité ta mort, j'en conviens.

Si cela peut te rassurer, le souvenir de tes mains ligotées, de tes yeux écarquillés, de tes larmes, de ta pâleur, encrasse mon sommeil. Je ne dors plus — pourtant, je suis si fatigué.

Puisque je suis roi, je pourrais ordonner de crever les yeux des peintres et de couper les mains des harpistes. Il faudrait aussi trancher les langues des troubadours et des conteurs. De tous ceux qui parlent d'amour, à longueur de temps.

Penser à ta tunique déchirée, à ton corps souillé, non, je ne dois surtout pas. Ton corps blanc, touché par des malades, tes cheveux qui glissent sur la terre d'une cabane de lépreux... Et Tristan, qu'est devenu Tristan ? Ne pas penser, je dois juste attendre.

J'attends — le travail des fous. Attendre, c'est douter de toutes les réponses — puisqu'on n'est même plus sûr de ses propres doutes. On n'en sort plus, et le jour vient déjà se pendre au bord des fenêtres.

Désormais, donc, je doute de tout. Peut-être que tu ne m'as jamais trompé. Peut-être que tu t'es levée, cette nuit-là, pour soigner Tristan, que tu t'es enroulée dans tes draps par pudeur, et qu'en te penchant pour soigner sa blessure, les draps se sont tachés de sang. Peut-être Tristan s'est-il allongé contre toi, dans un geste d'amour pur, par besoin de réconfort, que tu as recueilli. Peut-être as-tu joué la comédie dans le verger par peur de ma réaction. Peut-être que tu m'aimes, et qu'à cette heure, tu penses à moi ?

Ce que je sais, c'est que tu n'es heureusement pas morte. Et que j'ignore où tu peux être en ce moment.

L'escorte m'a raconté comment Tristan avait sauté de la fenêtre d'une chapelle, dans laquelle il aurait voulu se recueillir avant de brûler. Je connais cette chapelle : la seule fenêtre est celle de la verrière, dans l'abside après le chœur. Elle donne sur la mer. Mon neveu, tout de même, quel courage ! Je l'ai bien élevé. Moi, je n'aurais jamais osé sauter par une fenêtre à flanc de falaise.

Que Tristan t'ait sauvée des lépreux, j'aurais dû m'en douter. Je l'ai appris aujourd'hui. On vient de trouver Yvain le crâne défoncé à coups de masse, au bord de la forêt. De toi, nulle trace. Gorvenal, le précepteur de Tristan, a aussi disparu. J'ai beau faire chercher les autres lépreux, j'ai beau interroger sans relâche Dinas de Lidan, votre ami à tous deux, je n'ai aucune piste. Ta servante Brangien me fuit : toute la journée, elle récure le linge auprès des lavandières, s'affaire dans les cuisines ou coiffe les baronnes. Je l'ai convoquée. Après s'être inclinée, elle a levé la tête, et j'ai lu dans ses yeux clairs tant d'accusation que j'ai renoncé à parler.

Je suppose que tu es en ce moment aux côtés de Tristan. Ça n'a plus grande importance. J'ai perdu cet état de grâce, ce temps d'avant où il n'y avait rien à craindre. Aujourd'hui, le pire est dans chaque seconde, et le pire du pire est pour demain.

J'ai fait crier un ban contre toi et Tristan : qui vous retrouvera devra m'alerter, et recevra cent marcs d'or de récompense. Il n'y a pas une paroisse en Cornouailles qui ignore cette proclamation. Tous les barons de ce pays, évidemment, sont à tes trousses .

J'ai lâché le chien de Tristan, Husdent, pour qu'il vous retrouve. Mais cet animal stupide a répété la trajectoire de fuite de son maître. Il a couru vers la fameuse chapelle, au sommet de la falaise. Il est passé par la même fenêtre brisée. J'ai vu Husdent dévaler la pente rocailleuse, se relever, boiteux, avant de courir sur la plage et disparaître vers la forêt. Même les animaux sont contre moi.

Je regarde les tapisseries du mur de la chambre. L'affolement immobile d'un cerf chassé. Des faucons, des faisans, des canards. Une femme. Des hommes. Il faut réfléchir, tenter la mise en mots de ce silence que tu laisses.

Tu ne peux pas me fuir. Ça n'a aucun sens. Moi qui suis à tes ordres, qui

voudrais marcher jusqu'à ce que ta nuit s'éteigne, comme disent les idiots de poètes.

Tu ne peux pas aimer Tristan. Ça n'est pas possible. Il s'est glissé dans tes draps blancs, mais il ne s'est rien passé.

Les jours s'écoulent. Je suis le roi. Andret s'assoit à mes côtés pour dîner. Il plaisante avec moi, me fait la conversation. Les barons me regardent derrière leurs coupes levées.

Je reçois, je décide, j'inspecte. Je prélève les redevances. J'accueille un messenger de Parme. Il a un genou à terre, et me donne des nouvelles de sa ville : les plantations d'oliviers se portent bien, Benedetto Antelami sculpte une déposition de Croix pour la cathédrale. J'invite des voyageurs rentrés de pays sableux, qui racontent, lors des veillées, que les crocodiles dévorent les hommes en pleurant, que des chevaux aux dents de sanglier et aux pieds de boeufs, appelés hippopotames, sont plus méchants qu'une armée, et que le dos des baleines est couvert d'arbres. Je hoche la tête, je réfléchis. Va pour une nuit. Tu as couché avec lui une nuit, et alors ? Moi, je n'appelle pas « infidélité » une histoire de peau. Donne à Tristan tes cuisses scintillantes, ton ventre blanc, l'odeur de tes cheveux, je ne me sentirai pas trahi. Il n'y a rien d'essentiel. Si seulement je pouvais être sûr que tu penses à moi.

J'attends — admettre les espaces vides, céder aux évidences, retenir le reflet des choses. J'attends. J'ouvre les yeux. Il fait nuit noire. J'entends les autres qui respirent.

Tôt le matin, je me lève et, à voix basse, j'ordonne au chambrier de m'habiller. Je laisse Tintagel endormi derrière moi. Je n'entends plus la mer. Je vais devant la lande couverte de givre. Je me tiens immobile. Ma vie ressemble à cette lande : une terre molle, sombre et grouillante, cachée sous un manteau brillant.

Je pense à toi. Qui es-tu ? Pour la première fois, j'imagine, Yseut, ton isolement, et la tristesse de ton histoire. Livrée à un mari que tu ne connais pas. Loin de ta famille, de ton pays d'Irlande. Seule. Condamnée à mort par ton époux — moi. convoitée par les hommes de la cour. Objet du désir de Tristan, mon neveu. Amoureuse de Tristan? Je ne sais pas. Mais je me souviens de ce chant que tu as entamé près des harpistes, un soir : « Tout

ce que je sais me tourmente / Tout ce que je vois me fait mal / Le ciel et la mer me tourmentent et mon corps et ma vie... »

Connaissez-vous Yseut-ma-femme? Ma femme ressemble à ces animaux des contes, étranges, imprévisibles. Son calme apparent, son maintien, son port de tête dissimulent une méfiance, quelque chose à l'intérieur d'elle qui n'est pas en paix. Yseut ne transige pas sur ses désirs, sur sa liberté — on n'est pas intransigeant de la sorte si on ne se sent pas menacé. Est-ce l'inquiétude qui lui donne cette liberté sauvage, puisqu'elle a décidé de jouir au mépris des lois ? Je la crains, bien sûr. Un peu sorcière, un peu magicienne, je la vois souvent cueillir des herbes et des baies, expliquer aux suivantes que le fenouil fait baisser la fièvre. A l'écouter parler, je pense à l'histoire de la fée Morgane, qui plaît aux enfants, cette fée qui possède une cloche capable de guérir les chagrins. Yseut-ma-femme vit dans un autre monde, qui n'est pas le mien. Elle n'a pas peur des tentations, ni des excès. Elle est la femme des désordres, des pesanteurs et des opacités. Le corps ne lui fait pas peur. Alors je ne m'étonne plus de l'intimité dont elle dispose avec elle-même. Parfois je me dis qu'elle n'a pas d'âme, avant de comprendre que je n'ai rien compris.

Yseut ou le carnage de ma vie, ma femme épousée.

Chaque jour, mon cerveau s'embrume. Je suis fatigué. J'ignore où tu es, où tu t'endors et te réveilles, j'ignore ce qui se passe entre toi et Tristan. Ce n'est plus l'idée d'un amour partagé qui me hante. C'est l'idée que tu sois triste, que tu aies froid.

J'essaie encore de tenir mon rôle. Je suis le roi. Désormais, j'évite Andret et ses compagnons. Cet après-midi le conseil de justice a condamné un serf accusé de braconnage. J'attends deux messagers de Bretagne. Je reçois ensuite mes connétables, puis j'assisterai à l'entraînement des chevaliers. J'entends les murmures autour de moi. Les chevaliers restent entre eux le soir pour échanger leurs opinions. Perinis traîne dans leurs pattes. Je n'ose croiser le regard clair et accusateur de Brangien. J'imagine que dans les

chaumières, ces familles écœurantes doivent palabrer sans cesse sur la disparition de la reine. J'imagine que le peuple aussi me juge coupable.

Ce qui rend terrible la solitude, c'est qu'elle n'arrive jamais seule. Les absents s'en emparent, et la peuplent comme une scène de théâtre. Elle leur offre tant d'espace ! Ils n'attendent qu'elle pour s'ébrouer, s'épanouir à leur guise, jouer pour la centième fois la même comédie du passé. Moi je suis le roi et je suis un peu perdu parmi ces masques. Mon carnaval des absents n'a qu'une silhouette : la tienne. Dès qu'elle bouge, elle m'éventre.

(Ecoute, écoute là ce secret : Le jour où tu n'auras plus peur de cette solitude, parce que tu l'auras dissociée de la douleur de l'absence, alors, écoute bien, même isolé, tu n'auras jamais plus jamais le sentiment d'être seul.)

Si elle rentrait, maintenant, je ne lui dirais rien. Je lui demanderais en silence de ne pas m'en vouloir, et d'oublier que je lui en ai voulu. Je poserais doucement ses longues mains sur mon visage, et je ne bougerais plus. J'oublierais les vergers, les pins et les draps rouges, et je ne bougerais plus.

Je suis fatigué. Dormir ne me repose pas. D'ailleurs, je ne dors pas, je ferme les yeux et je m'étends, je plonge dans des rêves interminables secoués par ta voix.

«Je rentre. Je rentre auprès de mon mari qui m'a épousée et dont je suis la femme. Je rentre. Pourvu qu'il ne me rejette pas. J'ignore si je l'aime. Mais j'aime qu'il ait besoin de moi. J'aime son amour, la certitude que je suis nécessaire à quelqu'un. J'ai besoin qu'on ait besoin de moi. Autrement, je ne m'aime pas. Alors je rentre, pour le seul homme qui parvient à me réconcilier avec moi-même. » Mais quand le cœur ne bat plus, c'est le pouls de la vie qui cesse de battre. Tu ne peux pas ne plus y croire. Tu ne peux pas ne plus croire en nous. C'est pour cela que tu rentres.

Matin gelé où je me souviens de mains dansantes et de toi revenant, même si tu ne m'aimes pas. Matin d'amputé, dans ces draps soyeux et muets. Matin de nuit, long comme une lame.

Dans mes rêves, ton absence est la même femme imposante que je dois saluer. La regarder droit dans les yeux. Je ne peux pas l'ignorer. Je dois vivre avec elle. Ton absence a des lieux, des heures privilégiés. Elle choisit ses moments. Le soir, après avoir dîné seul dans la grande salle, parmi les barons et les fidèles, je décline l'invitation de Dinas de Lidán, qui me propose souvent une partie d'échecs. Je sais qu'elle m'attend, tapie dans la chambre. Alors je relève les tentures lourdes, et je me penche à la fenêtre, sur le verger. Parfois, cette absence parle de toi dans un bourdonnement continu d'images, de mots et de cris, elle brandit ton visage et le colle aux murs, elle me rend fou. Je me réveille, tremblant, je te cherche. Ma main ne rencontre que les draps froids. Dans l'obscurité, je cherche tes cheveux,

tes hanches étroites et lisses. Il n'y a rien, et je reste les yeux ouverts. Mon ciel est clos — le ciel est clos, il l'avait bien caché.

(Et tu as couru, tu te souviens ? Et tout était solitude. La solitude pesait, littéralement, lestant chaque coffre, chaque objet, d'un poids. Ton corps est solitude, le temps est solitude, et toi tu t'assieds, en vieillard assagi, et tu attends. Tu attends Tristan et Yseut. Et tu voudrais qu'ils t'enlèvent, tous les deux, ton manteau, d'un geste autoritaire et doux, mais il n'y a personne.)

Tu ne reviens pas. Personne ne t'a vue. Chacun, ici, craint de te retrouver, par crainte de ma colère et de la punition que je te réserve. Personne ne sait que je passe mes nuits à me demander ce qu'il y a de si repoussant en moi.

Je t'attends. Pourvu que tu n'aies ni froid, ni faim. Je compte sur Tristan pour s'occuper de toi. J'ai confiance en lui. Mais où peux-tu bien dormir ? A la seule pensée que tu puisses avoir froid, je frissonne. Je me sens minuscule, j'ai froid à mon tour, j'appelle. Je suis un roi qui appelle. J'ai honte.

Pour me donner des forces, et ne pas bondir au premier bruit de sabot, je ruse. Parfois, je m'habille somptueusement, j'allume toutes les chandelles et je descends dans les cuisines, je commande un festin, comme si tu allais bientôt rentrer. D'autres fois, je répète ton prénom, une fois, cent fois. J'appelle tous les fidèles « Yseut », mais personne ne se retourne — sauf Brangien, mais Brangien m'accuse de ses yeux clairs. Alors je hurle. Je parle de toi à la cour. J'ai perdu ma femme depuis six mois, non, un an bientôt, peut-être hier. Ma femme ? Personne n'a vu ma femme ? Elle a disparu avec des lépreux, mais mon neveu l'a sauvée et je suis sans nouvelles. Elle est blonde et mince. Ses yeux sont gris. Elle est fière et mystérieuse. Elle ne parle pas beaucoup, mais elle a entre les mains ce que je n'ai pu obtenir de moi-même. Disparue. Envolée. Je fixe mon attention sur les tentures lourdes des rideaux, le cri d'une alouette, les mots que,

gentiment, l'on m'adresse, pour remplir mon être d'étoffes, d'oiseaux, de mots. Ma femme ? Personne n'a vu ma femme ? Je l'ai perdue. Je demande à une baronne de me raconter comment elle a rencontré son mari, si elle l'aime, si elle l'a déjà trompé. Mes questions étonnent un peu les gens, je le vois bien, mais ils n'ont d'autre choix que de répondre : je suis le roi. S'ils ne me répondent pas franchement, je les décapite. Je suis le roi. Je peux, si je veux, massacrer mon peuple, envahir le pays de Galles, brûler Lancien, Tintagel, Carlisle, Durham, même Dublin. Mais, je le sais bien, j'ai beau être roi, je ne peux rien faire contre ton absence qui m'enchaîne au temps qui passe, et me fait mal.

C'est le printemps. Comme chaque année, dans la grande salle, on a remplacé les tapis de soie par une couverture végétale : joncs, roseaux, glaïeuls, roses et menthe. Les fruits du verger parfument la pierre. Dans la chambre, je respire les effluves de pommes, de poires et de pêches.

Lever — assemblée de justice — dîner — tournoi — chasse à courre — jeux de hasard : raffle, griesche, dringuet et mine — hommages — déjeuner — offices de matines, laudes, nones, vêpres et complies; les heures qui passent, saluées par l'Eglise — inspection des duchés — récolte des dîmes et péages — marchands byzantins, qui s'inclinent jusqu'à terre — lever — messe — fauconnerie — coucher — duel judiciaire, serment purgatoire — départs en voyage, vers d'autres contrées — déjeuner — réception des pages et messagers — entraînement des chevaliers — messe — dîner — combien de temps, maintenant — comme si le temps avait encore de l'importance.

Ce matin, j'ai vu Andret pâlir. Une escorte, effrayée, a ramené le corps sans tête de Guenelon, un de ses amis barons qui voulait à tout prix démasquer ta prétendue liaison. On l'a retrouvé dans la forêt du Morois, alors qu'il chassait le cerf. La tête est introuvable. J'ai observé le coup d'épée. Ce n'est pas Tristan. Lui aurait tranché la tête d'un coup sec, précis. Le baron a été d'abord mis en pièces, puis décapité. Ça ne peut être que Gorvenal, qui s'est enfui avec vous. Maintenant, les hommes du royaume sont terrifiés. Plus personne n'ose pénétrer dans cette forêt immense. Moi

non plus, je n'ose pas. A coup sûr, je subirais le même sort. J'ai peur de Tristan.

Le temps passe. Chaque soir, en entrant dans la chambre, j'espère la trouver, assise au bord du lit, les yeux ailleurs — je l'ai vue si souvent ainsi. Parfois, j'imagine son retour. Le retour d'Yseut, dans le matin tiède de l'été.

Elle revient à l'aube, aussi légère qu'un fantôme. Personne, dans les longs couloirs du château, n'entend ses pas, sauf moi. Je les guette depuis des centaines de nuits. J'ai épié le silence dans l'espoir de ce chuchotement sur la pierre. Ce murmure doux et saccadé sonne pour moi la fin d'un sursis interminable. Ce pas-là, ce pas précis du retour, est peut-être la seule chose d'elle qui ne s'adresse qu'à moi. Il se fait de plus en plus distinct; le temps nécessaire à son approche est pour moi un moment unique, où je peux enfin me détendre. Mes angoisses se taisent, vaincues par l'évidence : « Elle rentre. » Le murmure de son pas porte un instant fragile, suspendu, délivré de l'attente sans offrir encore de certitude. Tout ce que je peux retenir en ce moment précis relève de l'imminence, de la promesse. « Elle rentre. » Ces mots renferment toute ma vie.

Elle est rentrée.

(Alors te voilà. Tu me voudrais geignard ou empressé, tu n'as que ma fatigue. Je te regarde de dos, assise au bord du lit. Que tu ne réagisses pas à mon approche ne me fait même plus mal. Pardonne-moi si tu ne m'étonnes plus. Pardonne-moi si je m'assieds en face de toi, toi et ton regard perdu, si je prends le même regard, si je suis muet à mon tour. T'attendre si longtemps m'a épuisé, tu comprends. Je t'écoute. Je t'écoute te taire, toi et ton visage un peu incliné vers le sol, bordé de mèches blondes. Seul ton silence ne m'a jamais trahi.)

Elle est rentrée. Il est l'heure de se préparer.

Le chemin qui descend vers Lancien est bordé de rochers gris et de buissons violets. Il serpente entre les dunes de granit, que le vent frappe avec colère. Je m'approche de la ville, et je pense aux servantes laides qui, d'un détail, d'une tresse ou d'un pli de robe, trouvent de quoi se sentir belles. Ma cité leur ressemble. Elle est en liesse. Elle bouge et respire, elle suinte de joie. Au moment où je franchis les portes, les cloches sonnent dans toute la ville. Le cortège a droit à la jonchée, la verdure couvre le sol. Les façades ventrues sont recouvertes de brocarts et de tentures de soie, aux couleurs symboliques : le blanc, pour la pureté, le rouge, pour la victoire, le bleu et le pourpre, qui représentent le ciel. Chacune des couleurs est rattachée à une planète. Pour Yseut, le peuple a choisi la Lune, Mars, Jupiter et Mercure. Les rues sont noires de monde : des milliers de corps collés aux murs comme des insectes, des milliers de visages fendus d'un sourire sincère et stupide. Aux fenêtres, des grappes de têtes hilares. Les Cornouaillais célèbrent son retour. Voilà que ça gronde et piétine — heureux, le peuple est presque présentable. Elle arrive. On la dévore des yeux. Je n'aime pas ça. Le chignon de nattes blondes sur sa nuque. L'étoffe bleu foncé de sa robe. Les longues manches étroites, qui s'évasent à la hauteur de ses mains. Elle fascine. Montée sur son cheval, la reine avance, superbe et lente. Ses jambes frôlent les visages. Son regard glisse le long des murs. Elle ne s'attarde pas : elle passe. Sur ses lèvres flotte un sourire dédié à personne. Elle avance, son corps balance gracieusement sur le cheval. Devant l'église Saint-Samson, les évêques, les clercs, les moines et les abbés l'attendent. Devant elle, les hommes du Seigneur tremblent comme des gueux. L'évêque lui tend la main pour l'aider à descendre de sa monture. Elle disparaît dans l'église. Les rangées de bancs vides semblent s'être écartées pour elle. Dinas de Lidan lui offre une parure tissée d'or, bordée d'orfroi. Les yeux d'Yseut ne brillent pas. Sa main caresse l'étoffe. Très vite, elle la dépose sur l'autel, en guise d'offrande. Lorsqu'elle réapparaît sur le parvis, aussitôt, une clameur de joie retentit dans les rues. Elle remonte sur son cheval, qui avance jusqu'à moi. Elle ne m'a pas jeté un regard. Deux, nous sommes deux, le roi et la reine, loués par des milliers de sujets. Elle sourit, fait un signe de la main, le regard tourné vers l'intérieur d'elle-même. Alors, je tourne bride et l'on se met en marche.

J'ouvre la colonne de comtes et de barons qui monte vers le château. Je délaisse les voies poudreuses, la lande et les ponts. J'emprunte la chaussée. Derrière moi, ils sont plus de quatre mille à nous suivre. Les portes de Tintagel sont ouvertes. J'affranchis cent serfs. J'adoue vingt jeunes gens. La fête dure une journée entière. Les longues tables sont recouvertes de nappes blanches, face aux acrobates et aux musiciens. On sert du gibier, des cuissots, la hure de sanglier. Les plats passent de main en main. J'ai fait venir du vin de Chypre. Hommes et femmes ont pris place pour danser un rondeau. La chanson dansée parle d'une bergère et d'un mari jaloux. On lève les coupes au son des tambourins : la reine est de retour, présente au sein des rues, de l'église et du palais — son amant Tristan est désormais de l'autre côté de la mer. Moi je ne bois pas : je n'ai même plus la force de lever mon hanap jusqu'à mes lèvres. Je ferme les yeux. Lentement, j'essaie de me souvenir des derniers jours.

Le forestier a surgi, hagard, en pleine cour de justice, et moi j'ai pensé : « plaisanterie ». Les barons ont froncé les sourcils. J'ai poussé l'homme hors de la salle. « Tu as des nouvelles pour arriver si vite ? » Ma voix, rauque. Essoufflé, il a mis du temps avant d'articuler un mot. Je l'ai pressé de questions — maladroites. Enfin, il a parlé. Il avait trouvé, disait-il, la cachette de Tristan et Yseut, dans la forêt du Morois. Les fugitifs dormaient à poings fermés. Poings. Fermés. Les miens. Le chuchotement des barons, à côté, se mêlent au débit haché du forestier, mon propre souffle se fond dans un soupir d'Yseut. J'entends Tristan ordonner le combat. Je les entends converser, lui et ma femme, devant un ruisseau, dans un verger. Je n'entends plus rien. Je lève la tête, dans la crainte que le plafond n'éclate au-dessus de moi comme une gourde crevée.

Ils dorment. J'attends depuis des lustres le retour de ma femme et de mon presque fils, ce que j'ai de plus précieux au monde, je souffre comme un amputé de mes doutes, de la crainte qu'ils ne m'oublient, l'idée qu'ils puissent s'aimer encombre mes nuits et eux, ils dorment. Quelle faute ai-je commise ? Faudra-t-il que je m'invente une faute, pour pouvoir demander pardon ?

J'ai fait promettre au forestier de garder le silence. Je lui ai donné rendez-vous. Personne ne devait me suivre, fût-ce d'un seul pas. Je sortais sans escorte : une jeune fille avait demandé à me voir seul.

Nous nous mêmes en route, le forestier et moi. Jour d'été, joli jour d'été grand soleil et bruit d'oiseaux, quelque temps après la Pentecôte. Mon cheval gascon avance à cadence régulière. Le battement de mon épée contre ma cuisse me rassure un peu. Le bavardage cristallin des oiseaux s'échappe des arbres. Bientôt, l'ombre s'épaissit. Nous entrons dans la forêt. La verdure engloutit la lumière. Les buissons se font taches d'ombre — ombre, et je pense au donjon et aux tourelles laissés derrière moi. Au-dessus, les branches des arbres défilent en dentelle noire, que le soleil pique de trous d'épingle. Mon humeur devient orageuse. Mon cœur prend

la forme de ces nappes obscures déversées sur le sol, elles bougent, presque vivantes. Nuits passées à attendre Yseut, ces nuits froissées, ramassées sur elles-mêmes en bosquets sombres. La forêt s'ouvre dans un grondement presque familier, j'y reconnais mon propre labyrinthe. Des troncs d'arbre, des souches, des branches, j'entends s'échapper ma propre voix, la voix d'Yseut, celle de Tristan, mêlées en un rire amer qui fait trembler les feuilles. Je lève la tête. L'idée d'aller devoir vérifier si, oui ou non, elle touche-aime-enserre-possède mon neveu, m'étouffe. L'air que je respire est lourd et cendrex. La forêt, dense, semblable à une pieuvre aux tentacules de bois, m'avale, me précipite vers un point de non-retour, j'étouffe de plus belle, aspiré vers ma propre mort. (Chère, chère, très chère Yseut, Yseut crainte et aimée. Je m'approche de toi. Je suppose que je ne trouverai personne. Je suppose que tu m'as quitté. La souffrance viendra plus tard. Je sais qu'elle se montrera au moment où je regarderai notre chambre vide. Je croirai sentir cette souffrance à l'instant où je franchirai les murs de Tintagel, seul, mais je sais aussi qu'à cet instant, ce que je ressentirai sera l'ombre de ce que je m'apprête à ressentir. Dans la chambre vide, justement. Ou en lisant ta lettre — car tu auras probablement laissé une lettre, ou dépêché Perinis pour m'en porter une. Ou alors, je vais te trouver sur ma route, dans très peu de temps. Je te ramènerai à Tintagel, et tu m'annonceras, de ta voix dure et absente, que tu t'en vas. Je goûte la marche de mon cheval comme un dernier sursis. Si je croise un chevalier qui me demande des nouvelles de toi, je peux encore répondre, parce que tu es encore ma reine, parce que nous partageons encore la même chambre, et que personne, pas même moi, ne sait que tu m'as quitté.) Personne sur ma route et personne pour répondre au roi. Quel est cet air que je respire, qui colle au palais ? Un roi a le pouvoir de changer l'air qu'il respire, quelqu'un pour s'opposer ? Je vois le visage halluciné de Tristan s'avancer vers moi, sourire aux lèvres, le même qu'il avait lorsqu'il était adolescent, et que je lui apprenais à tirer à l'arc. Un oiseau fend l'air, et les arbres frémissent dans un vacarme épouvantable. Mes mains glissent sur les rênes. Je suis en nage. (Cher, cher, très cher forestier. Rebroussons chemin. Allons lui préparer un accueil digne d'elle, ainsi qu'à Tristan. Ils rentreront dès qu'ils seront réveillés. J'ai toute confiance en eux. Vous m'imaginez, moi le roi Marc, trompé par sa femme ? Trompé par sa femme et son fils adoptif ? Encore une folie de ce genre et je vous décapite.) Derrière moi, le

murmure insistant de la forêt me pousse à avancer encore, me saluant de ses mains d'ombre. Mon cœur n'est plus qu'une bouche noire qui aspire l'espace en goulées lentes, jusqu'à ce que le monde entier ne soit qu'une cavité obscure, au souffle rauque, chargée de toutes les infortunes.

Le forestier arrête son cheval. Le temps d'attacher les rênes à la branche d'un pommier, l'homme progresse déjà dans les feuillages. J'ai sorti mon épée. Le forestier m'appelle. Une sorte de hutte, avec des rameaux verts en guise de toit. Je sens l'autre vassal empressé derrière moi. La découverte, visiblement, le ravit autant qu'elle l'affole. Il a une seconde pour rejoindre son cheval, ou je le tue.

Elle est allongée à terre. Elle dort, le corps couché sur ses longs cheveux, un bras posé sous son visage. Elle est si pâle, si maigre... Une vieille tunique laisse voir ses jambes. Tristan aussi a maigri. Mon enfant, mon enfant va mal. Mon fils est malade, et personne ne s'en inquiète. Je me pose des questions stupides : par quel mystère le cours des choses peut-il ainsi être renversé ? A mes pieds dorment les deux êtres les plus chers au monde, pour qui je donnerais ma vie. Par quelle injustice suis-je contraint à les haïr ? Par quelle absurdité ma main levée s'apprête-t-elle à leur trancher la tête ?

Je vais dégrafer mon manteau, je vais m'approcher. Doucement. L'épée de Tristan est plantée entre leurs deux corps. Leurs bouches ne se touchent pas. Yseut a gardé sa chemise. Tristan a gardé ses braies. Je ne pense plus, je lève à nouveau l'épée. Je lève l'épée — jamais ma femme ne m'a paru aussi belle. Un rayon de soleil tombe sur son visage. Ses lèvres sont rouges. Son menton, ses cils, son corps délié, à terre, offert comme le premier cadeau du monde. Ses vêtements laissent voir sa gorge, ses seins. Je suis prêt à la tuer — je lève l'épée, et je voudrais plonger à l'intérieur d'elle, la malmener, la respirer, la vivre. Je pense à son histoire, la responsabilité que j'ai d'elle, et je lève l'épée. Je cours après les secrets qu'enferme sa peau blanche. Maintenant il n'y a plus aucun barrage — je lève l'épée. Elle dort. Son sommeil est sacré — quelque chose d'inaudible, « coupable ! », on ne surprend pas ainsi Yseut abandonnée. Que fais-tu là, avec ton poignet qui tremble ? Je viole un moment intime. Il ne faut pas qu'elle s'éveille. Elle me congédiera. Endormie, Yseut est parfaitement nue. Son souffle lent — je lève l'épée. Cette minuscule ride entre les yeux, qui

lui donne l'air inquiet, même dans son sommeil. Sa pâleur, si lisse, les pommettes saillantes. La bouche à peine entrouverte, comme si elle s'apprêtait à parler. Ce corps maigre, si fragile, délesté de tout, un corps de vent, de catin, de reine oubliée, d'enfant malade.

Je baisse l'épée. J'ai perdu.

Je décide de la croire fidèle. Je décide, là, maintenant, devant Tristan et Yseut endormis, qu'un corps vêtu d'une chemise, qu'une épée séparant deux corps, qu'un sommeil aussi tranquille, garantissent la chasteté. Je le décide; reste à m'en convaincre.

Les rayons du soleil tombent à pic sur sa joue, déjà rouge. Je retire mes gants et les lui pose doucement sur le visage. Ce sont de beaux gants d'hermine blanche, qu'elle m'a rapportés d'Irlande. Je la contemple. A sa main, elle porte la bague d'émeraude que je lui ai donnée. Je m'agenouille et, très lentement, la lui ôte. Ses doigts sont si maigres que la bague glisse toute seule. Sans faire de bruit, j'enlève l'anneau qu'elle m'a offert, et le lui mets à la place. Puis je retire l'épée de Tristan, je plante la mienne. Yseut est ma femme.

(Ecoute, écoute ces nuits sans lune qui se succèdent à une cadence effroyablement lente, et sur cette lande que tu traverses, tu as l'impression, en levant la tête, d'entendre un festin des étoiles, tu les entends se gaver et rire la tête en arrière, et trinquer à leur lumière, entre elles, elles disent place à la danse, on ne danse que pour les oubliés, pendant que toi, le menton levé, tu les regardes, et tu penses à la maigreur des reines, tu penses, le menton levé, les deux pieds sur la lande.)

« Sire, où étiez-vous ? On vous a cherché partout. Partir ainsi, sans personne... Vous êtes resté longtemps... » Debout devant la fenêtre, les yeux immobiles, je regarde le soleil se coucher. J'ignore si ma femme va rentrer, si mon neveu va rentrer avec elle. Je regarde le ciel s'ouvrir en plaies rouges. J'ignore ce qu'il va advenir de moi. Je regarde le soleil fondre sur la ville, et il me semble reconnaître, dans cette descente appliquée, un peu de la lenteur de ma chute.

(Ecoute, écoute bien : la réveiller, mais pour quoi faire ? Tu as peur de

Tristan. Il te tuerait — c'est bien normal. Et tu as peur d'elle, de son indifférence. J'ai peur — moi je dis : il faut laisser dormir les peurs. A les affronter, que gagne-t-on? D'autres peurs encore.)

« Je rentre. Le roi Marc n'a pas eu peur. J'étais à sa merci, je dormais, Yseut aussi dormait. Il pouvait frapper. J'aurais broyé sa main, mais, en homme intelligent, il m'a broyé, lui, de sa clémence. Il a simplement échangé nos épées et sa bague. Il n'a rien pardonné, mais il a compris. La noblesse de mon oncle m'écrase. Il a compris parce qu'à ma place, il aurait agi exactement de la même façon. Mon oncle se serait enfui, comme moi. Il aurait écrasé le crâne d'Yvain le lépreux, repris Yseut, construit un toit de branches. Il m'a enseigné comment survivre à tout — y compris à lui-même. Il me dirait : "c'est dur, n'est-ce pas, de se sentir aimé par son pire ennemi ?" Et il rirait — il adore rire. Je sais qu'il souffre. Et pourtant, il nous épargne. Il est bien plus grand que moi. Face à lui, ma honte supplante mon amour pour Yseut. Je me tuerais pour cette femme. Mais je ne peux plus me battre : quelque chose en elle est plus fort que tout. Alors la nuit, je rêve de vaincre, vaincre encore, reprendre, une seconde fois, le haubert et le heaume, aux couleurs de mon oncle. A ses côtés, moi, mon cheval et mes armes ne formons plus qu'un. A ses côtés je suis invincible.

»

Tard dans la nuit, un souffle me tire de mon sommeil. « Roi Marc... » J'ouvre immédiatement les yeux. C'est la voix de Tristan. Mon fils bredouille, mon fils a peur. « J'apporte une lettre. Je la mets ici, sur le rebord de la fenêtre. Je vous la laisse. » Je bondis. « Attends ! » Sa course résonne contre les pierres. Je jaillis de la chambre, face au long couloir voûté. « Tristan ! » Je hurle. « Tristan ! Tristan ! » A la dernière syllabe, un sanglot m'étouffe la gorge. Mon neveu me fuit, à présent, comment ne pas avoir envie de rire ? J'adore rire. Mon corps s'affaisse le long du mur, lentement. Je reste accroupi, dans une position ridicule, ramassé sur moi-même, comme si je me soulageais à terre — un roi dans la position d'un crapaud.

Je fais réveiller les barons. Devant l'assemblée engourdie de sommeil, je demande au chapelain de décacheter le bref, puis de le lire dans la grande salle. La voix résonne contre le haut plafond de pierre.

« Roi, mon cher oncle... » Le silence est absolu. « Je l'ai amenée dans ton pays. Tu l'as prise pour épouse... Je jurerais sur ma vie qu'elle n'a jamais eu pour moi d'amour coupable, ni moi pour elle. Je suis tout prêt à me battre, si quelqu'un veut l'accuser... La reine était livrée aux lépreux, je l'ai enlevée à ses ravisseurs. C'était mon devoir... J'ai vécu avec elle dans le bois, sans oser me montrer à découvert. Vous nous auriez fait brûler ou pendre... Mais aujourd'hui, si vous voulez reprendre Yseut, nul de vos barons ne vous servira mieux que moi... Si, au contraire, vous refusez mes services, je m'en irai chez le roi de Frise, et vous n'entendrez plus jamais parler de moi... Consultez vos barons. Je ne peux plus supporter cette angoisse... Ou je me mets d'accord avec vous, ou je ramène la fille du roi d'Irlande en son pays, où elle sera reine. »

J'aurais voulu répondre à mon neveu : j'ai perdu ma femme depuis longtemps. Alors fais-moi la grâce d'un dernier cadeau : son retour.

Mais, face aux autres, face à leurs regards chargés d'attente et de sommeil, j'étais incapable de me décider. Nous avons délibéré jusqu'au matin.

Sud de la forêt du Morois, devant la rivière Truro. Le conseil a pris sa décision. Personne n'a voulu se battre contre Tristan; on croit sa lettre — voici venir la reine, innocente. Elle rentrera seule à Tintagel.

Nous sommes postés en haut de la prairie. J'entends le murmure de la rivière. Dinas de Lidan ne quitte pas la forêt des yeux. Son cheval est nerveux. Derrière, mon escorte se tient calme. Montés sur leurs deux chevaux, ils remontent le pré, lentement, côte à côte. Le chien Husdent bondit vers eux, saute autour des montures en jappant. Ils ressemblent à deux fantômes maigres et perdus. Ils ont échangé leurs haillons contre de riches vêtements. Balancée lentement sur son palefroi — c'est moi qui lui ai choisi ce cheval à l'allure souple —, Yseut porte un manteau d'hermine que je ne connais pas. La lumière joue avec ses cheveux blonds, lâchés dans son dos. Sous le bリアud de Tristan, je distingue l'éclat du haubert. Pour se protéger de quoi ? A sa main, je reconnais l'anneau de jaspe vert d'Yseut. Dernier cadeau, sans doute. Elle sait qu'elle ne le verra plus. Je devance ma suite, Dinas de Lidan m'accompagne. Devant le gué, face à moi. Tristan me salue courtoisement. Me donne les rênes du palefroi d'Yseut. Enfin, me regarde. Insupportable regard. Il ne peut pas partir. Je ne peux pas m'en séparer. Je ne peux pas.

« Va-t'en. »

Il acquiesce. Visage qui se tourne vers Yseut. J'ai mal comme si c'était moi qui la quittais. A cause de la foule, elle s'affole. Rougit. Baisse les yeux. Gris, les yeux gris de ma tourmente, enfin près de moi. Elle est là, juste là, à quelques mètres, je tiens ses rênes. La rendre — on me la rend, rends-moi Yseut, Tristan de malheur, voleur d'amour, voleur de vie, rends-moi ma femme !

« Comment vas-tu vivre ? Prends de l'argent, sers-toi, prends ce que tu voudras. » Ma voix, cassée, méconnaissable.

Il ne répond pas. Mon fils, c'est mon fils qui s'en va ! Et personne ne

bouge ? Dernier regard vers Yseut. Il tourne bride. Descend vers la mer. Dinas, blême, avance son cheval, fait quelques pas avec lui, puis abandonne. Yseut le suit des yeux. Je la regarde, et je comprends que Tristan me laisse. Aussi longtemps qu'elle l'aperçoit, elle ne bouge pas. Ne bouge pas, ma jolie reine, reste là à le regarder, même s'il s'enfuit, même s'il t'abandonne, ne bouge pas, moins tu bouges, mieux je vis.

Je suis le roi. Je ne devrais pas ciller, elle est rentrée, on me l'a rendue, Tristan est vraiment parti cette fois, marcher calme vers ma femme Yseut, reine de Cornouailles. Pousser Brangien et Perinis hors de la chambre. La saluer. (Ecoute, écoute bien ce quelque chose de très, très différent en elle, qui attire et rui fait fuir, seuls les fous n'ont pas peur, serais-tu un roi sans raison ?) Marcher calme vers ma femme — qu'as-tu fait dans la forêt ? Pourquoi es-tu partie si longtemps ? Pourquoi ? A quoi rime de vivre dans la forêt, de manger du gibier sans pain, toi qui es reine ? M'as-tu trompé ? Pourquoi avoir joué la comédie dans le verger, quand tu me savais caché dans le pin ? Pourquoi les draps étaient-ils tachés du sang de Tristan ? Que ressens-tu pour lui ? Pour moi ? Que fais-tu avec moi ? Que penses-tu ? Je tourne autour de toi, comme un dément. Rien. Ton visage ne dit rien, tes mains ne disent rien, tes yeux d'aveugle qui regardent droit devant toi. Tes cheveux déliés que je voudrais tordre. J'ai épousé une absence — un fantôme qui me rend fou, une pièce vide.

Tu n'as même pas l'air heureuse, Yseut, alors je me demande : si tu l'aimes, ton Tristan, pourquoi ne pas le dire ? Pourquoi ne pas le crier, ton amour écoeurant ? Parce que tu ne le mérites pas ? Va, ma jolie reine, va-t'en avec lui, pars avec cet enfant aux yeux traîtres, tu as l'air si chagrine. Que t'arrive-t-il ? Je sais, moi, ce qui t'arrive. Aimer demande une force que tu n'as peut-être pas — je sais de quoi je parle. Il en faut, du courage, pour me regarder en face et me dire « je m'en vais ». Il en faut de la bravoure pour me détester. Vois-tu, Yseut, si tu avais la force de me quitter, alors je pourrais me dire que j'ai perdu une femme précieuse. Mais non. Tu restes. Tu restes, et cette lâcheté parvient presque à me désespérer. Tu t'enfermes dans le malheur, tu te replies sur des règles qui cadastrent mon monde, étrangères au tien. Tu renonces au désordre, Yseut, mais tu renonces en pleurant. Tu n'as même pas le courage d'être heureuse.

Je tourne autour de toi. Même ma main serrée de plus en plus fort autour de ton bras ne t'arrache pas un cri. Assise au bord du lit, le visage pâle, les

mâchoires serrées, elle regarde devant elle, insensible à la toupie que je deviens. A peine un mouvement des cils lorsque je hurle près de son visage. C'est une science, que la dispute. Il faut avoir en face de soi quelqu'un qui mérite votre colère. Un adversaire capable de sincérité brutale, que l'on respecte et dont on craint les ruses ; un adversaire dont on s'applique à saisir le mécanisme pour le saboter; découvrir ses rancœurs, pour mieux l'en détourner ; le comprendre, suffisamment pour le maîtriser; savoir l'acculer, lui fermer les portes de ses propres raisonnements, juste avant qu'il ne se retourne, et se servir de sa mémoire comme d'une contre-offensive... Je voudrais juste pouvoir me disputer avec ma femme. Que ses mots touchent aux points sensibles, me soulèvent d'humiliation, qu'elle se défende, s'amollisse, se reprenne dans un sursaut indigné, qu'elle m'attaque, les phrases au bord des lèvres.

Mais elle n'est même pas à la hauteur de ma colère. Elle, bloc de silence, mais son silence ressemble au mensonge, tortueux, lâche... Et pourtant, je sais que, pour la première fois, Yseut me craint. Je la connais trop pour me tromper. Sa façon de respirer, trop régulière, sa pose — très droite — un peu appliquée. Cet éclat presque imperceptible des yeux, le gris plus foncé, le temps d'un éclair... A force de questions, je finis par savoir que cette robe de soie et ce manteau d'hermine portés le jour de la restitution lui ont été offerts par l'ermite Ogrin, qui habite la forêt. C'est à lui que je dois le retour d'Yseut : il a, dit-on, raisonné les fugitifs, et convaincu la reine de se réconcilier avec moi.

Mais rien. Si seulement elle pouvait me regarder droit dans les yeux, me dire « je regrette », ou même, « je ne regrette rien », n'importe quoi qui fût pensé, à quoi je puisse m'accrocher. Femme de malheur, sur laquelle je n'ai aucune prise, contre laquelle je glisse, égratignant mon ventre. Je ne veux plus d'incertitude, de mouvance, de sursis. Je veux une vérité, même cruelle, même fausse. Un fragment d'elle pour savoir contre qui je me bats, savoir pour qui je laisse ma vie. Je sais qu'en cet instant, Yseut a peur de moi, mais cette vérité n'existe pas tant qu'elle ne l'a pas confirmée, ou démentie, et cette vérité-là, qui me sauverait, est entre ses mains, tout près de moi, je la sens qui palpite, cette phrase, qui ne demande qu'à sortir — mais toi tu la retiens, inflexible, quel mal t'ai-je fait ? Tu es née la bouche fermée, le cœur fermé, je t'ai retrouvée dans la forêt, les jambes maigres,

qui es-tu ? Alors je tourne autour d'elle, comme un oiseau fou sur sa proie immobile, et je hurle et m'emporte et dis-moi si tu m'aimes dis-moi si tu ne m'aimes pas parce c'est à mon tour d'avoir peur — voltigeuse, regarde le mal que tu peux faire —, peur de toi, du mal que tu peux me faire, des regards que tu m'accordes et ceux dont tu me prives, peur de l'amour que j'ai pour toi, peur que personne ne soit capable de me protéger de moi-même, peur de moi, peur de t'aimer trop et de ne pas te le dire assez — assez, j'en ai assez. J'ai chassé Tristan, je le hais et je suis mort de honte, ma femme ne me répond pas, mes barons s'acharnent. Je ne supporte plus ces voix qui sifflent à mes oreilles « la reine s'est mal conduite », « jamais elle ne s'est justifiée », « préparez un procès ». Un procès, pour ma femme ? Je suis là, accoudé sur l'arçon de ma selle, sous un ciel crayeux, face à la lande. C'est encore l'été. Les paysans ont défriché et brûlé sur place le bois inutilisable, pour que la cendre fertilise le sol. Je respire l'odeur de bois brûlé. J'entends le bruit de ma chasse au loin. Aboiement des chiens dans la plaine, parfum du sol essarté. La nature est capable d'instantanés de paix, surgis du carnage — un parfum de fleurs, une plaine rase, la musique d'un bord de mer. Le temps s'arrête; ne compte que la beauté, offerte nue, que l'on est libre de saisir ou non. Brûlez le monde, il restera les règles : une fleur parfume, une plaine dort, les paumes ouvertes, sous l'espace immense, la mer fredonne, élève obéissante d'une loi qui dépasse toutes les nôtres. Je suis là, mari trompé, père trompé, roi de misère, demain, ma vie sera peut-être pire, mais demain, au même endroit, le ciel blanc comme un drap se couchera sur la lande, bordant l'horizon d'un silence étrange et le vent, sur cette plaine, aura encore la course d'un enfant fou. Je suis là, à m'emplir de cette splendeur et j'entends, comme un rappel à l'ordre, le murmure sourd des sabots d'Andret et ses compagnons, Denoalen et Gondoïne. La menace s'approche, et je concentre tous mes efforts sur ce début de calme insinué en moi, mais déjà il file, s'étirole, avant de disparaître complètement. Les trois chevaliers m'adressent un salut courtois. Il faut répondre. Banalités d'usage. « Roi... », dit Andret. On tire. « La reine s'est mal conduite », « jamais elle ne s'est justifiée », « préparez un procès », un procès, pour ma femme ? « ... Qu'Yseut se disculpe en prouvant qu'elle n'a pas été la maîtresse de Tristan... »

Les phrases me parviennent à travers un brouillard. C'est peut-être à

cause de mes mains contre mes oreilles. J'entends mes phrases, mes phrases à moi, se lever de mon ventre, en soldats dissipés, courir dans un grondement, secouer tout mon corps, il ne faut pas trembler — je suis le roi, il ne faut jamais trembler, juste hurler. Je hurle. « Depuis combien de temps, maintenant, l'accusez-vous ? Dites tout de suite que la reine doit rentrer en Irlande ! Qu'est-ce que vous lui voulez ? Tristan ne s'est-il pas offert pour la défendre ? Mais vous n'avez même pas osé vous battre contre lui. Je l'ai chassé, lui, faut-il encore que je chasse ma femme ? Vous allez trop loin. Je ne peux plus rien supporter. Que faites-vous de ma tranquillité, de mon bonheur, à moi ? » Effrayés, les barons s'écartent. Je reste seul, à ruminer ma colère. Le ciel, la lande, l'odeur de bois brûlé : tout a disparu. Je suis fatigué. Devant moi s'étend un champ sombre. Le silence me rend sourd. Je n'entends plus, et je sais qu'à un moment de ma vie — quand ? —, il y a longtemps, j'ai pu entendre, entendre des musiques et gens, aujourd'hui je m'endors avec les grimaces du monde. Je pense à Tristan, à Yseut, je pense à avant. Je les voudrais près de moi, pour oublier ces doutes, ces angoisses, ce sommeil surpris dans la forêt, je voudrais tout oublier.

Le bruit sourd des chevaux, à nouveau. Je jure entre mes dents. Ces trois lascars me dégoûtent. D'un geste de la main, je les congédie. Andret recommence, fébrile. « Ecoutez-nous. Vous êtes furieux mais nous défendons votre honneur. Nous sommes vos conseillers, nous vous donnions un conseil loyal. Mais faites ce qu'il vous plaît. Désormais nous nous taisons. Pardonnez-nous de vous avoir déplu. » J'écoute sans dire un mot, accoudé sur ma selle. Mon regard ne glisse même pas vers eux : « Vos arguments ne valent rien. Il n'y a pas si longtemps, vous avez entendu le défi lancé par mon neveu pour défendre l'honneur de mon épouse. Vous n'avez pas voulu vous battre contre lui. Désormais, je vous interdis de vous battre pour moi. Quittez mes terres. » Un silence. « Hors de mes terres ! »

Je n'attends ni les chiens ni les veneurs. Devant le donjon, je descends de cheval et pénètre à l'intérieur. J'entre dans mes appartements, l'épée au côté. Yseut a entendu mon pas frapper les dalles. Elle s'est levée pour venir à ma rencontre, dans le froissement de sa tunique de soie. Comme de

coutume, elle me débarrasse de mon épée et s'incline jusqu'à mes pieds. Je lui prends la main et la relève. Son regard gris se hausse jusqu'à moi. Elle s'immobilise. Jamais elle ne m'a vu un visage si dur, excepté devant le bûcher. Elle s'aperçoit que je suis venu sans escorte. Elle tremble. Elle dit, d'une voix sûre : « Sire, j'ai peur », alors je me détends un peu.

Je m'assieds. Il faut bien lui dire. Je dois la fatiguer à mon tour. Je sais que celui qui s'apprête à parler n'a rien à voir avec moi. Je ne connais pas ce roi, mais j'ai pris l'habitude de le côtoyer, jusqu'à lui ressembler vraiment.

« Il y a trois personnages ici, qui s'acharnent sur mon bonheur. Je leur ai accordé trop de concessions.

— Quel mal dit-on de moi ? »... cingle Yseut.

Je soupire. Elle prend le ton officiel qui sied à ses fonctions. Je regarde droit devant moi. J'articule lentement.

«Trois de mes barons les plus estimés sont partis en colère.

— Pourquoi ?

— Ils vous critiquent.

— Pourquoi ? (elle le demande avec défi, en détachant chaque syllabe, un ton plus haut sur le "oi", un peu méprisante, sûre d'elle).

— Je vais vous dire pourquoi : parce que vous ne vous êtes pas excusée en ce qui concerne Tristan.

— Et si je le fais ? (Je me demande toujours ce que deviennent les mots qu'on n'a pas dits, les émotions qu'on n'a pas montrées. Je me demande ce que le cri de joie que je voudrais pousser va devenir, puisque je ne crie pas. Je ne la serre pas non plus dans mes bras, je ne l'étouffe pas de baisers, et j'ignore si ces caresses meurent à l'instant même où j'y renonce, ou si elles s'ancrent en moi, jusqu'à me pourrir l'intérieur.)

— Quand le feriez-vous ? Aujourd'hui même?

— Le délai est bref...

— Suffisant, il me semble.

— Ecoutez-moi bien. (Elle s'impose. Elle va devenir encore plus belle. Je suis un roi mort.) Je voudrais être tranquille au moins une heure. Je n'ai

en ce pays aucun parent pour me soutenir. Si vos barons veulent un serment, alors je suis prête à jurer de mon innocence. Leurs conditions seront les miennes. Qu'ils fixent une date. Je veux des témoins, cornouaillais ou saxons, qui se porteront garants. Je veux donc le roi Arthur, ses plus vaillants chevaliers : son neveu Gauvain, Girflet et le sénéchal Ké, une centaine de vassaux. Les Cornouaillais sont des médisants, des tricheurs. Fixez-leur une date, et faites-leur savoir qu'ils doivent se trouver à la Blanche Lande, pauvres et riches. Les absents, précisez-le nettement, auront leurs biens confisqués. »

Elle a parlé d'une traite, sans reprendre son souffle.

La date est fixée à quinze jours plus tard. La cérémonie aura lieu sur cette Blanche Lande, à l'endroit du Mal Pas. La nouvelle est annoncée dans tout le pays. Je ne dors plus. L'excitation, mais aussi l'inquiétude : on a retrouvé le corps du forestier qui avait dénoncé Tristan et Yseut dans la forêt. Le corps, ou ce qu'il en reste, dans un trou couvert de branchages, prévu pour capturer les loups et les sangliers. Le crâne a été défoncé à coups de massue. Je soupçonne Perinis, le valet d'Yseut. Il ne sait pas s'y prendre : lorsqu'il a traversé, livide, la salle du château, au milieu du dîner, j'aurais juré que des bouts d'os et de sang pendaient encore à sa barbe blonde. Ce stupide animal adore Tristan, au point de lui obéir si mon neveu lui demande d'éclater une tête — Tristan serait donc encore là? Impossible, impossible. Bien sûr que si, c'est possible. Où ? Dans la forêt du Morois, évidemment. Chez l'ermite Ogrin ? Non, ce serviteur de l'Eglise leur a suffisamment fait la morale. Orri ? Orri. Un autre forestier. Je sais qu'il habite un ancien cellier en ruine. Que l'homme est connu pour sa sympathie envers Tristan, et qu'il est réputé pour sa discrétion. Autrement, qui aurait donné l'ordre de massacrer le forestier ? Même le plus dévoué à Tristan n'aurait pas osé sans ordre. Il n'est pas parti. Joie ! Catastrophe. L'inquiétude d'Yseut, lorsque je suis rentré de la lande... serait donc la crainte que je n'aie découvert la cachette de mon neveu. Non : elle se disculpe dans quinze jours, c'est elle qui l'a proposé, d'une voix ferme. Alors ?... Faire confiance. Croire la lettre de Tristan : « ... qu'elle n'a jamais eu pour moi d'amour coupable, ni moi pour elle»..., croire ses mains dans les miennes, lorsque j'ai relevé Yseut à mes pieds. Croire mon fils et ma femme.

Nous verrons — même si j'ai tout vu. Entendu, d'abord : j'ai des oreilles, même d'âne. On murmure que Perinis, ce minable serviteur, a failli être sacré chevalier par le roi Arthur. Perinis, donc, s'est déplacé jusqu'à Snowdon, une des résidences d'Arthur au pays de Galles. La promenade est jolie, certes. Mais je doute que l'écuyer ait parcouru ce chemin pour la

beauté des reliefs. Il a été envoyé par Tristan ou, plus probable, Yseut. Seul un message porté sur décision de la reine mérite pareille récompense. J'imagine la scène : conduit par un valet, le niais Perinis s'avance sous le dais, autour de la Table Ronde où siègent Arthur et les chevaliers de la maison. Requête. Arthur écoute attentivement — il adore Yseut. « La plus belle femme qu'il y ait d'ici jusqu'en Tudèle », dit-il partout.

Je n'aime pas Arthur. Dans toute l'Angleterre, le peuple appelle mon voisin «le bon roi ». A moi, on ne donne aucun surnom. Durant les veillées, on raconte ses exploits, surtout celui du combat contre l'Orgueilleux : ce fou sanguinaire s'était confectionné une pelisse avec les barbes des rois, des barons et des princes qu'il avait tués. Pour le col de sa fourrure, ce sauvage voulait absolument la barbe d'Arthur. Les assauts durèrent une journée, avant qu'enfin, la tête de l'Orgueilleux roule à terre. Personne ne s'est jamais intéressé à ma barbe au point de vouloir s'en vêtir. Mes exploits se limitent à rester en vie auprès de mon épouse. Des combats ? Je préfère la loi. J'organise une assemblée de justice pour un oui, pour un non. Mes conseillers sont épuisés. J'hésite, sans cesse, entre la volonté de gracier et celle de châtier. J'oscille entre le désir de vérité et sa dénégarion. Alors, bien sûr, je comprends : personne ne veut d'un roi investi du pouvoir d'indécision. Personne ne veut d'un roi fatigué, ouvert à toutes ses guerres, à côté d'un autre victorieux, à l'assurance apaisante. Je sais ce que Perinis va dire à Arthur : «le roi Marc n'a pas de volonté». Et d'égrener les exemples : il soutient que sa femme est fidèle, mais l'épie sans arrêt; il la condamne, puis se meurt d'attente; il chasse Tristan, mais il a honte; il croit, dit-il, en l'innocence d'Yseut, avant d'organiser une cérémonie de disculpation. Ce roi n'a pas la stature d'un roi. En réalité, si j'ai tant de mal à prendre les décisions, c'est parce que cette histoire m'a ôté toute certitude. Mais je voudrais voir Arthur face à Guenièvre, son épouse, si elle tombait amoureuse de Lancelot, par exemple. Je voudrais voir ce que deviendrait « le bon roi ».

Perinis se trouve sous le dais, face à Arthur et ses chevaliers assis en rond. Sa voix s'élève, niaise et cristalline : « Elle vous demande, en tant qu'amie chère, de venir à l'entrée du Mal Pas, sur la Blanche Lande, le jour fixé, avec une centaine de vos amis; que votre cour soit là, loyale, avec vos compagnons habituels. Yseut se disculpera devant vous.» Il n'y a aucune

perfidie, aucune trahison dans la démarche. Simplement, Yseut ne m'a pas dit qu'elle avait envoyé Perinis pour cette requête. Elle ne m'a rien dit, et j'ignore pourquoi. C'est un mystère. Il me faut l'accepter. Me plier à l'incompréhensible. Je sais ce que provoqueront mes questions : un silence, un visage de pierre. Alors je ne demande rien. Depuis huit jours, je guette ce qui rendra mon sort supportable : la résignation. Mais j'ai beau essayer, elle ne vient pas. Quelque chose, à l'intérieur de moi, refuse de céder. Quelque chose se cabre, une présence, une forme, lisse, aux mains moites, qui se tient près de moi, avec un sourire un peu puéril. Je tente de l'arracher de moi, pour la poser juste à côté, la poser sur la plaine avant de m'éloigner d'elle, mais elle se colle à moi, avec toujours ce sourire vaguement inquiétant et ses mains tièdes, elle est vivante et obstinée. Parfois elle se laisse oublier, elle dort, je l'oublie; d'autres fois, elle se réveille dans un sursaut de vie terrible, alors elle ouvre ses mains et crie en ouvrant la bouche, sans un son. Et plus mon cheval avance sur le chemin royal qui mène à la Blanche Lande, plus elle crie et me guide de son cri silencieux. Elle me fait passer devant des blessés — ils sont quatorze, je les compte. Leurs têtes saignent, ce sont des valets, des garçons de course pour la plupart. Je ne m'attarde pas, je les entends derrière mon dos maudire un mendiant. Je ne m'arrête pas, j'obéis à cette forme, je n'ai d'autre choix que de lui obéir, car si j'arrête elle fondra sur moi, les paumes humides collées sur mes yeux, et me mangera le cœur. Au loin j'aperçois les marais, la passerelle de bois. Sur la Blanche Lande, les tentes colorées sont déjà dressées. Avancer, avancer, cette chaleur qui rampe sur mon visage, et passer devant ce mendiant lépreux qui frappe le sol de son bâton, comme s'il voulait en faire surgir une source. La forme invisible et moite me souffle que ce fou furieux a assommé les quatorze valets aperçus sur la route, qu'il faut se méfier de ses gestes brusques. La malade frappe sa gourde contre son gobelet, hideux pantin en toile de bure. Il rit sans s'émouvoir lorsque les chevaux des seigneurs invités, qui n'ont pas su éviter le marais juste derrière la butte, s'enfoncent dans la vase molle. Alors le gueux sautille autour du marais, frappe de plus belle contre sa gourde, « Aidez-moi à renouveler ma garde-robe », hurle-t-il, hilare, et, quand une main tremblante a lancé quelques sterlings dans sa direction, il tend sa main, comme une patte maigre jaillie d'un fantôme, et tire vers lui le chevalier empêtré. Ceux qui arrivent par centaines des sentiers alentour

évitent maintenant cet endroit, les sabots hésitent, piétinent la boue un instant, puis reculent et font le tour du marais. Ils passent, indemnes, devant ceux que les eaux ont souillés — formes gesticulantes, furieuses, tapant le flanc sale des chevaux. Moi je m'arrête finalement, les cris de ce lépreux en guenilles me détournent un instant de ma compagne molle et invisible. Au même moment, on commence à jouter devant le gué. «L'aumône, Sire Arthur, l'aumône ! » hurle le mendiant. J'observe le roi, et je ne vois de lui qu'une étoffe grise de Ratisbonne, sa peau blanche et lisse sous la toile de Reims, ses chausses de soie et ses guêtres de couleur vive. Je ne parviens pas à voir autre chose de lui, comme si ses vêtements somptueux ne recouvraient rien, suspendus dans le vide face à ce mendiant fou. Et pourtant il y a bien quelqu'un qui bouge et qui vit, une tête et des mains, puisque Arthur détache ses guêtres et les jette au malade. Ensuite, il fallait bien que la forme aux mains tièdes se réveille et bondisse, me précipite vers ce lépreux, vers le souvenir de ce bûcher dressé pour y consumer ma femme, avant de la livrer à Yvain et sa meute. Les plaies de ce mendiant s'élargissent, l'intérieur est rouge et je suis presque surpris, rouge comme la joue d'Yseut allongée dans la forêt, rouge comme le sang de Tristan qui souilla ma femme dans les draps blancs, elles s'élargissent et bougent dans un tonnerre de crécelles martelées, il faudra dire à Yvain de ne pas toucher à Yseut, à Tristan qu'il doit s'écarter d'elle, à cet instant, je retire ma capuche, je la tends au mendiant et je lui dis : «Tiens, frère, mets-la sur la tête. » Et au même moment je me demande pourquoi Tristan a absolument tenu à se déguiser en mendiant lépreux, et ce que signifient ces haillons, cette grimace et ce bruit. Je garde ces réflexions pour moi, mais je suis curieux de savoir jusqu'où mon neveu peut aller. Je lui demande comment lui est venue cette infecte maladie. Il dit : «Sire roi, j'ai une amie courtoise, mais son mari est lépreux. Comme nous couchons ensemble, elle m'a transmis son mal. » Je ne reconnais pas sa voix. «Qui est cette femme ? » « La belle Yseut », répond-il. La réponse me surprend à peine, nous sommes en temps de guerre familiale, qui suppose un degré de malveillance égal à la tendresse que l'on a pu ressentir, il n'a droit qu'à un éclat de rire, que je voudrais transparent mais qui grimpe dans ma gorge comme une insulte. Un jour j'écraiserai à mon tour ce fils misérable. Demain, Yseut se disculpera devant Dieu, et ce serment sera ma renaissance. Toi tu vas mourir, nié en une phrase, tu ne compteras plus

puisque tu seras innocenté. Alors, oui bien sûr je comprends, tu te déguises, tu rançannes les membres de la cour pour étendre ton défi d'aimer ma femme au-delà de la simple trahison. Tu te postes sur le chemin, dans l'espoir que tes pitreries convoquent les cieux, et ton amour, puisque, j'imagine, tu aimes ma femme, n'est-ce pas, j'ai le regret de te le dire, écoute bien, je suis roi et je dis les choses : ton amour ressemble à une énorme farce oubliée au bord d'une route. Plus personne ne t'entend, maintenant, tu as beau brailler devant le cortège ouvert par Brangien, la reine te jette un œil indifférent — c'est ton tour, te voilà à ma hauteur, désormais, plus bas que terre, tu verras : la terre est dure et froide, on ne s'y fait pas. Tu te tordras les mains pour négocier ta chute, mais Dieu n'entend personne. Yseut a déjà signé ta mort avec lui, te voilà projeté dans cet Autre Monde qui nourrit les légendes, bien plus noir que le pays des Alfes ou l'île d'Avalon, je te regarde partir, Yseut ne cille pas et moi, je me hisse jusqu'à elle.

Le beau manteau d'Yseut ne résistera pas à l'épreuve de la traversée du marais : son cheval aura de la vase jusqu'aux flancs. Il faut bien pourtant qu'elle traverse le gué. Les chevaliers d'Arthur se sont rangés sur l'autre rive et la saluent de leurs bannières brillantes. Dinas l'aide à descendre. Les deux suites ne quittent pas la reine des yeux. Méthodiquement, elle replie les courroies sous la selle, enlève le poitrail et le frein de sa monture. C'est un palefroi, un cheval de parade bien dressé qui reste tranquille. Elle remonte, et claque son fouet. La bête avance dans le marécage. Sous son manteau de zibeline noire, Yseut porte une tunique de soie. Une couronne de pierres précieuses enserre son front. Ses cheveux sont tressés jusqu'aux pieds, emmêlés avec de l'or. Seuls les grands yeux gris ne brillent pas. Le cheval entre lentement, peine dans l'eau boueuse, mais Yseut le frappe de son fouet. Elle le dirige vers l'endroit où le marais est moins profond. Elle y est presque. Dans la stupéfaction générale, elle se tourne vers Tristan-le-mendiant, qui l'observe comme les autres depuis la terre ferme : « Sers-moi d'âne », lance-t-elle. Le lépreux n'hésite pas. Il avance péniblement, la vase jusqu'aux genoux, avec des gestes de marionnette désarticulée. Il se baisse, elle se laisse glisser jusque sur son dos, et serre ses cuisses autour de ses reins. Le nez contre les genoux, caché sous sa pèlerine, Tristan-le-mendiant s'appuie de toutes ses forces sur sa béquille. Il chancelle, il

manque de tomber. La traversée s'éternise, mais j'ai l'impression, moi, d'assister au passage de la foudre. L'image me saute au visage comme un animal fou : ma femme à califourchon sur mon neveu désossé, servant d'âne dans un marais. Puis cette image disparaît aussitôt. Ne reste qu'Yseut, calme et triomphante, déposée entre les bras de cinquante chevaliers aussi empressés qu'ébahis. Debout, à peine essoufflée, le sourire aux lèvres, elle détache un fermail en or et le jette à l'infirmes exténué.

Cette scène tourne dans ma tête jusqu'au soir. Assis seul dans ma tente, je pense à Yseut à califourchon sur Tristan. Que préparent-ils ? Sont-ils de mèche avec Arthur ? Ce soir, Arthur et moi avons siégé pour écouter les requêtes. Nous avons échangé des cadeaux. Nous avons dîné de cerfs ramenés par les chasseurs. Puis Arthur et sa cour sont venus me rejoindre sous la tente au sol couvert de glaïeuls, et je n'avais jamais vu autant de vêtements pourpres tourner autour de moi.

La nuit, le sommeil ne vient pas. J'entends les hommes converser autour de cette reine amenée à se disculper. Les uns préconisent l'ordalie : elle devrait empoigner un fer rouge, pour montrer qu'elle n'est pas coupable. Les autres préfèrent le serment d'escondit, puisque personne, devant Dieu, ne peut parjurer. Je me retourne cent fois, je repense à cette image de ma femme chevauchant un lépreux, de mon neveu peinturluré, jouant parfaitement la comédie, je pense à ce toit de branches construit dans la forêt, je repense à ce regard échangé avec ma femme, au cours du dîner, un regard d'aveugle, mais elle m'a souri, d'un air parfaitement tranquille, je me suis demandé depuis combien de temps elle ne m'avait pas souri, elle a repris son air absent, même lorsqu'un chevalier lui a proposé du vin, il a dû répéter sa question, elle a tendu sa coupe d'un geste lent, avec le même sourire tranquille, tout cela m'opprime la poitrine, je cherche l'erreur, qui fait que nous sommes là, elle et moi, sous une tente plantée sur la Blanche Lande, je me demande ce qu'Arthur fait ici et qui a osé insinuer que ma femme me trompait, qui a insulté ma femme, j'étouffe, qui dirige le monde et pourquoi cette erreur, quelque chose cède, je me tourne vers Yseut et je me retrouve le visage enfoui dans ses cheveux, secoué de larmes, et je hoquette en silence derrière elle, retenant mon souffle à chaque sanglot, par peur de la réveiller.

La première chose que je vois en sortant de la tente, après que les

guetteurs ont sonné l'arrivée du jour, c'est le ciel, qui me paraît plus grand que d'habitude, puis, en baissant les yeux, un drap de soie de Nicée, étendu devant le pavillon d'Arthur, pour y disposer les reliques des saints. J'observe, incrédule, le drap brodé d'animaux, à petits points d'aiguille. Dessus, les reliques des trésors de Cornouailles sont disposées en ordre, ainsi que les écrins, les reliquaires, les châsses, des croix d'or et d'argent et des lingots de métal. Un parfum de terre mouillée flotte dans l'air. Gorvenal et Dinas de Lidan discutent près d'une tente. Tous les chevaliers sont déjà là, accompagnés de leurs femmes. Je reconnais Girflet, Cinglor, Tolas, Coris, Gauvain et le sénéchal Ké, les hommes les plus vaillants d'Arthur. Tandis qu'ils viennent me présenter leurs hommages, j'aperçois, du coin de l'œil, ce misérable Perinis accourir vers Yseut.

Arthur m'éloigne de la foule. Il s'arrête, l'air soucieux — le ciel blanc se découpe derrière lui. Il gratte sa barbe. « Je ne sais pas qui t'a donné l'idée de cette réunion, lâche-t-il. C'est vraiment stupide. Tu ne dois pas croire les mensonges. Mais tu les as crus. Yseut est la femme la plus belle et la plus loyale que j'aie jamais rencontrée. Ceux qui vont la mettre à l'épreuve, aujourd'hui, peuvent être sûrs d'une chose : le prochain qui l'accuse de te tromper, je le tue. » Je baisse la tête. Il vient de me traiter d'incapable. Les héros ne comprennent jamais les hommes. « Alors écoute, poursuit Arthur. Ton Yseut va s'avancer, de façon à être vue par tous. Elle jurera, la main droite tendue sur les reliques, devant le Roi des cieux, qu'elle n'a jamais eu de relations amoureuses avec ton neveu, ni une ni deux fois, qu'elle ne s'est jamais conduite en amour comme une fille de mauvaise vie. Et quand elle aura fait ce serment, dis à tes barons de se calmer. » Je regarde le ciel, puis l'herbe. « Tu ne tueras personne. C'est moi qui tuerais de mes mains quiconque osera, après son acquittement, la déshonorer encore. Je les ai crus, pourtant. Dis-toi, Arthur, que cette cérémonie n'est pas mon idée. Je n'y suis pour rien. Il y a des jaloux, ici, qui m'ont harcelé pour qu'Yseut se disculpe officiellement, j'ai cédé, elle aussi. Je suis navré de tout cela. Alors, qu'on en finisse, vite. » Arthur hoche la tête. Je le dépasse, et viens prendre place devant les rangs des deux cours réunies en un cercle, autour des reliques disposées sur le drap. Gorvenal et Dinas de Lidan, les fidèles de Tristan, me font un signe auquel je ne réponds pas.

La Cornouailles attend une reine innocente, et moi j'attends Yseut. Elle

se tient entre Arthur et moi, un peu en avant. Ni lui ni moi ne voyons son visage. Ses longs cheveux blonds et ses épaules sont recouverts d'une guimpe. D'un geste lent, elle retire ce voile, et le laisse tomber à terre. Elle dégrafe son manteau de pourpre, qui dégringole le long de son dos. Le silence s'est abattu d'un coup sur la lande. Elle jette sa ceinture, ôte son bliaut, se penche, retire ses chausses incrustées de topazes, et ne garde qu'une tunique sans manches. Ma femme s'avance vers les reliques, bras et pieds nus. En face de moi, au premier rang du cercle, Dinas, Gorvenal et les autres chevaliers retiennent leur souffle, moi je ne respire plus du tout — j'ai l'intention de mourir dans l'instant, privé d'air, face à ma femme aux bras diaphanes et aux pieds fins. « Ecoutez-moi, belle Yseut », commence Arthur d'une voix forte, et j'ignore par quelle grâce, en de pareils moments, il parvient à se souvenir des formules officielles, « entendez les termes de la justification que nous attendons de vous : il faut dire que Tristan n'a eu pour vous aucune passion amoureuse contre la morale, ni contre la raison, mais seulement des sentiments d'affection qu'il devait avoir envers son oncle et son épouse. » Yseut, droite et tremblante, étend la main droite au-dessus du drap : « Roi de Logres, roi de Cornouailles, et vous tous qui serez mes garants, récitez-elle, et je ferme les yeux car c'est la première fois que j'entends sa voix si forte, je jure par Dieu et par saint Hilaire, je jure sur ces reliques, sur ce reliquaire, sur toutes les reliques qui ne sont pas ici et sur les reliquaires qui sont ailleurs dans le monde, je jure que jamais je n'ai tenu entre mes cuisses un autre homme que le roi Marc, mon époux, et ce lépreux, qui m'a aidée à traverser le marais. »

Je m'effondre.

(N'écoute plus désormais, mais regarde.)

Face à moi tournoient des couples étranges, le beau et l'obscène, l'enfance et la mort, la vieillesse et l'illusion, des choses incompatibles qui s'unissent pourtant. Je m'effondre parce que j'ai glissé un œil dans les coulisses du monde, juste derrière la scène de ma vie, où ces couples dansent avec un curieux sourire, où s'étreignent les fêtes et les trahisons, les foules et les déserts, là où tout ce qui meurt se réconcilie avec ce qui naît, avec ce curieux, cet interminable sourire.

Je vis un drame : j'admire l'amant de ma femme.

Qu'as-tu pensé, Tristan, quand tu m'as amené Yseut ? Lorsque, sur cette plage, devant la cour, tu m'as présenté ma future femme, celle que tu aimais déjà ? Lorsque mes mains se sont posées sur ses épaules, avant de l'entraîner avec moi ? Peu après, je t'ai adoubé chevalier... Mais tu le méritais : non seulement tu avais, à ma demande, traversé la mer pour aller chercher Yseut en Irlande, mais en plus, tu l'avais déflorée sur le bateau. Tant d'attentions méritaient récompense.

Et qu'as-tu pensé, Tristan, lorsque, bien avant la scène grotesque du verger, cédant aux rumeurs, j'ai dû te chasser, sans panache, et que mon ordre, malgré ma joie perverse, sonnait comme une supplication ? Quand j'ai ouvert la porte de la chambre, et que j'ai vu ces draps rouges ? Il a fallu la supercherie du serment de la Blanche Lande pour que je comprenne. Que je comprenne ma stupide obstination à vouloir vous faire confiance, depuis le départ. La cour est tranquille désormais. Chacun croit en l'innocence d'Yseut, puisque personne ne t'a reconnu déguisé en lépreux. « ... que jamais je n'ai tenu entre mes cuisses un autre homme que le roi Marc, mon époux, et ce lépreux, qui m'a aidée à traverser le marais. » Moi seul je sais. Vous avez réussi à m'isoler avec ma disgrâce. Ma disgrâce invisible. Je la porte en moi, elle me suit partout, protégée des regards, je me lève avec elle, je m'endors avec elle — je partage avec elle la même intimité qu'avec toi, avant qu'Yseut n'arrive. Je devrais te remercier pour cette compagne docile et opiniâtre. Devant toi, j'ai grimpé en haut d'un arbre, essoré mes draps conjugaux maculés de ton sang, accepté que des lépreux violent ma femme, qu'elle vive en sauvage dans une forêt, avant de définitivement me ridiculiser avec ce serment tronqué. Tristan, te souviens-tu que ton oncle est roi ?

Et dis-moi un peu, mon neveu : qu'as-tu ressenti lorsqu'Yseut m'a dit « oui » à l'église ? C'était un « oui » clair, fort, autoritaire. C'était un « oui » pour toi. Ça voulait dire : « Oui, j'accepte. J'accepte d'aimer un homme et

de dormir à côté de son oncle. Au père, les devoirs conjugaux, au fils, mon cœur qui cogne. J'accepte, passez-moi l'anneau comme une corde au cou. » Et le curé a béni.

Une chose me console : tu as dû avoir très mal, assis sur les bancs de l'église. Je me souviens de ton allure princière. Ma femme aime un bel homme. Elle gagne ainsi mon estime. Dans l'église, tu étais beau comme un roi. Tes habits de soie lamés d'or étaient d'un luxe inouï. Les mailles aussi larges que la main, la doublure pourpre, le tombé impeccable, le diadème de chrysolithes et de sardoines sur tes cheveux bruns : magnifique. Tu te hisses au rang de roi sans la moindre difficulté. Tu en as la stature, l'aisance et la finesse.

Ma femme, donc, couche avec un bel homme, et en plus, un homme intelligent. Il parle breton, gallois, latin et français. A la cour, il discute aussi bien avec les Normands qu'avec les Irlandais, les Ecossais, les Allemands et les Danois. Il se bat comme personne. Et comment oublier cette grandiose leçon de vénerie devant les meilleurs chasseurs de Cornouailles ? Cet instant a marqué l'histoire du royaume. Impossible d'oublier — et pourtant, je n'étais pas présent. Le cerf est à terre, en pleine forêt. Mes hommes s'apprêtent à le dépecer et à mettre ses membres en quartiers. Tristan arrive, met pied à terre. Il est encore adolescent. Sans un mot, il retire son manteau. On s'écarte, surpris. Il s'agenouille devant l'animal. Il relève les pans de sa tunique, ramène ses cheveux en arrière. L'excoriation peut commencer, dans les règles de l'art : d'abord, il incise doucement depuis le museau jusqu'aux pattes de derrière. Puis il écorche les quartiers de devant, le cuissot droit, puis le gauche. Il enlève la peau sur les deux flancs, l'étale sur le sol. Il détache l'avant-train du poitrail, et met les quartiers de côté. Ensuite il sépare le poitrail de l'échine, en laissant trois côtes de chaque flanc. Il s'attaque à l'arrière : les deux cuissots sont défaits d'une main experte, qui laisse le cimier en place. Il ôte les entrailles, de la panse à l'intestin, et dispose le poitrail, les quartiers, les flancs, les pattes, avec ordre, morceau après morceau, sous les yeux admiratifs des maîtres veneurs. Vient l'heure de la curée : Tristan jette la rate, les poumons, la panse et les intestins sur la peau du cerf. Les chiens se précipitent sur le cuir, alléchés par l'odeur du sang. Puis la fourchée : les testicules et la tête du cerf sont fixés en haut d'une branche, qui sera

présentée au roi. Rideau. Dans un silence de plomb, Tristan est emmené jusqu'au château, sans que personne lui demande son avis.

Depuis Tintagel, j'entends la sonnerie des cornes, devenues folles. Jamais auparavant, à la cour, on n'avait entendu pareille fanfare. Les courtisans bondissent, moi devant eux. L'image de Tristan sur son cheval, ses cheveux bouclés en bataille, brandissant cette tourche piquée d'une tête et des bourses du cerf, me cloue sur place, me rabaisse, me fascine. On se précipite autour de lui. Les veneurs bégayent en essayant de raconter l'habileté de cet étranger. Ils montrent les quartiers de viande, la fourche, la peau tendue, ils font de grands gestes. Ils disent que jamais personne n'a aussi dignement honoré un roi. Car tout ce cirque, bien sûr, c'est pour le roi — le malheur, c'est que Tristan m'adore. « Que Dieu garde le roi et sa maison », dit-il en s'agenouillant. Et moi, j'ai le coup de foudre pour cet enfant ratatiné à mes pieds, plus grand que n'importe quel empereur.

Son habileté à la musique abolit tous les rangs, et le place bien au-dessus des hommes. Toute ma vie, je me souviendrai de ce soir après dîner où, doucement, il a pris la harpe des mains d'un musicien venu de Galles, avant de régler les chevilles pour tendre les cordes, l'une vers le grave, l'autre vers l'aigu. L'instrument ainsi accordé, il commence à chanter un lai. L'histoire est absurde, comme toutes les histoires d'amour : il est question de Graland, un mortel qui rencontre une fée dans l'eau d'une fontaine. Il la requiert d'amour, mais, devant son refus, la viole. Elle lui pardonne, à condition qu'il ne révèle à personne son existence. Mais, un an plus tard, face au roi qui soutient que la reine est la plus belle femme du monde, Graland convoque la fée. Au moment où la fée disparaît, Graland veut la suivre. Il bascule aussitôt dans l'Autre Monde. Tristan joue cette mélodie sur un air breton, sans doute appris du roi Arthur. Dans la salle, les joueurs d'échecs, ceux qui discutaient entre eux, et ceux qui, à l'autre bout, s'étaient réunis pour entendre les histoires des conteurs, relèvent alors la tête. La musique est si belle, les accords si merveilleux, que même le temps écoute. Les servantes restent immobiles, les bras chargés de plats. La broche ne tourne plus. Les barons sont statufiés. Toute la maisonnée regarde, stupéfaite, les mains pâles de Tristan courir sur les cordes, se ramasser sur elles-mêmes puis s'ouvrir comme une aile, et les sons qui naissent de cet étrange ballet retentissent dans toutes les pièces du château. Sa voix

tremble un peu. Il chante avec une fièvre étrange — une fièvre hésitante, pudique. Chacun entend, dans l'histoire de Graland, son propre sort, sa propre histoire faite d'attentes et d'actes irréparables, et cette folie brusquement ne fait plus peur, parce qu'elle s'échappe, magnifique et prudente, de la bouche et des mains d'un écuyer. Ses mains jouent, dévidant le fil d'une histoire des hommes si tristement semblables à eux-mêmes. La salle entière se remplit d'une confiance aveugle, absolue, dans ce Tristan qui, seul, peut décider qui, des rêves ou de l'homme, va l'emporter. (Et toi, qu'as-tu entendu ? Tu as entendu une cavalcade, des mains qui te caressent la tête, un front contre le tien. Tu as aimé Tristan, que tu connaissais à peine, parce qu'il chantait ta victoire.)

Une fois le lai terminé, je dépêche un messenger auprès de Tristan. Il pose l'instrument et traverse la salle parcourue de murmures. Il s'agenouille, humble, presque timide.

« Sais-tu jouer d'autres instruments à cordes ? » Sous ses boucles brunes, il me regarde droit dans les yeux. La réponse écrase toute la cour. « Oui, seigneur, répond-il sans hésiter. Pour vous dire la vérité, cela fait sept ans que je pratique cet art. Des Parmenois m'ont appris à jouer de la vielle et de la sifoine. Deux Gallois, maîtres en leur pays, m'ont enseigné la harpe et la rote. Des Bretons de la ville de Lut, enfin, m'ont transmis l'art parfait de la lyre et de la sambue. » Les murmures reprennent de plus belle. Je suis ahuri. J'ignore à quoi peut ressembler une sambue. Face à lui, j'ignore tout.

La belle histoire ! Notre lien était si fort que, lorsqu'un jour il prit la décision de partir, au bout de trois ans, rejoindre sa terre natale du Loonois, il confia finalement le château aux fidèles de son père, reprit la mer et vint me retrouver. Il m'aimait, le pauvre garçon.

Il m'aimait tant, d'ailleurs, qu'il en aima aussi ma femme. Au fond, sa trahison est d'une simplicité biblique. Mon neveu partage avec moi les mêmes images d'Yseut, le grain de sa peau, sa voix, il aime aussi ses silences et le parfum de ses cheveux, c'est très beau, cela nous rapproche encore plus, Tristan et moi. Voilà que je palpite de tendresse pour lui. Et pourquoi, pourquoi ne se glisserait-il pas dans notre lit, une fois Tintagel endormi ? Pourquoi ne partagerait-on pas, ensemble, les confidences

d'Yseut ? Nous pourrions nous entretenir, lui et moi, des heures durant, de ce que nous savons d'elle. Nous pourrions conjuguer nos forces pour la rendre plus heureuse encore. Elle serait l'ultime lien, inébranlable, entre l'oncle et le neveu, le père et le fils.

Je deviens fou. Je suis fatigué.

Elle, il l'aime tellement qu'il a trouvé le moyen, alors qu'il était prisonnier devant moi, lorsque j'avais pris la décision de les brûler vifs tous les deux, de me supplier de la laisser en vie. L'amant de ma femme est à la hauteur. Mourir lui était égal. « Me voici, hurlait-il, maintenu par les barons, mais pitié pour la reine ! » Il a même imploré Dieu mais je ne voyais pas du tout ce que Dieu venait faire dans cette histoire. Dieu s'intéresse aux élus, aux Tristan et aux Yseut. Dieu n'a que faire des dupes, des misérables et des naïfs. Il n'accorde sa clémence qu'aux amoureux emportés par une passion partagée. Il raffole des hors-la-loi et des bannis. Moi, je n'ai trompé personne. Je ne suis pas un exilé et, parce qu'Yseut est ma femme, je peux l'avoir à mes côtés, coucher avec elle, la voir quand bon me semble, sans avoir à braver d'obstacle. Je l'aime et je suis son mari. Navrant. L'amour conjugal doit ennuyer les dieux et les artistes. Le jour où ceux-là se pencheront sur les gens sans histoire, je ferai sonner toutes les cloches de Cornouailles.

Mais c'est cela, n'est-ce pas, qui te plaît ? Que ressens-tu quand ma femme te regarde, quand elle te touche, que ressens-tu pour moi ? De la pitié ? Du mépris ? De la honte ? Ou, comme moi, souffres-tu de ressentir pareille haine ? Je me demande si, parfois, te revient en mémoire notre passé à tous deux, quand Yseut n'avait pas encore surgi dans nos vies. Je te connais assez pour imaginer ce que tu as pu ressentir après t'être réveillé, dans la forêt du Morois, près de mon épée plantée entre vous deux. Tu as eu peur, d'abord, comme un enfant pris en faute. Ensuite tu t'es senti minuscule. Tu t'es incliné, en m'appelant « Père » à nouveau, parce que je t'avais épargné. Mieux : je t'avais parfaitement compris, croyais-tu. Je pourrais te dire : c'est dur, n'est-ce pas, de se sentir aimé par son pire ennemi ? Tu n'as rien compris. Devant toi, je tremble de peur. Tu maîtrises les armes, tu sais te défendre avec un art consommé de la décapitation. Rien ne t'effraie — tu n'hésites pas à aimer la femme de ton oncle. Yseut n'est même pas un enjeu entre nous, puisque je suis perdant d'office. Je ne

cabosse pas les ducs et les géants velus. Personnellement, j'hésiterais à affronter le mari de la femme que j'aime. Toi, je ne sais pas. Je ne sais plus. Serais-tu capable de me tuer ?

Tu es plus jeune que moi, plus doué aussi. Bien sûr, je ne précipite pas Yseut dans les bosquets, je n'ai pas non plus ton imagination pour disséminer des copeaux dans la rivière en guise de signal, ni ton courage pour sauter d'un lit à l'autre avec une blessure à la jambe, ou pour l'entraîner dans des forêts où elle vivra comme une sauvage. J'ai mieux : l'élégance des vrais rois.

Tous les matins, elle a la paix. Je ne lui parle pas de la pâleur de sa peau, de la fatigue qui empêche ses gestes, de son regard voilé. Regarde-la : ses vêtements sont froissés, ses épaules tombent. Toute cette mascarade l'épuise. Elle rentre au milieu de la nuit, elle tressaille chaque fois que je t'adresse la parole. Lorsqu'elle s'habille, je fais semblant de ne pas voir les griffures que les branches ont laissées sur sa peau, dans cette forêt du Morois, ni les cernes qui marquent son visage. Chaque jour, j'ai l'élégance de lui laisser penser que je ne vois rien. Pire : chaque jour, je me surprends, humilié, à la trouver plus belle que jamais, à aimer la blancheur de son teint, à m'émouvoir de sa lassitude. J'ai honte de rendre ainsi grâce à l'homme qui me la vole. J'ai honte, mais de quel droit puis-je reprocher à cet homme d'offrir à ma femme ce que moi, je ne peux lui apporter ?

Depuis le serment, tu es seul. Tu as eu peur de moi. Cette idée devrait me réjouir, mais, curieusement, elle m'attriste.

(Ecoute, écoute bien : ce qui t'attriste, c'est que les rôles soient inversés. Cela fait longtemps que tu as placé Tristan bien au-dessus de toi. Et l'idée qu'il puisse maintenant te craindre t'embarrasse. C'est pour cela que tu lui en veux : parce qu'il n'est plus à la hauteur de tes effrois. Parce que ton double se révèle pleutre, et que tes miroirs se brisent. A-t-on vu un roi qui craignait d'être craint ?)

Tu as quitté la Cornouailles. Tu as réglé tes comptes avant de partir, bien sûr. Andret est seul désormais. Mes chevaliers ont retrouvé le corps sans tête de Denoalen, un des traîtres qui voulait ta peau, grâce à ses lévriers qui ont couru jusqu'à Tintagel. Il a suffi de suivre les chiens pour le retrouver. Le pauvre homme gisait près de son manoir, décapité, d'un coup sec, précis — j'ai reconnu ta main. On a aussi enterré Gondoïne, qui avait également insisté sur la culpabilité d'Yseut. Il avait une flèche plantée dans l'œil, jusqu'au cerveau. La flèche est entrée comme dans une pomme. Sais-tu où se trouvait le corps ? Sur le bord de la haute fenêtre, celle qui donne dans la chambre royale. Crois-tu qu'il t'épiait, le bougre obstiné ? Mais oui, il t'épiait. Il avait même taillé une branche pour écarter la courtine tendue devant la fenêtre. Que faisais-tu à ma femme, derrière la tenture ? Me crois-tu insensible, au point de ne pas sentir Yseut se glisser hors de mes bras, la nuit, de ne pas entendre le froissement d'un manteau sur son corps nu ? Entre le serment de la Blanche Lande et ton départ de Tintagel, vous vous êtes vus, sans prendre vraiment la peine de vous cacher. Comme personne n'a entendu la supercherie du serment, personne n'a compris pourquoi j'ai placé dix chevaliers, en armes, debout devant les huis et les croisées, pour garder les sorties. Mais j'ai dû quitter Tintagel pour aller siéger justice à Saint-Lubin, et tu as naturellement enjambé les palissades du verger, tu as grimpé au pommier pour atteindre la chambre, et prendre ma femme derrière la courtine. Maintenant tu es seul, mon pauvre enfant,

face au triomphe des lois.

On m'a dit que, depuis le serment de la Blanche Lande, tu t'es d'abord réfugié en Galles, sur la terre du duc Gilain. Puis, accompagné de ton fidèle précepteur Gorvenal, tu es rentré dans ton pays de Loonois, où le maréchal Rohalt, le sucesseur de ton père, t'a accueilli en pleurant. Tu as découvert que la terre des racines est sans doute la plus oppressante des mères, alors tu es parti plus loin encore. Du Loonois en Frise, de Frise en Gavoie, d'Allemagne en Espagne, tu as, d'après Dinas de Lidan, atteint les côtes de Bretagne. Carhaix, pour être précis, où siège le château du duc Hoël. Et te voilà marié maintenant... A la fille du duc Hoël, prénommée Yseut aux Blanches Mains. Avoue que tu manques d'imagination. Sais-tu ce que l'on raconte, ici ? Qu'un jour, tu es parti en chasse avec ta femme et son frère, Kaherdin. Vous bavardez tranquillement, tous les trois, en bordure d'une forêt. Soudain, le cheval d'Yseut aux Blanches Mains se cabre. Elle ouvre les jambes pour l'éperonner, au même moment son sabot frappe une flaque qui éclabousse sa maîtresse. Ton Yseut aurait poussé un cri si aigu que Kaherdin s'en serait étonné. Ta femme, ta jolie femme aux doigts blancs, aurait répondu : « c'est que, vois-tu, l'eau est plus hardie que Tristan. Même mon mari n'est pas monté jusque-là. »

C'est trop drôle. Il y a une justice. Tu ne touches pas ta femme ? Elle te dégoûte, peut-être ? A moins que le souvenir d'un sourire, d'un silence, de deux grands yeux gris ne retienne tes mains ? Voilà une chose qu'Yseut, la nôtre, pardon, la mienne, ne m'aura jamais refusée. Depuis ton départ, je la couvre de tendresse. Elle n'y répond pas, évidemment, elle se dessèche à force de t'attendre. Elle passe son temps dans la chambre, avec Brangien, à broder ou à chanter le même lai : celui de Guron, tué pour la femme mariée qu'il aimait, et comment le mari fit manger, sans le lui dire, le cœur de Guron à sa femme. Mais peu importe. Elle peut bien chanter ce qu'elle veut, je ne suis plus menacé. Depuis qu'elle sait que tu es marié, elle te hait. Moi-même je l'ignorais, mais vois-tu, le rang de roi t'amène à recevoir quantité de gens venus de loin, et cette fois-ci, ce fut Kariado, un comte très riche débarqué en Cornouailles. Kariado est très amoureux d'Yseut — pardonne sa naïveté. Beau chevalier de surcroît, bon parleur, un peu arrogant. Il s'est agenouillé devant Yseut, afin de solliciter, une énième fois, ses faveurs. Il veut entrer à son service. Yseut écoute à peine, avant de

le congédier d'un air totalement absent. Vexé, Kariado cherche une contenance, et lui donne des nouvelles du monde : le commerce de queues d'hermine connaît un vif succès; il revient des bords de la Méditerranée, dont les forêts, dégradées par les moutons, se transforment en terres rases et sèches. Il a séjourné en Irlande, terre natale d'Yseut : son père, le roi Gormon, se languit d'elle. Les yeux de ma femme brillent. Puis Kariado lui annonce la nouvelle : « Tristan est en Bretagne, sur les terres du duc Hoël. Savez-vous, dame Yseut, qu'il est maintenant marié à la fille du duc, Yseut aux Blanches Mains ? » (Je ne dis rien. J'observe Yseut. Soudain, Tristan, je te hais. De quel droit la fais-tu souffrir ainsi ? A-t-on idée d'aller prendre femme en Bretagne, lorsqu'on est aimé d'une reine aussi belle ?) « Vous n'êtes jamais venu ici qu'avec de mauvaises nouvelles », articule Yseut, dans un effort que je devine considérable. Toute la journée, j'ai guetté un signe. Je n'ai récolté qu'un visage muré, une pose protocolaire, quelques phrases laconiques. Le soir, elle a refusé une partie d'échecs. Lorsque j'ai rejoint la chambre, je l'ai entendue pleurer entre les draps. Elle a perdu connaissance, quelques jours plus tard, dans une nef de Saint-Lubin, en pleine sortie officielle, devant les clercs stupéfaits. J'ignore si cet évanouissement est à mettre sur le compte de ta trahison, Tristan — parce qu'il s'agit bien, pour ma femme, d'une trahison. Ce que je sais, c'est qu'Yseut se noie devant moi.

Je dois admettre que tu mets du cœur à l'ouvrage. Un peu trop, parfois. Tu me la rends malheureuse, Tristan, tu me l'as toujours rendue plus triste qu'avant votre énième ruse pour vous aimer en secret. Comprends, dès lors, la haine que j'éprouve pour toi — un roi ne tolère pas que l'on attriste les siens. En même temps, je dois le reconnaître : Yseut te hait, je te hais, tu hais ta femme. Pour la première fois depuis longtemps, je suis heureux.

Maintenant tu payes ta trahison envers ma femme. Tu es donc seul, désormais. Tu es complètement seul sur cette terre étrangère, aux côtés de ta nouvelle famille. C'est jour de fête pourtant, tu viens de te marier, entouré de gens qui jouent à la quintaine, aux joutes, au lancer de javelots et de roseaux, à la palestre et à l'escrime. On a posé une table immense sur des tréteaux, face à la mer. Tu entends le duc Hoël, ton nouveau beau-père, crier le traditionnel : « Après la panse, la danse », et frapper dans ses mains. Autour de toi, les couples tournent. Sur sa robe de mariée, ta

nouvelle Yseut porte un manteau de vair lustré. Une couronne de fleur orne son grand front blanc. Regarde-la : elle minaude, elle babille. Elle t'aime, avec un acharnement absurde, avec l'énergie des causes que l'on sait perdues d'avance. Cet amour t'alourdit, n'est-ce pas ? Tu te sens aimé comme on se sent responsable d'une faute. Tourne ton visage vers elle, regarde-la bien : non, ce n'est pas elle. Tu ne la désires pas — mais tu l'as séduite, dans l'espoir de te détourner de celle que tu aimes. L'amour que te porte cette femme t'a réconcilié, un instant, avec l'amour, du moins, l'idée que tu en as. Tu t'es fait violence pour y croire, après tout ta femme est belle, elle porte un joli prénom, tu as voulu y croire avec l'obstination que donne la volonté d'oublier. Mais, si tu as pu tout oublier, moi, la Cornouailles, Tintagel, le verger, la forêt du Morois, la Blanche Lande, il y a une chose qui ne s'efface pas : elle. Apprends, mon cher enfant, qu'on se souvient toujours de ses souvenirs, de quelque façon que ce soit. Apprends qu'ils ont une vie propre, indépendante de ta piètre volonté, et que rien n'est plus terrible qu'un souvenir qui a décidé de vivre. Celui d'Yseut se glissera entre toi et ta femme comme une mauvaise herbe. Il ricanera quand tu voudras la toucher. Tu verras pleurer ta femme et toi tu pleureras de solitude et de honte, en maudissant le souvenir de celle que tu as laissée là-bas. Celle que tu cherches est contre moi à cette heure : ce lit que tu souillas de ton sang, moi je le souille de la sueur de nos deux corps. Bien sûr, tu te dis qu'il vaut mieux habiter le coeur d'un être sans pouvoir le toucher. Je t'écoute te battre contre tes tourments, fils, je t'écoute et je ris — j'adore rire. Je ris parce qu'Yseut ne m'aime sans doute pas, mais je la possède. Je ris parce que les poètes pourront toujours me faire monter les larmes aux yeux en chantant leurs idioties d'attentes et de retrouvailles, j'ai, entre mes mains, le corps d'une femme que j'aime et qui se laisse faire — la fatigue, sans doute. Je sais qu'elle t'attend mais je sais aussi qu'elle sait que tu ne reviendras pas. Alors son corps lâche doucement prise, se détend, vidé de toi, de la promesse de toi, il s'abandonne, ouvert à toutes mes errances. Raconte-moi la beauté d'une histoire d'amour par-dessus les mers, mon enfant, explique-moi ta romance et les pleurs de ta femme. Puis, ose me dire que tu n'es pas jaloux de mes mains sur le corps de mon Yseut, ose dire que le silence ne t'étrangle pas le soir, lorsque tu es seul à côté de ta femme. Tu es seul, Tristan, et moi aussi bien sûr, mais ta trahison m'aura apporté cette consolation de n'être plus seul à être seul.

Tu es venu ramper jusqu'à Tintagel, toi et ton carnaval de personnages grotesques. Je te vois partout, tu comprends, je dois me tromper la plupart du temps, mais, depuis cette traversée du gué à la Blanche Lande, je ne peux pas m'empêcher de me méfier. Je dévisage les mendiants et les lépreux. Je vérifie que les plaies ne sont pas du brou de noix étalé sur les figures, que les chapes en lambeaux sont bien authentiques. Sais-tu, mon fils, que, désormais, je ne supporte plus le bruit des crécelles de ladres, ni les imprécations des miséreux ? Tu vois : de tes cris magnifiques et vainqueurs, il ne me reste, en mémoire, que le bruit d'une crécelle martelée. De ta silhouette splendide et fière, il ne me reste qu'une image de guenilles. Notre histoire, à tous les deux, a le visage de ces malades dont le regard triste embarrasse.

Tu es venu ramper, donc. Trois jours de bateau, de la Bretagne en Cornouailles : l'amour donne des ailes, décidément. Il ne faut jamais libérer un cœur encagé. Il a tôt fait de se couvrir de ridicule, sans mesurer la portée de ses actes. A-t-on idée de se déguiser en fou ? Après le lépreux mendiant, le fou : je devrais m'installer sur mon trône et n'en plus bouger, à suivre le spectacle. Tu t'es rasé la tête, mon pauvre fils, et quelle allure ! Tes beaux cheveux bouclés à terre, et ce crâne lisse, tes yeux hagards ! Tu es très doué — c'est un père qui te parle. J'ignorais chez toi ces talents de comédien, même moi j'ai failli me laisser prendre. Tu étais méconnaissable. Ta voix, surtout, jaillissait de nulle part, hachée, suraiguë. Je suis assis sous le dais, aux côtés d'Yseut, de Perinis et de Dinas de Lidan, je vois une forme vêtue d'une tunique en bure velue, une sorte de massue pendue à son cou, surgir devant moi. Tu es entouré de valets et d'écuyers hilares, qui te montrent du doigt et te frappent avec des baguettes de buis. Perinis s'esclaffe, Dinas fronce les sourcils. Yseut cille à peine, comme de coutume, moi j'écarquille les yeux. On t'amène devant nous, toi et ton crâne rasé, toi et ton corps désossé, et ton visage tordu en grimace effrayante. Je suis honnête : je ne t'ai pas reconnu. Pas tout de suite.

D'abord, je te demande, en roi courtois que je suis : «Soyez le bienvenu, ami. D'où venez-vous ? Qu'êtes-vous venu quérir ?

— Ma mère était une baleine, réponds-tu, agité de tics. J'ai été allaité par une tigresse, dans une caverne. J'ai aussi une sœur très belle, Brunehaut, que je vous donne en échange d'Yseut. La reine vous ennuie, je le vois bien. Faites la connaissance d'une autre femme. Je vous donne ma sœur, je prends Yseut, et je vous servirai avec amour. » J'éclate de rire — j'adore rire. Je ris, et ce rire se fissure, se double d'une inquiétude silencieuse et poignante, que je connais, que je reconnais immédiatement. Je vais marcher dans ton domaine, mon fils, puisque tu m'y invites, puisque tu me provoques sur mes propres terres. «Si je te donne Yseut, où l'emmèneras-tu ?

— Là-haut.

— Là-haut ?

— Là-haut, dans les airs, j'habite un palais. Il est tout en verre, traversé par les rayons du soleil. Il flotte, suspendu dans les nuées. A côté de la grande salle, il y a une chambre en cristal. J'y porterai la reine le matin, quand le soleil frappe la pièce. »

Les courtisans éclatent de rire. J'ai élevé un poète. Mais, mon Yseut, que t'arrive-t-il ? Tes lèvres sont blanches comme ton visage, et tu transpires soudain, ma pauvre reine, ce fou te dérange peut-être. « Qui vous a permis d'entrer ici ? » Jamais entendu sa voix si dure. C'est trop tard, le voilà lancé, regarde comme il agite nerveusement ses bras, et ressemble à un insecte qui se noie. Il récite votre histoire, pauvre ange. « J'aime Yseut j'aime Yseut et je l'aime. (Ne hurle pas. Tu me casses les oreilles.) Vous ne vous souvenez pas, Yseut, de la mission dont le roi me chargea? Il m'envoya vous chercher pour vous épouser...» Hilarité générale. Ma pauvre reine, vous êtes ridicule. « Va-t'en. » Elle se tourne vers moi. «Sire, chassez ce fou. » Mais je m'amuse à voir tes mains crispées sur tes genoux et tes yeux gris inquiets. Je ne réponds rien et j'ai du mal à ne pas sourire. «Vous ne vous souvenez pas, Yseut, du jour où vos parents vous confièrent à moi, pour vous ramener en Cornouailles ? », continue le fou, de plus en plus agité. « Va-t'en », répète ma reine un peu plus fort, le regard fixe. A ces mots, Tristan devient vraiment fou. « Dehors ! hurle-t-il aux barons qui

l'écoutent. Dehors ! Je dois lui parler, à elle ! » Et tu frappes, tu frappes ceux qui bougent, Perinis s'enfuit, Dinas recule, tu frappes n'importe où, et ma femme épousée tourne son regard vers moi et m'implore, c'est la première fois. Il y a dans ce regard toutes mes guerres perdues et mes doutes enfin fatigués, la joie brouillonne que me donne ce regard. Votre souffrance m'apaise, alors souffrez encore, que je m'endorme enfin en paix. «Du calme, dis-je d'une voix douce. Ne crie pas sur ma femme. N'est-elle pas ton amie ? » « Oui ! (Ne hurle pas. Déjà j'entends le grondement des crécelles se rapprocher. Tu vas finir par me faire peur, même un roi peut avoir peur, alors il devient méchant.) Et vous vous souvenez, Yseut, de la chaleur sur le bateau ? poursuit-il, de plus en plus vite. Vous vous souvenez de ce qui s'est passé sur le bateau qui nous ramenait d'Irlande à Tintagel ? » « Tu mens ! » Elle hurle à son tour. Elle se lève. Je la retiens par le manteau. Voix suave. «Attendez un peu, Yseut, amie, attendez.» Elle se rassoit. Tout son corps tremble. Nous nous regardons droit dans les yeux. Yseut a le regard affolé. Ma femme s'affole, les cheveux blonds collés à ses tempes. Quelque chose se déchire, dans un bruit de papier qu'on froisse. Quelque part, on a fermé les fenêtres et je profite de la lumière qui jaillit une dernière fois en cordeaux. Je me sens lourd d'une immense fatigue et je me vois acquiescer de la tête lorsque ma femme me demande, d'une voix faible, la permission de gagner la chambre. Je ne jette pas un regard à Tristan-le-pitre. J'exige un destrier, mes faucons, je dépêche quelques chevaliers pour une partie de chasse. Je reste en arrière. Quand je n'entends plus les sabots des chevaux devant moi, je tourne bride. Je traverse la lande au galop (en ce moment elle est seule, étendue sur son lit, elle pleure sans doute, et lui, introduit par Dinas, s'est glissé dans la chambre, sans grimace et sans cri cette fois), et j'atteins la falaise. En bas, la mer se fracasse contre les pierres, dans un halo de gouttes blanches et bleues (il s'approche et voudrait la serrer contre elle, mais elle se détourne et prend peur, le repousse et lui tremble de colère, recule près de la porte et l'assomme de reproches), j'entends la mer à mes pieds comme une invitation grondante. Je descends de mon cheval et je m'approche du bord de la falaise (il lève sa main et la tient ouverte près de son visage, elle reconnaît l'anneau de jaspe vert qu'elle lui a laissé après la forêt du Morois, c'est fini, il lui embrasse les yeux). J'écoute encore le vent ânonner des prières inaudibles, la mer mugir ses ordres, j'écoute jusqu'à ce que la nuit

tombe. Puis je rentre à Tintagel. Brangien, sur les ordres d'Yseut, a sans doute lavé le visage de Tristan. Perinis doit guetter mon retour pour prévenir le couple. Dinas de Lidan doit probablement préparer le retour de mon neveu en Bretagne. Je rentre. Il ne faut pas décevoir les efforts de ceux qui protègent les amants.

Je n'ai rien déçu, moi. Je les ai laissés dans la chambre, ils ont pu me trahir en paix. Je n'ai rien dit quand, des semaines plus tard, alors que je devais quitter Tintagel pour mon château de la Blanche Lande, en vue des grandes chasses, et que le cortège de la cour cheminait en grande pompe, j'ai vu les feuillages frémir sur la route, comme si quelqu'un marchait avec nous. Je n'ai rien dit lorsqu'Yseut m'a demandé de quitter le château de la Blanche Lande pour s'installer seule à Saint-Lubin, le temps que les chasses se terminent. Je n'ai rien dit — à quoi bon dire ? Dire, c'est sauver. Pour la première fois, je comprends qu'Yseut se voit innocente. Tristan est son unique amour. Elle ne lui a jamais été infidèle. Le mensonge, le silence, la fuite : elle a suivi son cœur, au nom d'un seul homme. Je suis roi et je m'incline : il y a, dans sa trahison, une telle pureté que je ne peux l'en blâmer. Je suis trop fatigué. Je n'ai plus rien à sauver, ni ma femme, ni mon neveu, ni ces prétendues règles qui règlent ce prétendu amour. L'honneur royal est mort depuis longtemps. Tant de choses sont mortes depuis longtemps, mortes en haut d'un pin dans un verger, entre des draps rouges, sous une cahute de forêt, dans un marais sur la lande. Alors il ne faut plus rien dire. Je suis comme Yseut maintenant : je ne dis rien. J'aurais aimé ses silences jusqu'à faire les miens.

Je n'ai rien dit lorsqu'une belle nef à deux voiles, chargée de draps somptueux, de vaisselle de Tours, de vins du Poitou et de gerfaux d'Espagne, a accosté à Tintagel, après huit jours de traversée. J'ai reconnu Kaherdin déguisé en marchand, le frère d'Yseut aux Blanches Mains, le beau-frère de Tristan, et je n'ai rien dit. Lorsqu'il m'a demandé, en face, un genou contre terre, sa sauvegarde et sa paix, pour pouvoir marchander sur mes terres, je les lui ai octroyées, devant les hommes de mon royaume. Lorsqu'il a offert à Yseut un fermail en or, en cadeau de bienvenue, et que j'ai vu à sa main l'anneau de jaspé vert, je n'ai rien dit. Le lendemain, Yseut

a fait préparer ses chiens et ses oiseaux, pour chasser le faucon. J'ai demandé à Andret de partir avec elle. Je n'ai rien dit lorsqu'on a repêché le corps d'Andret échoué sur la plage, la tête défoncée à coups de rames. La nef avait disparu. Yseut avait disparu. Je n'ai rien dit, et j'ai fait appareiller plusieurs navires pour aller chercher ma femme. J'ai attendu la pleine mer, je me suis assis sur le pont et je n'ai rien dit.

Sur le bateau qui se rapproche de Tristan, tu restes assise, les bras croisés contre ton ventre, les yeux sur la mer, pendant que les mariniers s'activent. Tu penses au rêve que tu as fait cette nuit : tu as rêvé que tu tenais entre tes mains la tête d'un sanglier bavant le sang, et tu sais, dans ton monde, que ce rêve est un mauvais présage. Tu n'entends pas Kaherdin qui te raconte comment la lance de ce baron, prénommé Bedalis, a transpercé le corps de Tristan. Tu ne l'entends pas décrire avec quelle voix Tristan l'a supplié d'aller te chercher. Kaherdin t'explique qu'il a hésité, à cause de sa sœur, l'épouse de Tristan, folle de jalousie, mais qu'il a fini par accepter l'anneau de jaspe pour venir te chercher. Tu n'entends pas. Tu es sourde, aveugle et calme. Tu penses aux recettes de ta mère pour guérir la plaie qui vide ton amant, et tu te demandes si quelques plantes pourront sauver l'amour d'une vie. Tu te lèves, parce que le navire s'approche de la falaise de Penmarch, et tu es sûre que Tristan s'est fait porter en haut de cette falaise, pour guetter la nef. Tu voudrais sourire : l'histoire se répète. Il y a longtemps, c'est moi qui attendais une nef, c'est moi qui t'attendais. Tu lèves la tête vers le ciel, parce que tu sens l'air qui se refroidit. Tu te rassois, les bras croisés contre ta poitrine, blottie contre toi-même. Tu es sourde, aveugle et calme. Tu restes toujours assise lorsqu'un vent d'orage frappe droit contre la voile et que la pluie s'abat en rafales. Au-dessus de toi les boulines et les haubans se brisent, les marins s'affolent. Tes cheveux salés claquent contre ton visage, ta robe est trempée, mais tu restes assise. Tu essaies de ne pas penser à Tristan, que sa blessure doit tordre en deux. Après cinq jours d'orage, Kaherdin respecte les consignes : il jette la voile noire à la mer. Il hisse une voile blanche, signe, pour les côtes, qu'il te ramène en Bretagne. La mer est plate, le vent somnole. Tu es sourde, aveugle et calme. Tu restes assise, enveloppée de tes cheveux blonds, à attendre que l'air se soulève. La voile blanche finit par se gonfler. Lorsque tu débarques enfin, tu n'entends pas les cloches des chapelles sonner. Tu es

sourde, aveugle et calme. Tu n'entends pas les plaintes dans les rues, tu ne sens pas la main de Kaherdin se resserrer sur ton bras pendant que vous marchez vers le château d'Hoël. Un vieillard veut te dire quelque chose, mais tu te détournes. Ta guimpe est tombée depuis longtemps, tu marches, ignorant ceux qui veulent toucher ta robe et ton manteau de cheveux blonds. Tu n'entends pas ton pas contre les pierres, tu ne vois pas les haies de gardes s'ouvrir devant toi, ni les révérences des chevaliers. Tu ne vois pas le visage d'Yseut aux Blanches Mains, qui se tourne vers toi à l'instant où tu entres dans la chambre. Tu ne l'entends pas crier, se maudire d'avoir décrit à Tristan une voile noire, pour se venger de toi. Par sa faute, il est mort en te croyant indifférente. Tu t'approches, et tu soulèves le drap brodé qui recouvre son corps. Tu es sourde, aveugle et calme. Tu t'allonges contre Tristan. Ton ventre colle le sien, tes deux mains sont jointes derrière sa nuque. Ta bouche embrasse ses lèvres froides. Tu t'allonges. Tu es sourde, aveugle et calme.

Ce matin, un peintre est venu faire mon portrait. Au bout d'une heure, fatigué de rester immobile, j'ai tourné la tête. Sur la toile, le buste était surmonté d'un ovale encore blanc. J'ai trouvé le portrait parfaitement ressemblant. J'ai dit qu'il était terminé, je me suis levé.

J'étais sourd, aveugle et calme. J'ai débarqué à mon tour en Bretagne, marché droit vers le château du duc Hoël. Je n'ai pas vu ses larmes, je ne l'ai pas entendu. Je l'ai salué, j'ai demandé que les deux corps de Tristan et Yseut soient portés sur ma nef. Au retour, je suis resté assis. A Tintagel, j'ai ordonné que l'on prépare deux cercueils, l'un de chalcédoine pour Yseut, l'autre de béryl pour Tristan. On les a déposés, en grand appareil, dans le cloître où repose mon père.

Par quelle injustice dois-je continuer à vivre, quand on vous a enterrés.

J'ai perdu une vérité première, ma jolie reine et mon fils. Je vais tenter de vivre encore, oui bien sûr — je suis le roi. Pour l'amour de vous deux, je vais prendre l'habitude de trier ce que la vie s'apprête encore à m'offrir. Mais je sais qu'il y aura toujours une excellente raison pour écarter, jeter, refuser de vivre des rencontres, des sentiments neufs, des émotions. Alors je me retrouverai seul à regarder cette montagne de rencontres, de sentiments, d'émotions, que j'aurai refusé de vivre, je regarderai cette montagne et j'hésiterai, par pitié, par respect pour moi-même, ou par compassion peut-être, à parler de gâchis.

Je vais tenter de vivre encore, oui bien sûr, je suis le roi et je sais que désormais, tout est fracture. Tout m'éloigne d'avec mon passé, vous, Tristan et Yseut, ce que j'étais avant, la minute qui précède la suivante. J'ai peur : chaque minuscule chose, chaque instant qui s'écoule, m'écarte un peu plus de vous deux.

Tristan mort — admettons. Mais Yseut ? J'ai demandé à Dinas de Lidan s'il pouvait l'emmener sur ses terres, pour qu'elle se repose de la mort de Tristan. Mais Dinas n'a pas répondu. J'ai demandé à Perinis de lui accorder

la harpe pour apaiser son chagrin, mais Perinis n'a pas répondu. J'ai demandé à Brangien de s'occuper de ma femme, de la rendre belle après cette épreuve, mais Brangien n'a pas répondu. Personne ne répond. J'ai demandé, demandé, mais plus personne ne répond. Et je ne comprends pas, lorsque je prononce ton nom, toi qui es reine, pourquoi les fidèles baissent la tête et ne répondent plus.

Ma femme ? Personne n'a vu ma femme ? Elle est blonde et mince. Ses yeux sont gris. Elle est fière et mystérieuse. Elle ne parle pas beaucoup, mais elle a entre les mains ce que je n'ai pu obtenir de moi-même. Disparue. Envolée. Ma femme ? Personne n'a vu ma femme ? Je suis le roi, on ne dépouille pas un roi ainsi. On le prévient d'abord. On lui demande son accord. Personne n'a vu ma femme ? Elle peut bien me trahir encore si elle revient. Elle peut bien en aimer un autre — tant qu'elle aime, c'est ainsi que je la veux, aimante, vivante.

On est venu me répéter que tu étais morte. Morte et enterrée. Alors je répète les mots à voix haute — les mots sont d'abord des sons. « Yseut est morte », c'est un bruit, une musique peut-être. Enterrée, cela veut dire, n'est-ce pas, que ton corps ne bouge plus et que tes joues sont blanches, tes yeux froids, tes mains immobiles. Enterrée cela veut dire que je vais passer mon temps à te chercher. Je vais devoir vivre en me cognant aux portes, sans espoir de relève, les deux pieds si profondément enfoncés dans la terre.

Ses cheveux qu'elle lestait de fils d'or, ses cheveux libres dans la lumière du soir, et ses pieds nus contre les miens, quand elle dormait près de moi, sa pâleur, et ce merveilleux sourire qu'elle avait lorsqu'elle me trahissait.

Brangien, ta fidèle servante, qui te pleure jusque dans son sommeil, est une femme généreuse et stupide. Elle m'a dit : « Courage, Sire, un matin vous vous réveillerez, et vous n'aurez plus mal. » Ce matin-là sera le pire de ma vie. Je pleurerai, au bord du lit, de ne plus avoir mal de ton absence. Le jour où je ne souffrirai plus, ce n'est pas que je t'aurai oubliée. C'est que j'aurai renoncé à toi. Si rompre, c'est renoncer à sa propre souffrance, sois certaine que je ne romprai jamais. Je t'aime bien trop pour vouloir faire mon deuil de toi.

On est venu me répéter que tu étais morte. Morte et enterrée.

Enterrée, cela veut dire, n'est-ce pas, que l'on t'a mise sous terre, enfermée dans un bateau en bois auquel je n'ai pas accès, dans lequel j'ai peur que tu attrapes froid. Enterrée, cela signifie que les vers vont te manger, et je refuse que l'on te mange. Tu gîs sous mes pieds, tu appartiens désormais aux bruits de la terre, alors comment veux-tu, mon Yseut, que je ne devienne pas sourd à force d'écouter ? Pour taire le vacarme j'oblige tous les soirs les fidèles à se rassembler autour de moi, et je parle de toi.

Elle vient de descendre de la nef qui la ramène du port de Weisefort, en Irlande. Sur la plage, je l'attends — déjà —, entouré des miens. Tristan l'amène devant moi. C'est moi qui l'ai envoyé la chercher.

Elle se tient devant moi, tête baissée encore. Je distingue à peine son front, encadré de cheveux blonds, qu'un ruban rassemble sur la nuque. Malgré la peau diaphane des mains jointes, malgré la taille fine et le col de fourrure, qui déjà lui donnent l'air d'une reine, elle paraît intimidée, presque soumise. En réalité, elle n'a pas encore levé la tête.

Jusqu'ici, j'étais un roi heureux. Jusqu'à ce très court instant, celui où tu as redressé ton visage. J'ai subitement pâli. J'ai vu le gris des yeux, la peau fine, la grande bouche muette et ce quelque chose d'absent qui te rendait belle à en ternir la mer. Tu te tiens devant moi, droite à présent, et tu m'apparais comme un tableau qui m'a toujours habité. Je pense à tous les pays qui s'étendent au-delà du mien, et je me demande soudain à quoi ils ressemblent. Je me souviens de chansons que je n'ai jamais apprises, qui parlent d'un visage au-dessus des toits, dévalant les années pour, enfin, venir à ma rencontre. Bien avant moi, c'est ma mémoire qui t'a reconnue, et aimée, sur-le-champ. J'ai senti le goût d'un philtre conçu avant la nuit des temps, que les harpeurs appellent l'amour, à l'éclosion brutale, non pas enfermé dans une bouteille et bu par erreur, mais libre, noble et spontané. Mon philtre à moi relève d'une magie qui n'a que faire des herbes macérées dans du vin.

Je t'ai pris la main pour te conduire à Tintagel. Là, ta beauté ébranla les murs, mais tu ne semblais pas t'en rendre compte. Tu hochais poliment la tête. Les hommes parlaient tout bas. Derrière toi, les catins devenaient reines, et les reines baissaient les yeux. Ta tranquille indifférence rendait plus énigmatique encore ta splendeur. Certaines femmes de la cour étaient si pleinement conscientes de leur attrait qu'elles en devenaient moins belles : elles avaient la pleine mesure d'elles-mêmes, quand toi, tu donnais l'impression de pouvoir t'émerveiller de ta propre beauté, la saisir comme

un cadeau de la nature, détaché de toi, avec une indifférence qui me bouleversait.

A défaut de sentir que tu en aimais déjà un autre, j'ai très vite compris que tu ne m'aimais pas. Mais certaines vérités ont la fadeur des évidences. D'emblée, je te plaçai au-dessus de moi, défiant les lois de la dépendance et de la possession, puisque, j'en étais persuadé, tu ne pouvais appartenir à personne. J'étais là pour conquérir tes regards. Je sus que je t'aimais d'un amour absolu, bien au-delà des souffrances, des peurs et des attentes, bien au-dessus des lois de l'amour. Je sus que je t'aimais parce que, dans l'heure qui suivit notre rencontre, j'acceptai de te perdre.

Yseut, ta mort et moi nous nous regardons avec des yeux de chiens en colère et la colère gronde. La mort a empiété sur mon territoire sans prévenir, sans me demander la permission de saccager ma vie, je n'aime ni les intrusions ni les saccages, le pire a décidément de très mauvaises manières. Je vais lui dire — je suis le roi, je peux tout dire et changer le cours des choses —, je me lève, et je me heurte aux portes, mes mains me démangent et je t'appelle — je suis un roi qui appelle, je n'ai plus honte désormais.

Je laisse entrer ton silence, ce silence que tu laisses, que tu as toujours laissé — seul ton silence ne m'a jamais trahi. Je pense à ton silence comme la plus belle part de toi-même, je me laisse guider par lui. Si les mots peuvent se faner, ton silence à toi est impérissable. Il m'appelle, je me cogne à lui. Il s'enroule autour de ma haine et la berce jusqu'à ce qu'elle s'endorme. Il peut aussi se multiplier en des centaines d'ombres mouvantes, prêtes à fondre sur moi. Mais toujours, c'est le tien, capable de se déployer comme deux ailes gigantesques dont le souffle doux, malgré moi, emplit ma vie.

Ma femme est morte, et avec elle les sentiments les plus hauts qui peuvent habiter un être. Elle est partie en emportant ce qui pouvait encore faire de moi un roi. Cela, nul homme, nul événement ne peut me le rendre. Elle avait entre ses jambes, entre ses mains, entre ses mots, la quintessence d'un cycle que nous, pauvres hommes, nous nous obstinons à détruire avec nos guerres. Cela, elle l'avait plus que d'autres femmes, parce qu'elle était amoureuse, défiant les lois d'une église imbécile, d'une hiérarchie imbécile. Elle était mienne, malgré tout, parce qu'aucun homme, en continuant à l'aimer malgré sa trahison, n'a célébré la vie qu'il y avait en elle autant que moi.

Je suis le roi. Alors j'ordonne que l'on enterre ma femme à côté de celui qu'elle aimait.

Je veux aussi que le pays entier résonne d'Yseut. J'ordonne que l'on

baptise tous les enfants, garçons et filles, de ce prénom. J'exige d'entendre, dans toute la Cornouailles, des chansons écrites pour elle. Je veux des instruments de musique, des robes, des fleurs et des mets appelés « Yseut ». Je veux des mots, inventez-moi des mots qui lui ressemblent, et je veux que chacun se taise comme elle, mon pays apprendra les silences d'Yseut. Quiconque viendra me parler devra d'abord me parler d'elle, pour qu'ensuite je puisse écouter. Je veux l'entendre, entendre le nom de celle qui fut ma femme reine, merveilleuse et souillée, mon enfant de silence, le premier cadeau du monde. Et, puisqu'elle m'habite, puisque la nuit je m'étrangle avec ses cheveux, j'exige qu'à mon tour vous m'appeliez Yseut — seul moi, son mari, possède autant d'elle. Désormais, elle vit à l'intérieur de moi, je suis elle, avec les mêmes yeux — regardez mes yeux, ne sont-ils pas plus gris, chaque jour ? Et mes cheveux, lorsqu'ils seront longs, ne prendront-ils pas cette teinte dorée qui nourrit les légendes ? J'ai les yeux gris des sorcières et mes cheveux dégorgent l'or des reines. Je partage la chambre du roi Marc, l'oncle de Tristan, oui, celui qui pardonna tant qu'il ne pouvait plus aimer. Savez-vous quelle est ma vie ? Ma vie ressemble à un grand lit défait. Un grand lit défait aux draps rouge et blanc, dans lequel je me tourne et me roule et je ris — j'adore rire. J'ai eu l'oncle et le neveu, le père et le fils, que voulez-vous, mes lois parlent si bien de mes désirs, mes draps sont en forme de vertige — dire que mes rêves ont failli brûler avec les règles, j'ai eu très peur, mais voyez comme ils sont intacts : je m'y roule et le lit est en désordre, j'aime les lits défaits dans une chambre silencieuse qui m'accueille enfin, où, enfin, je peux m'étendre, fermer les yeux et dormir, juste assez pour ne plus me souvenir, comprenez-vous ? J'aime savoir que je n'aurai plus jamais mal, savoir que je ne sais plus rien et qu'il est temps de me taire, et l'on saura, on pourra écrire et dire alors qu'à défaut d'amour, je connais le bruit de sa fuite, ce bruit que l'on s'épuise à vouloir oublier, et qu'à défaut de roi ou d'homme, de pantin ou de maître, de mari ou d'amant, ma fatigue est celle d'un fou.